

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'archiduc Rodolphe de Habsbourg
Le romancier catholique et François Mauriac
Le centenaire des conférences de Saint-Vincent de Paul
Le centenaire et l'esprit des conférences de Saint-Vincent de Paul
Un siècle de sociologie
Alexandre Farnèse et la mort de Don Juan
Les Juifs
Les étapes d'Israël
L'ermitte de Saint-Thibaut
Les catholiques et les événements d'Allemagne

Maurice PALÉOLOGUE
Jean CALVET
Georges LEGRAND
Vicomte DAVIGNON
Octave LEMARIE
Léon van der ESSEN
Hilaire BELLOC
André THÉRIVE
Omer ENGLEBERT
Fernand DESCHAMPS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », Mgr J. Schyrgens.

L'archiduc Rodolphe de Habsbourg⁽¹⁾

Le 30 janvier 1889, vers la fin du jour, les sujets de l'empereur François-Joseph apprennent avec stupeur que l'archiduc Rodolphe, âgé de trente-deux ans, héritier du trône, est mort d'une apoplexie foudroyante, quelques heures plus tôt, pendant qu'il chassait dans la forêt de Mayerling. Sur l'agonie du prince, la version officielle ne fournit pas le moindre détail. Qu'un événement si douloureux pour la famille impériale, si grave pour la dynastie, soit annoncé en termes si brefs, on devine aussitôt que ce laconisme cache un grand mystère, un secret d'État.

Dès le lendemain, des rumeurs étranges circulent dans Vienne. On ne doute plus qu'un drame n'ait précédé la mort; on parle d'un assassinat, d'un empoisonnement, d'un suicide. Bientôt même, sur de vagues indices, le bruit s'accrédite que le meurtrier du kronprinz est un garde-chasse, qui aurait ainsi vengé l'honneur de sa fille.

Mais, le 2 février, devant l'émotion croissante de la curiosité publique, le prince de Hohenlohe, grand maître de la maison de Sa Majesté Impériale et Royale apostolique, se résout timidement à lever un coin du voile, en communiquant aux journaux le procès-verbal d'autopsie. D'après ce document, rédigé par trois médecins et dont la précision minutieuse est péremptoire, l'archiduc Rodolphe est mort d'un coup de revolver qu'il s'est tiré lui-même dans la tempe droite et qui a défoncé le crâne. L'état du cerveau prouve que le prince a mis fin à ses jours pendant un accès d'aliénation mentale.

Cette fois encore, on estime que la version officielle est par trop réticente, puisqu'elle ne dit rien quant aux motifs et aux circonstances du suicide.

Lancée maintenant sur une nouvelle piste, la curiosité publique s'excite d'autant plus.

Le 5 février, toute la population de Vienne se presse entre la Hofbourg et l'église des Capucins pour accompagner de ses larmes et de ses prières le char funèbre, attelé de six chevaux blancs, qui emmène le malheureux kronprinz à la nécropole des Habsbourg.

Le pape Léon XIII ayant accepté l'excuse de l'aliénation mentale, on observe strictement les vieux rites des inhumations solen-

nelles. Ainsi, l'empereur François-Joseph, le roi et la reine des Belges, tous les archiducs et toutes les archiduchesses, tout le corps diplomatique, tous les hauts dignitaires et grands officiers de la monarchie assistent à la pompeuse liturgie, que préside le cardinal-archevêque de Vienne.

Cependant, et par l'éclat même de ces funérailles, le drame de Mayerling apparaît encore plus obscur, encore plus inexplicable.

* * *

Mais, au lendemain de l'office religieux, voici qu'une clarté subite se fait dans les esprits. On apprend, d'une façon positive, par un concours de témoignages directs et certains, que, le 29 janvier, l'archiduc Rodolphe avait emmené à Mayerling une jeune fille, une ravissante jeune fille de dix-neuf ans, la baronne Marie Vetsera, dont il était l'amant depuis quelques semaines; qu'ils ont passé la nuit ensemble, et que, le lendemain matin, on les a trouvés morts dans les bras l'un de l'autre, tous les deux frappés d'un coup de revolver à la tempe droite.

Sur ces faits indéniables, mais qui ne sont ni manifestement qu'une parcelle de la vérité, l'imagination populaire a vite fait de construire un nouveau roman, où viennent se fondre et s'incorporer toutes les rumeurs fantastiques dont elle s'est alimentée ces derniers jours.

D'après ce roman, l'archiduc aurait tué sa jeune maîtresse au cours d'une orgie abominable; puis, dans un brusque réveil de sa conscience, dans un sursaut d'épouvante et d'horreur, il aurait tourné son arme contre lui-même.

Voilà sous quelle forme le drame ténébreux de Mayerling se cristalliserait désormais dans l'esprit public. Seuls, quelques initiés connaîtront l'exacte vérité; mais ils n'en parleront pas, ils n'accepteront d'en parler à personne. Pour dévoiler complètement le mystère, il ne faudra pas moins que les désastres de 1918, la série de catastrophes où l'antique maison des Habsbourg a disparu de l'Histoire.

Ainsi donc, privée de tout contrôle et de toute orientation, la crédulité publique s'est donné pleine licence. Et tout ce qui l'intriguait, tout ce qu'elle brûlait de savoir, tout ce qu'on ne vou-

(1) Conférence faite à la tribune des Conférences Cardinal Mercier.

lait pas lui dire, elle l'a complaisamment inventé. C'est, d'ailleurs, par ce travail anonyme et collectif de l'imagination populaire que se sont formées la plupart des légendes historiques.

Mais il est une opinion sur laquelle tout le monde s'est trouvé d'accord dès le premier instant, dès que la version du suicide fut officiellement publiée, c'est la condamnation morale du kronprinz, une condamnation qui, le plus souvent, excluait toute pitié, comme s'il avait entaché son honneur d'une irréparable flétrissure.

— Eh quoi! se disait-on, voilà un jeune archiduc marié et une épouse aimante et sans reproche, père d'une fille, héritier d'une glorieuse dynastie, appelé par sa naissance à régner sur un magnifique empire, comblé de tous les avantages et de toutes les faveurs que peut imaginer l'ambition d'un homme, — et cet archiduc, oublieux de tous ses devoirs, au mépris de toutes les lois humaines et divines, se tue dans une scène d'orgie, après avoir assassiné sa maîtresse, une jeune fille!...

Ce verdict impitoyable, on n'a plus le droit de l'accepter aujourd'hui. Je me propose donc de l'examiner, sinon même de le reviser devant vous. Ce sera, si vous le voulez bien, l'objet de notre causerie.

* * *

L'archiduc est né à Vienne, le 21 août 1858.

Son père, François-Joseph, qui a vingt-huit ans, était monté sur le trône dix ans plus tôt, après la tourmente révolutionnaire de 1848, où son prédécesseur, Ferdinand I^{er}, a été contraint d'abdiquer, où le grand Metternich lui-même, après quarante années de toute-puissance, a dû s'enfuir devant l'émeute.

Sa mère, l'impératrice Elisabeth, est princesse de Bavière.

Il reçoit au baptême le prénom de Rodolphe, qui évoque l'illustre fondateur de la dynastie habsbourgeoise au XIII^e siècle.

Très tôt, l'enfant témoigne une intelligence vive, alerte, déliée, curieuse de tout. Il s'exprime en termes justes, naturels et variés; il apprend les langues étrangères avec une étonnante facilité; il surprend, il embarrasse même, à chaque instant, son entourage par la promptitude et la finesse de ses observations. Moralement, il a le cœur tendre, l'âme sensitive, généreuse et fière; il aime l'indépendance; il se laisse conduire docilement par la douceur et l'affection; il se cabre impétueusement si l'on prétend le maîtriser. Quand il s'emporte, ses colères sont terribles.

On peut, dès lors, prévoir que l'héritier des Habsbourg aura de la personnalité.

De qui la tient-il, cette personnalité?... De son père? Non.

François-Joseph est le moins original des hommes. Il a l'esprit judicieux et pondéré, mais lent, étroit, méthodique, formaliste, et sans la moindre curiosité. Il vit sur un très petit nombre d'idées simples et traditionnelles, qu'il ne revise jamais. Il porte, dans l'exécution de sa tâche impériale, un sens très élevé, très scrupuleux, des grands devoirs que ses ancêtres lui ont légués. Il se compare volontiers à un factionnaire que Dieu lui-même a placé dans un poste éminent. Et, durant soixante-dix années de règne, il observera minutieusement sa consigne. Quelqu'un qui l'a bien connu me disait un jour :

— Les deux traits caractéristiques de François-Joseph sont l'étroitesse d'esprit et la conscience professionnelle. Au fond, il a une âme de garde-chasse.

Dès le sortir de l'enfance, Rodolphe est mis entre les mains de précepteurs intelligents, qui savent le comprendre, gagner son cœur et satisfaire à toutes les curiosités de son ardente nature. Il témoigne les goûts les plus variés. L'histoire, la géographie, la zoologie, la botanique, la physiologie, l'ethnographie, toutes les connaissances positives l'intéressent, le passionnent; il n'est

pas moins ouvert aux idées générales et aux spéculations supérieures.

Ses études le rapprochent beaucoup de sa mère, qui, d'esprit très indépendant, s'est, depuis quelque temps, affranchie de toutes les contraintes officielles et s'isole chaque jour, durant des heures, avec ses livres. Comme elle a le don des langues et qu'elle en parle aisément quatre ou cinq, elle peut s'offrir le luxe de prédilection, variées. C'est ainsi qu'elle a pour auteurs favoris Dante, Shakespeare, Jean-Jacques Rousseau, Byron, Shelley, Keats, Schopenhauer, George Sand, Leopardi, Henri Heine, tous écrivains qui ont fortement exprimé l'incurable misère de la destinée humaine, l'attrait décevant du monde invisible, la tragique énigme de la souffrance et de la mort, le néant des grandeurs sociales, la beauté des libres énergies, les droits imprescriptibles et sacrés de la conscience individuelle, enfin l'obligation qui prime toutes les autres, l'obligation de la sincérité vis-à-vis de soi-même.

Ainsi, par l'exemple et l'influence de sa mère qu'il adore, le kronprinz se familiarise avec un ordre de pensées, qui germeront peu à peu dans le tréfonds de sa conscience et qui, progressivement, l'imprèneront, la domineront, la désagrègeront, à la manière d'une intoxication lente.

Parallèlement avec ses études scolaires, le jeune prince reçoit une forte éducation physique et sportive. Dans ce domaine, il ne pourrait avoir un plus magistral instructeur que son père, qui est le plus beau cavalier de tout l'empire, comme il en est le plus fervent et le plus habile chasseur.

* * *

Au mois d'août 1878, Rodolphe atteint sa vingtième année. C'est l'âge où, traditionnellement, il doit inaugurer par une fonction publique son rôle de prince héritier.

Il est donc nommé colonel du 36^e régiment d'infanterie, en garnison à Prague; il exercera effectivement les devoirs et les prérogatives de son grade, sous la tutelle discrète d'un mentor.

Il se prend aussitôt d'un vif intérêt pour son métier; il y déploie un zèle opiniâtre; il y gagne promptement l'estime et la sympathie de ses officiers, le respect et le dévouement de ses hommes.

Certes, il attache une grande importance à n'être jamais en défaut pour la connaissance et l'exécution des règlements militaires, à se montrer impeccable dans le commandement des manœuvres et des hommes; car il sait que l'autorité d'un chef a pour condition première la science technique.

Mais ce n'est là, pour lui, que la partie inférieure de sa mission. Avec une rare liberté d'esprit et son aptitude aux idées générales, il a tout de suite aperçu le rôle prépondérant qui incombe à l'armée dans l'ossature politique de la vieille monarchie habsbourgeoise.

Vous vous rappelez que l'ancienne Autriche-Hongrie était constituée par un groupement factice, un mélange inextricable et disparate de vingt peuples hétérogènes, où les Allemands, les Magyars, les Tchèques, les Slovaques, les Serbes, les Croates, les Slovènes, les Roumains, les Polonais, les Ruthènes, les Italiens se détestaient féroce-ment de groupe à groupe, chacun ne voulant parler que sa propre langue, chacun prétendant exclure ou tyranniser les autres.

Dans ce confus et discordant amalgame, quelle place y avait-il pour la solidarité des intérêts nationaux, pour la conception d'une patrie commune? On a dit souvent que, dans la monarchie des Habsbourg, l'unité nationale n'existait pas. Il est évident qu'elle n'existait pas au sens de l'unité française, qui réalise incontestablement le type le plus achevé, le plus solide, le plus harmonieux, le plus parfait de l'unité nationale.

On ne peut nier, cependant, que, malgré leurs différences et

leurs antagonismes ethniques, les sujets de François-Joseph eussent la conception d'une patrie commune. Et la preuve, ce sont les flots de sang qu'ils ont versés pour elle au cours de la Grande Guerre.

Mais, chez eux, l'unité nationale ne ressemblait nullement à la nôtre : ils n'en prenaient conscience que sur le plan dynastique. C'est dans la personne sacrée de l'empereur que tous ces peuples rivaux se reconnaissaient unis; c'est leur fidélité à la Couronne qui engendrait et soutenait leur patriotisme.

Ce noble sentiment, qui est si éloigné de nos formules démocratiques, avait pour symbole et pour organe principaux l'armée.

C'est là ce que Rodolphe comprend à merveille. L'institution militaire lui apparaît comme une grande école de loyalisme politique et, par conséquent, de solidarité nationale.

Mais il ne s'en tient pas là. Il estime que l'armée doit avoir, en outre, une vertu éducative et civilisatrice. La tâche de l'officier n'est pas seulement d'inculquer aux soldats les préceptes militaires; il doit travailler aussi à leur développement intellectuel et moral.

Vers 1880, ces préoccupations généreuses n'étaient pas communes dans l'armée des Habsbourg, quoique la majorité des officiers austro-hongrois, habituellement peu fortunés, souvent réduits à leur maigre solde, n'aient jamais eu, à l'égard de leurs subordonnés, la raideur, la morgue et la brutalité des officiers allemands.

Pour mieux remplir cette partie supérieure de sa mission, pour entrer en contact plus direct avec ses hommes, le jeune colonel s'est imposé l'effort d'apprendre le tchèque et le hongrois, deux langues difficiles mais qu'il parle bientôt avec aisance.

Vous voyez comme ces années de Prague lui sont fructueuses, comme ses brillantes facultés s'y épanouissent avec plénitude.

Il faut y ajouter quelques voyages rapides à Munich, à Berlin, à Londres, à Paris, à Rome, à Madrid, à Lisbonne. Et chacun de ces voyages lui remplit le cerveau d'impressions fortes, d'idées neuves, qu'il n'oubliera pas.

Dans ces années si actives et lumineuses, la vie du cœur ne tient pas une grande place; on n'y aperçoit aucun rêve sentimental, aucun roman poétique. Mais, ce qu'on y voit beaucoup, c'est l'impérieux attrait du sortilège féminin, le goût irrésistible des aventures galantes et des voluptés sensuelles.

Aussi, en 1880, quand il a vingt-deux ans, l'empereur juge à propos de le marier sans retard. Sa mère, la poétique Elisabeth, aurait voulu qu'on lui laissât tout le temps de choisir, à son plein gré, une épouse digne de lui.

La volonté de François-Joseph l'emporte. Le 10 mai 1881, Rodolphe épouse la fille du roi des Belges, la princesse Stéphanie, âgée de dix-sept ans.

L'aime-t-il? Non... Mais elle lui plaît par sa jeunesse, par sa bonté, par son jugement, par sa culture, par son désir de bien faire. « Je suis sûr, écrit-il, qu'elle sera pour moi une excellente compagne dans la rude tâche qui m'est réservée ».

Le jeune couple s'installe au Hradschin de Prague, où Rodolphe reprend avec joie ses fonctions militaires.

Le 2 septembre 1883, l'archiduchesse Stéphanie met au monde une fille, qui reçoit le prénom de sa grand-mère : Elisabeth.

Aussitôt qu'elle est rétablie, l'empereur nomme le kronprinz au commandement de la 25^e division d'infanterie, qui tient garnison à Vienne.

* * *

Avec l'année 1884, une vie nouvelle commence pour le kronprinz. C'est véritablement une vie nouvelle, car, en quelques mois, en quelques semaines, son caractère, son langage, ses allures, toute sa personne accuse des changements bizarres, qui semblent atteindre au fond même de son être moral.

Cela débute par un sentiment vague de malaise, d'impatience et d'ennui, par une irritation sourde et continue.

D'abord, il n'est plus libre de ses mouvements, comme il était à Prague, où il tenait, dans la société, la première place, où les prérogatives de son grade militaire et de son rang dynastique lui conféraient, en apparence du moins, une autonomie complète.

A Vienne, le prestige de l'empereur absorbe tout. Il plane si haut, même dans sa plus proche famille, que nul ne peut se vanter d'occuper le second rang après lui. Et, pourtant, la famille impériale est sévèrement hiérarchisée; mais cette hiérarchie ne vaut pas que rapport aux membres de la famille entre eux.

Une seule personne aurait le droit de dire qu'elle a le second rang après l'empereur : c'est l'impératrice Elisabeth. Mais, depuis des années, la souveraine fuit la Cour; elle ne fait plus à Vienne que de brèves apparitions. Le reste du temps, elle se cloître dans son merveilleux domaine hongrois de Godollo, avec ses livres, sa musique et ses chevaux. Ou bien, poussée par l'inquiétude harcelante de son esprit, elle se promène indéfiniment à travers la Grèce, les Cyclades, Constantinople, l'Égypte, la Sicile, la Tunisie, l'Algérie, le Maroc, l'Espagne, la Provence, la Normandie, l'Écosse, la Hollande, les bords du Rhin, les Alpes de Suisse et de Bavière, du Tyrol et de Salzbourg. Quant aux pompes monarchiques, elle n'en veut plus entendre parler.

— Qu'importent les préséances? dit-elle. Qu'importent les sceptres et les couronnes? Qu'importent les manteaux de pourpre? Ce ne sont que des haillons dérisoires, des hochets ridicules, dont nous essayons vainement de couvrir la nullité de nos personnages, tandis que nous devrions ne penser qu'à sauvegarder notre vie intime...

En quittant Prague, Rodolphe avait cru ingénument qu'un large cercle d'action allait s'ouvrir devant lui, que l'empereur l'instruirait peu à peu des affaires gouvernementales, qu'il lui assignerait à ses côtés une tâche, plus ou moins secrète, plus ou moins déclarée, de confiance et de collaboration. Il s'en était promis une grande joie. S'ouvrant de cet espoir avec un de ses anciens précepteurs, il lui avait écrit :

« Dans quelques années, quand j'aurai acquis un peu d'expérience et d'influence, je détournerai l'empereur des mauvais chemins où il s'engage parfois, au point de vue politique et militaire... »

C'était mal connaître François-Joseph, qui, très méfiant, très jaloux de son autorité, ne concevait nullement le « partage de l'empire ».

Le kronprinz s'aperçoit donc immédiatement que l'empereur est résolu à ne lui confier que des missions représentatives, des rôles de figuration et d'apparat; il estimait, d'ailleurs, que, pour un jeune prince, nulle tâche n'était plus intéressante et flatteuse. Car, depuis l'époque de Charles-Quint et de Philippe II, la Cour d'Autriche conservait, comme un dépôt sacré, les traditions augustes de l'étiquette espagnole. Le cérémonial n'était pas seulement une règle et un formulaire : c'était un dogme et une liturgie.

Mais toute cette réglementation hiérarchique est odieuse, intolérable au jeune archiduc; il n'y voit que des corvées assommantes, des mascarades grotesques, une des formes les plus basses de la sottise et de la servilité humaines.

* * *

Réduit au rôle de simple comparse, il trompe l'ennui des interminables cérémonies en promenant autour de soi des regards mauvais qui pénètrent et déshabillent la foule des courtisans. Derrière leurs chamarrures et leurs révérences, derrière leurs beaux costumes et leurs nobles attitudes, il n'aperçoit que mes-

quinerie, fatuité, intrigue, adulation, médisance, flagornerie et, par-dessus tout, l'esprit le plus arriéré, une pitoyable étroitesse de principes et de sentiments, une complète ignorance des grandes idées qui régissent l'évolution des sociétés modernes.

Mais c'est contre sa famille que sa verve sarcastique s'exerce le plus âprement. Il s'indigne des privilèges conférés aux archiducs et que rien ne justifie. Le principal objet de ses épigrammes est le vieil archiduc Albert, feld-maréchal, inspecteur général de l'armée, le glorieux vainqueur de Custoza. En fait, il dirige le ministère de la Guerre; il est universellement respecté. N'importe! Aux yeux de Rodolphe, c'est une vieille baderne, un ramolli, un gâteux, qu'on aurait dû mettre depuis longtemps au rancart.

Un seul archiduc trouve grâce devant lui : son cousin Jean Salvator, son aimé de six ans. Or, ce prince est la « bête noire » de la Cour. C'est un écervelé, fort intelligent et fort instruit, mais complètement détraqué, affranchi de toute morale, de toute discipline et de toute religion, un pur anarchiste. Plusieurs fois, l'empereur a dû sévir contre lui; bientôt même, il devra le chasser de ses Etats. Sous le nom de Jean Orth, il périra mystérieusement, quelques années plus tard, dans les mers australes, dans les parages du cap Horn.

Le kronprinz a fait de lui son meilleur ami, le dépositaire de toutes ses pensées et de tous ses rêves, de toutes ses amertumes et de toutes ses déceptions.

A plusieurs reprises, François-Joseph a sommé son fils de rompre cette amitié scandaleuse; il y a dépensé en vain toute sa tendresse et toute son autorité. Le coupable s'est révélé incorrigible.

Bien plus! Voici, maintenant, que Rodolphe se met à recevoir dans son intimité des journalistes, des financiers, des professeurs, des avocats, des Juifs. Quelle société pour un kronprinz! Jamais encore pareilles gens n'avaient eu leurs entrées à la Hofbourg!

Un de ces journalistes, un brillant écrivain du *Neue Wiener Tagblatt*, Maurice Szeps, inspire bientôt à Rodolphe une vive amitié. C'est un Juif, car toute la presse autrichienne et hongroise est sous la main des Juifs. Par ses irrogénies et ardentes polémiques en faveur des idées libérales, Maurice Szeps a si bien conquis la faveur de Rodolphe qu'il en reçoit un jour cette lettre :

« Je vous souhaite et je nous souhaite à nous tous de combattre pendant de longues années, avec une force infatigable, au premier rang de ceux qui luttent pour la vérité, les lumières, la civilisation, l'humanité, le progrès. Nous sommes, vous et moi, unis par les idées; nous tendons au même but. Si les temps actuels sont mauvais; si l'esprit réactionnaire, le fanatisme, la dégradation des mœurs, le retour aux anciens âges semblent dominer aujourd'hui, nous avons néanmoins confiance dans un bel avenir, dans la victoire des principes que nous servons; car le progrès est une loi inéluctable de la nature. »

Derrière cette profession de foi, qu'y a-t-il? Quelles sont les idées du kronprinz? Est-il un simple rêveur, un exalté, un fantasque, mécontent de tout, et qui ne sait que débâter sur tout?... A-t-il, au contraire, une conception ferme, une conception rationnelle et positive de la grande tâche que l'avenir lui réserve?...

Où, dans la fièvre continuelle de son cerveau, il est arrivé à se représenter son rôle futur de souverain avec une précision, une vigueur et une maturité rares chez un homme de vingt-six ans.

Questions religieuses, politiques, sociales, il s'est formé à tout; il a réfléchi à tout; il s'est fait une opinion sur tout.

Et, d'abord, quelles sont ses idées religieuses?

Vous savez la place éminente que l'Eglise catholique romaine occupait dans la monarchie des Habsbourg. En nul autre pays, sauf en Espagne, elle n'était si respectée, si puissante et si riche. Dans la structure de l'Etat, elle jouait un rôle aussi important que l'armée. On peut dire que l'institution militaire et l'institution

ecclésiastique étaient les deux clefs de voûte du régime, les plus forts soutiens de la dynastie.

Socialement, l'Eglise jouissait de privilèges énormes; ses hauts prélats étaient somptueusement dotés; plusieurs d'entre eux recevaient plus d'un million de francs par an; l'archevêque d'Olmütz touchait 1,500,000 francs. Du point de vue spirituel, l'influence des Jésuites, donc l'influence ultramontaine, prédominait. La masse du pays était profondément croyante et scrupuleusement pratiquante. Il n'y avait d'incroyants que les Juifs, 2,200,000 environ, sur une population totale de 40,000,000 d'habitants.

L'empereur et toute sa famille donnaient l'exemple d'un puritanisme formaliste.

Une seule personne osait témoigner, à cet égard, une certaine originalité : l'impératrice Elisabeth. Sortie de la très catholique Bavière, elle était sincèrement catholique. Mais son catholicisme était large, aimable, indulgent; il répugnait aux doctrines sévères et aux rigueurs ascétiques; surtout, il n'acceptait pas sans impatience les dévotions à heure fixe, les pratiques ostentatoires et machinales, où les vrais besoins de l'âme comptent si peu.

Rodolphe ne s'en tient pas là. Dès l'âge de vingt ans, il est plongé dans les œuvres de la critique allemande; il a lu avec passion le fameux ouvrage de David Strauss, *La Vie de Jésus*. Et ces lectures l'ont bientôt affranchi des croyances catholiques. A ses yeux, les dogmes révélés ne sont plus qu'illusion et mensonge. Il se complait, toutefois, dans les rêveries d'un panthéisme vague, dans la conception fumée d'une puissance créatrice, d'un principe transcendant qui anime et gouverne le monde.

N'est-il pas allé plus loin encore dans sa mécréance? On a prétendu que ses amis juifs avaient obtenu son affiliation à la franc-maçonnerie. Mais il l'a toujours nié, en alléguant une objection curieuse : comme officier de l'armée impériale, il ne se reconnaissait pas le droit de s'enrôler dans une société secrète. Sous cette unique réserve, il ne cachait pas son ardente sympathie pour l'œuvre mystérieuse des loges, « où se concentraient, disait-il, toutes les forces libérales, progressistes et populaires, toutes les nobles insurrections de l'esprit moderne contre le monde théocratique et féodal ». Sous l'empire de telles idées, la religion n'est plus pour lui qu'un vieux système d'observances et de routines, aussi vaines, aussi absurdes, aussi fastidieuses que les cérémonies de Cour.

* * *

Politiquement, il ne se montre pas moins novateur et subversif. Les notes qu'il prenait au cours de ses lectures nous laissent entrevoir comment il se figure la haute mission que sa naissance lui réserve. Voici l'une de ces notes :

« L'idée monarchique n'est plus qu'un fantôme; elle a perdu tout son prestige au regard des peuples, qui ne lui témoignent plus qu'indifférence ou mépris... Assurément, elle a rendu autrefois de grands services. Tant que les peuples n'étaient que des troupeaux dociles, tout allait bien. Et encore!... Mais, aujourd'hui, l'homme est émancipé; il n'admet plus qu'on le gouverne; il entend se gouverner lui-même; il est enfin devenu « un homme ». C'est pourquoi toutes les monarchies ont actuellement l'aspect si misérable et si délabré. A la prochaine tempête, leurs ruines mêmes s'effondreront. L'honneur de cette grande émancipation revient à la Réforme luthérienne et surtout à la Révolution française... L'humanité nouvelle date de 1789. »

Et l'arrière-petit-neveu de Marie-Antoinette ne craint pas d'écrire :

« Les milliers de cadavres entassés autour de la guillotine ont fait éclore des principes nouveaux, un idéal nouveau, qui ont régénéré les peuples européens. »

Il observe assez justement que le trait le plus distinctif des Etats modernes est le rôle prédominant qu'ils accordent à la science dans la direction de l'activité humaine.

« La science et la raison, dit-il, voilà, désormais, les conducteurs de l'humanité future. »

Dans cette rénovation du monde, le fléau des guerres disparaîtra bientôt. Quand les peuples auront achevé leur évolution les haines de races et les barrières nationales disparaîtront aussi. L'humanité ne formera plus qu'une grande famille homogène harmonieuse et pacifique.

Rodolphe se déclare donc violemment hostile au principe des nationalités; car, du point de vue rationnel, ce principe est indéfendable; les considérations ethnographiques et linguistiques, dont il prétend se justifier, n'ont aucune valeur; il a pour seul fondement un héritage séculaire de jalousies, de convoitises et de rancunes.

C'est le fils aîné de François-Joseph qui tient ce langage? C'est le prince qui doit régner un jour sur cette agglomération hétéroclite de royaumes, sur cet amas incohérent de peuples et de territoires qu'est la monarchie des Habsbourg, sur la contrée d'Europe où précisément les patriotismes régionaux sont les plus exclusifs et les plus intolérants, où les rivalités ethniques sont les plus vivaces et les plus ardentes!

Comment pourra-t-il concilier ses doctrines personnelles avec la réalité des faits?

Il est trop intelligent pour ne pas voir les énormes difficultés du problème; il y a beaucoup réfléchi. L'unique solution qu'il aperçoit et qui est assez judicieuse consisterait dans un vaste système d'union fédérative, où les divers peuples soumis à la couronne habsbourgeoise trouveraient le moyen de sauvegarder leur personnalité et d'arriver à leur développement intégral.

* * *

Un autre problème, non moins ardu et plus immédiat, s'impose continuellement à l'esprit de Rodolphe: le problème de la politique étrangère. Là, ses facultés imaginaires se donnent libre cours. Mais tout son travail intérieur dérive du même sentiment: la haine de l'Allemagne ou, pour mieux dire, la haine de l'Empire allemand tel que les victoires prussiennes et la politique bismarckienne l'ont édifiée.

Rodolphe avait huit ans, le jour de Sadowa; il en a gardé un souvenir affreux.

Vous vous rappelez la grandeur et la soudaineté de la catastrophe. Le 3 juillet 1866, l'Autriche, attaquée par la Prusse et l'Italie, subit un désastre irréparable. Pour décider du sort de la guerre, il suffit d'une bataille aux confins de la Bohême. Talonnées par l'ennemi, les armées de François-Joseph se replient en hâte vers le Danube; la route de la capitale est grande ouverte. Simultanément, une armée italienne marche sur Vérone, tandis que la révolte gronde parmi les Hongrois.

Dès le 22 juillet, l'Autriche est obligée de capituler. Par le traité de Prague, François-Joseph va perdre le dernier fleuron de sa couronne italienne, Venise, la prestigieuse Venise, la perle de l'Adriatique, ce joyau rarissime, ne lui appartiendra plus. Et, ce qui lui est plus douloureux, plus amer encore, l'Autriche va souscrire à son exclusion totale de la Confédération germanique. Ainsi, désormais, l'illustre dynastie des Habsbourg, la dynastie de Charles-Quint et de Marie-Thérèse, abandonne l'Allemagne à l'arrogante primauté des Hohenzollern, à la brutale hégémonie de la Prusse.

Depuis cette époque humiliante, la haine du germanisme prussien n'a pas cessé de fermenter dans le cœur de Rodolphe. Et

ce n'est certes pas auprès de sa mère, la courageuse impératrice Elisabeth, qu'il a pu trouver quelque motif de résignation.

Cependant, les années passent. La suprématie de l'Allemagne prussienne en Europe est devenue un fait inéluctable, dont il faut bien s'accommoder.

En 1879, Bismarck a su amener le ministre des Affaires étrangères austro-hongrois, Andrassy, à conclure secrètement une alliance contre la Russie. Désormais, l'empire des Habsbourg ne pourra plus évoluer que dans l'orbite allemande, et cette dépendance, qui tournera bientôt à la subordination, causera finalement sa perte.

Entre les cours de Vienne et de Berlin, on ne cesse d'échanger des témoignages publics de confiance et d'intimité. Bismarck se félicite hautement de l'exactitude avec laquelle François-Joseph tient son rôle de « brillant second ».

Mais, dans l'ombre, le jeune kronprinz rongé son frein.

Il va plusieurs fois à Berlin. Guillaume I^{er}, Frédéric III et Guillaume II lui prodiguent les égards et les gentilleses. Il y répond dans les formes les plus courtoises, car il est la courtoisie même. Rien de plus. Chacun de ses voyages ne réussit qu'à le confirmer, à l'ancrer dans son aversion des Hohenzollern.

Décidément, l'Allemagne prussianisée lui fait horreur. Il n'y voit qu'un Etat militaire, bureaucratique et policier, qui semble ne s'être assigné d'autre mission que d'étouffer les nobles instincts de l'ancienne Allemagne, personnifiée jadis par le génie de Goethe et de Schiller, de Kant et de Fichte, de Herder et de Hegel; enfin, par une si merveilleuse réunion de poètes, de philosophes, d'historiens, de penseurs, de critiques, de savants, qu'elle apparaissait au monde comme le principal foyer de l'esprit humain.

Aussi l'on devine avec quelle amertume il en arrive un jour à cette constatation navrante: « L'Autriche n'est plus maintenant qu'une province prussienne! »

* * *

Bismarck n'ignore pas ces dispositions mauvaises de Rodolphe et il s'en préoccupe. Il saisit donc toute occasion de le rencontrer pour lui parler gravement. Nous avons le récit de leurs conversations, écrit par le kronprinz lui-même; elles sont du plus vif intérêt, notamment celle du 17 mars 1887.

A cette époque, il y a souvent des bruits de guerre en Europe. Les nationalistes français deviennent tapageurs. Une étrange illusion, une incompréhensible fascination leur fait voir dans le général Boulanger l'homme providentiel qui doit reprendre bientôt l'Alsace et la Lorraine.

En Allemagne, le parti militaire est prêt à relever le gant. Mais Bismarck veut la paix; il l'affirme à Rodolphe.

« Je n'admets pas, dit-il, que nos grands chefs, les Moltke, les Waldersee, ne surveillent pas mieux leur langage. Ils prétendent me pousser à la guerre. Et moi je veux la paix... On ne fait pas la guerre pour des raisons frivoles... Nous ne sommes pas un Etat de proie. Donc, nous n'attaquerons pas; donc, la paix sera maintenue cette année si la France ou la Russie ne nous attaquent pas... J'estime très haut la force militaire de la France; notre victoire ne m'apparaît nullement certaine... Et puis je me demande ce que ferait la Russie dans le cas où nous serions aux prises avec la France. L'obligation de soutenir la guerre sur les deux fronts serait pour nous une terrible épreuve... Ma conclusion, la voici: dans l'éventualité d'une guerre sur les deux fronts, la situation de l'Autriche ne serait pas moins périlleuse que la nôtre; car soyez certain que l'armée russe envahirait immédiatement la Galicie. Par conséquent, la coalition des forces austro-allemandes ne vous est pas moins nécessaire qu'à nous-mêmes... J'ajoute,

enfin, qu'un bon accord avec l'Angleterre et l'Italie nous est également indispensable... »

Ces fortes paroles, d'un si juste accent prophétique, ne laissent pas d'impressionner Rodolphe. Evidemment, la situation générale de l'Europe est telle que la dynastie des Habsbourg ne peut s'affranchir de l'alliance allemande. Il l'accepte donc en fait, comme une nécessité absolue, mais odieuse et provisoire, comme l'inévitable moyen de préparer à l'Autriche un avenir meilleur et vraiment digne de son passé historique.

Cet avenir glorieux, le kronprinz en voit miroiter depuis longtemps déjà les perspectives grandioses. Elles se déroulent à l'infini vers l'Orient, vers Constantinople et la mer Egée.

Le mirage des horizons balkaniques a toujours hanté plus ou moins le cerveau des hommes d'État autrichiens.

Dès la fin du XVIII^e siècle, Marie-Thérèse et Catherine II s'entretenaient l'une l'autre dans l'idée fort agréable de se partager l'Empire ottoman. Il n'avait pas fallu moins que l'astuce et le satanisme de Frédéric II pour les rallier à une autre combinaison, beaucoup plus facile, beaucoup plus immédiate, et qui lui semblait d'autant plus ingénieuse qu'il y trouverait lui-même un immense profit : le partage de la Pologne.

Dans l'esprit de François-Joseph, qui, par tempérament, n'était guère enclin aux spéculations romanesques, le rêve des Balkans, le rêve de Salonique et de Byzance occupait une grande place. Il ne se pardonnait pas encore ses défaites de Solferino et de Sadowa, l'humiliation d'avoir dû abandonner deux de ses plus belles provinces, la Lombardie et la Vénétie. La pensée qu'il transmettrait à ses descendants un empire moins vaste que celui dont il avait hérité lui était un cruel remords... Ah! s'il pouvait remplacer les deux provinces perdues, quel soulagement, quelle réhabilitation devant l'Histoire!...

En 1876, à la veille de la guerre turco-russe, il avait obtenu du tsar Alexandre II, pour prix de la neutralité autrichienne, le droit éventuel d'annexer la Bosnie et l'Herzégovine; mais, deux ans plus tard, le Congrès de Berlin ne lui avait accordé qu'un simple droit d'occupation.

N'importe! Sous quelque titre que ce fût, les deux provinces relevaient dorénavant de la couronne habsbourgeoise. Les cessions territoriales de 1859 et de 1866 étaient donc réparées.

Mais l'imagination du kronprinz voit beaucoup plus loin. Il n'attache qu'une valeur symbolique à l'acquisition des territoires herzégoïniens et bosniaques; il y voit surtout un prélude, un point de départ et comme une première étape dans la conquête des Balkans.

* * *

Cette conquête, Rodolphe prétend qu'elle soit éminemment une œuvre de libération, de justice et de progrès. Tous les peuples balkaniques, les Serbes, les Monténégrins, les Bulgares, les Grecs, les Turcs eux-mêmes, tous, de quelques race et religion qu'ils se réclament, tous devront trouver sous la tutelle impériale des Habsbourg l'occasion d'atteindre à une conscience plus haute de leur génie propre et, par suite, à une conception plus large du rôle qui leur échoit dans le développement rationnel de l'humanité.

Le vif intérêt qu'il porte aux pays danubiens et balkaniques l'entraîne plusieurs fois à les visiter, à les étudier. Il explore ainsi la Roumanie, la Serbie, la Macédoine, la Bulgarie, le Monténégro, la Grèce; il séjourne enfin à Constantinople. Tout le long de son parcours, il a bien regardé, il a su bien voir. Ses impressions, qu'il a notées au retour, sont claires, judicieuses et fortes; elles concluent ainsi :

- « Le sort des Balkans est pour l'Autriche une question vitale... »
- « Depuis longtemps, je considérais que la mission politique de

l'Autriche dans l'Orient européen était fondée sur un droit naturel. Mes voyages ne me laissent plus aucun doute à cet égard... »

Une de ses notes se termine par cette réflexion, grosse de conséquences :

« On a dit souvent que l'Autriche et la Russie devraient, d'un commun accord, se fixer des zones d'influence dans les Balkans. Je tiens cette combinaison pour une radicale impossibilité; car la question des Balkans se pose en bloc... Nous craignons la guerre avec les Russes et nous cherchons par tous les moyens à la différer; nous achetons ainsi, par des concessions antinaturelles, un court prolongement de la paix... Je n'aperçois qu'un moyen d'éviter la guerre : ce serait que la Russie abandonnât spontanément toutes les traditions de sa politique orientale. Et cela aussi est une radicale impossibilité. »

Dès lors, on trouve fréquemment sous sa plume cette pensée :

« La guerre avec la Russie me hante comme un spectre. »

Dans son animosité contre l'Empire des Tsars, il faut tenir grand compte de la répulsion que lui inspire le tsarisme orthodoxe, régime odieux et corrompu, fondé sur l'abaissement des caractères, sur le mépris de la conscience personnelle et de la dignité humaine.

Il mesure, néanmoins, la puissance russe. Et, malgré tous les vices congénitaux qu'elle a tant de foi révélés subitement, il la juge encore très imposante et redoutable quand il la compare à la puissance autrichienne dont il connaît trop bien les dessous. Ainsi, l'Autriche ne doit se faire aucune illusion. La guerre qu'elle devra soutenir contre la Russie pour lui disputer la péninsule balkanique sera une guerre implacable, une guerre à mort, une guerre dont la monarchie des Habsbourg sortira merveilleusement régénérée ou définitivement rayée de l'histoire. C'est en vue de ce conflit terrible que Rodolphe se résigne à l'odieuse alliance des Hohenzollern.

* * *

Quand il remue ces graves pensées, un précédent historique lui traverse parfois l'esprit : le coup de théâtre qui, en 1756, rapprocha soudain l'Autriche et la France pour s'opposer aux convoitises de la Prusse, le fameux *renversement des alliances* qui a servi de prologue à la guerre de Sept-Ans.

L'exemple de Marie-Thérèse et de Louis XV ne serait-il pas bon à suivre?

Assurément, l'Autriche de François-Joseph peut se comparer à celle de Marie-Thérèse; la glorieuse impératrice ne désavouerait pas son arrière-petit-fils régnant, qui, au milieu d'une Europe transformée par la démocratie, ne continue pas moins de porter avec noblesse et dignité la couronne des Habsbourg.

Mais la France de 1887 peut-elle se comparer à celle de 1756 à la France qui vient de s'illustrer par les victoires de Fontenoy, de Raucoux et de Lawfeld, une France qui ne connaît pas encore les tristesses de Rosbach, de Crefeld et de Wilhelmstadt?

Quelle est donc, en 1887, la situation de notre pays, au point de vue extérieur? Comment est-il jugé en Europe? Quelle idée se fait-on de sa puissance et de son avenir?

Hélas! il faut le reconnaître : la France est déconsidérée en Europe. Ses querelles intestines, l'activité des partis monarchistes, la violence des querelles religieuses, enfin l'étrange coalition qui vient de se grouper autour du général Boulanger, tous ces confus symptômes de malaise intérieur, toutes ces fermentations bizarres font croire au dehors que la République ne durera plus longtemps et qu'elle s'effondrera bientôt, soit dans la dictature, soit dans la démagogie.

Aussi, — et nos diplomates s'en aperçoivent chaque jour, —

la France est complètement isolée dans ses rapports internationaux. On ne cause que superficiellement avec elle; on la traite, sinon comme une quantité négligeable, du moins comme une puissance de second ordre, avec laquelle on ne doit pas se compromettre. Nous n'avons aucune alliance et, même du côté de la Russie, nous n'en espérons aucune.

Bismarck y veille attentivement. Il met en œuvre tout son génie d'intrigue et de ruse pour fortifier le parti allemand à la Cour du tsar Alexandre III, pour maintenir ce pieux autocrate dans la repulsion des idées françaises. Nous semblons, du reste, l'y aider nous-mêmes par les complaisances que notre gouvernement témoigne aux nihilistes réfugiés en France. Aussi, entre Saint-Pétersbourg et Paris, les diplomates n'échangent le plus souvent que des aigreurs et des récriminations.

Mais le chancelier de fer voit toujours plus loin que l'heure présente, et il craint tellement une alliance franco-russe qu'il a depuis longtemps arrêté son plan de conduite pour le cas où il croirait sentir qu'elle s'ébauche. Instantanément, il nous sommerait de rompre nos pourparlers avec la Russie. Au besoin, il nous déclarerait la guerre.

Il a eu la gentillesse de nous avertir, sous la forme humoristique et pittoresque où il excelle à formuler ses menaces. C'est dans son château de Varzin, où il recevait notre ambassadeur, le baron de Courcel. Il lui témoignait une particulière estime, car il appréciait hautement sa lumineuse intelligence, la justesse de son esprit, la variété de sa culture, sa connaissance parfaite de la langue et de la mentalité allemandes.

Ils causaient donc un soir, seuls tous les deux, à Varzin. M. de Courcel venait d'exprimer l'admiration que lui causait le robuste et pénétrant positivisme du feld-maréchal de Moltke; il avait conclu par ces mots :

— C'est le modèle accompli de ce que les Anglais appellent un *matter of fact man*.

— Vous vous trompez absolument, répond Bismarck. Le feld-maréchal de Moltke est un rêveur.

— Un rêveur!... C'est bien la dernière épithète que j'aurais pensé à lui appliquer!

D'un air goguenard, le chancelier répond :

— Oui, le feld-maréchal de Moltke est un rêveur, un grand rêveur. Mais, comme c'est un militaire, il a l'imagination pauvre. Il fait donc chaque nuit le même rêve.

Puis, fixant bien notre ambassadeur au fond des yeux, il poursuit gravement :

— Chaque nuit, dès qu'il a fermé les yeux, le feld-maréchal rêve qu'il s'est couché avec son casque, ses bottes et son sabre... Hein! quel attirail pour dormir!... Soudain (et c'est toutes les nuits le même cauchemar), il voit un soldat russe se glisser jusqu'à son lit et chercher à lui enlever une de ses bottes pendant qu'un soldat français, arrivant de l'autre côté, cherche à lui enlever sa deuxième botte. Alors, le feld-maréchal se lève précipitamment et se met à donner de grands coups de sabre dans tous les sens. C'est ainsi que, chaque nuit, il met en pièces son verre d'eau, sa carafe, sa pendule!... Hein! quel drôle de cauchemar!...

Nous étions prévenus désormais. Plutôt que de nous laisser conclure alliance avec la Russie, le prince de Bismarck et le feld-maréchal de Moltke nous eussent fait la guerre.

* * *

Eh bien, cette France méconnue et dédaignée, cette France que l'on a mise en quarantaine et que l'on traite sans égards, c'est vers elle que Rodolphe tourne les yeux; c'est sur elle qu'il fonde ses meilleurs espoirs.

Cette France, il l'admire et il l'aime, d'abord parce qu'elle fut,

tout au long de son histoire, la protagoniste des grandes idées humaines, parce qu'elle a réalisé la forme la plus haute de la civilisation moderne; il l'admire et il l'aime ensuite parce qu'elle s'obstine vaillamment à ne pas reconnaître la prépotence germanique; parce qu'elle garde au fond de son cœur une inflexible volonté de reconquérir l'Alsace et la Lorraine; parce qu'elle n'eût jamais consenti, elle, à signer un pacte d'alliance avec son vainqueur de Sedan, comme l'Autriche l'a fait avec son vainqueur de Sadowa.

Aussi a-t-il voué un culte à Gambetta, qui, aux heures les plus sombres, n'a jamais désespéré de la patrie. Le sursaut national du 4 septembre 1870, l'improvisation de nouvelles armées, la campagne héroïque de la Loire, tout le rôle animateur et fougueux du tribun populaire exalte au plus haut point l'imagination de Rodolphe, surtout lorsqu'il songe à la promptitude avec laquelle son pays a capitulé devant la Prusse en 1866. C'est le 3 juillet que s'est livrée la bataille de Sadowa. Vingt-trois jours plus tard, l'Autriche mettait bas les armes et signait les humiliants préliminaires de Nikolsbourg.

Depuis la mort de Gambetta, en décembre 1882, le kronprinz personifie le patriotisme français dans un autre homme d'Etat, si l'on peut appeler « homme d'Etat » un politicien qui, jusqu'alors, n'a jamais exercé le pouvoir, qui n'est, à vrai dire, qu'un lutteur aussi opiniâtre et mordant qu'audacieux et fantaisiste, un perpétuel insurgé, un enfant terrible de la presse et du Parlement : Georges Clemenceau.

Rodolphe l'a connu ou, plutôt, a beaucoup entendu parler de lui par son grand ami, le journaliste du *Neue Wiener Tagblatt*, Maurice Szepe, dont une sœur est mariée au frère de Clemenceau.

Le journaliste viennois rapporte fidèlement à l'archiduc ses entretiens avec le polémiste français. Or, celui-ci revient constamment sur le danger que la suprématie de l'Allemagne fait courir à toute l'Europe. « La force militaire de la France, dit-il, est la sauvegarde nécessaire des indépendances nationales. Vous-mêmes, Autrichiens, vous avez besoin que la France soit militairement forte; sinon, l'Allemagne vous enlèverait vos provinces germaniques... »

Et, constamment aussi, l'affirmation de nos droits sur l'Alsace-Lorraine revient dans les discours chaleureux de Clemenceau.

Très impressionné par ce langage péremptoire, l'archiduc s'y confirme dans son enthousiasme pour les vertus françaises, pour l'œuvre généreuse de la France dans le monde.

Et cette admiration du kronprinz autrichien pour le chef du radicalisme français est d'autant plus singulière que, trente ans plus tard, Georges Clemenceau se montrera le plus impitoyable destructeur de la dynastie habsbourgeoise; car il ne lui pardonnera pas de s'être inféodée servilement à l'Allemagne des Hohenzollern, à cette Allemagne prussianisée que Rodolphe avait en exécration.

Vous voyez comme l'esprit de Rodolphe est sans cesse en travail dans les domaines les plus différents.

Les problèmes politiques et sociaux ne sont pourtant pas les seuls qui l'intéressent. Loin de là! Il a le goût très vif des sciences naturelles et il a toujours sur sa table quelque ouvrage récent de biologie, de zoologie, d'ethnographie.

Est-ce tout? Non, pas encore.

Marié en 1881, père d'une fille en 1883, installé à Vienne en 1884, il s'est lancé dans la carrière des aventures amoureuses.

D'apparence, il entretient de bons rapports avec l'archiduchesse Stéphanie, son épouse; il se montre attentif pour elle; il voyage beaucoup avec elle. Mais, derrière ce décor de régularité conjugale, il s'accorde toutes ses fantaisies. Et elles sont innombrables. Tant d'occasions viennent s'offrir à lui! Car non seulement il a le prestige et l'aurole d'un archiduc héritier, mais encore il est beau, grand, mince, très élégant de tournure, très séduisant de manières, avec une physionomie concentrée, des yeux vifs et

profonds où s'allument, par instants, des flammes éteintes.

Mais une activité aussi ardente du corps et de l'esprit, une tension aussi forte et continue de tout le système nerveux ne se prolongent pas impunément.

Les amis et les familiers de Rodolphe s'en aperçoivent bientôt. Ils sont frappés souvent de sa fatigue, de son teint blafard, de ses yeux inquiets et fébriles, de ses mains tremblantes, de ses torpeurs subites, de ses longs mutismes accablés. Plusieurs même se demandent avec effroi si les brusques dépressions qu'ils observent depuis quelque temps chez le kronprinz ne seraient pas les symptômes précurseurs de la névrose maternelle, l'implacable névrose des Wittelsbach.

Dans les premiers mois de 1888, le caractère et l'humeur de Rodolphe se modifient rapidement. Tout son aspect traduit un état continu de malaise et de nervosité, d'impuissance et d'abattement, une sorte de courbature morale autant que physique.

Les propos qui lui échappent de temps à autre laissent apercevoir au fond de lui un immense découragement.

Les beaux rêves dont il se berçait naguère encore, les grandes réformes politiques et sociales qu'il concevait pour la régénération de l'Autriche, lui apparaissent, maintenant, comme des mirages illusoire, comme d'absurdes fantasmagories.

Pour lutter contre ses idées noires et sa constante lassitude, il recourt secrètement aux artifices dangereux de la morphine et de l'alcool. Il y gagne quelques heures quotidiennes de réconfort et d'exaltation. Mais, à ce régime, sa déchéance organique s'aggrave de jour en jour.

La brusque transformation que je viens de vous décrire, cet affaissement, cet effondrement presque subit de toute l'activité intérieure est un symptôme bien connu des psychiatres, lesquels l'appellent d'un nom expressif : la chute verticale, et qui dénote presque toujours le travail insidieux d'une lésion cérébrale.

Or, au moins de novembre 1888, il vient de nouer une liaison romanesque avec une jeune fille de dix-neuf ans, une ravissante créature, la baronne Marie Vetsera. En quelques jours, elle est devenue sa maîtresse. Il est fou d'elle, aussi ne se gêne-t-il pas pour se montrer partout avec elle. Un soir, ne s'est-il pas enhardi jusqu'à la mettre en présence de sa femme, l'archiduchesse Stéphanie, à un bal offert par le prince de Reuss, ambassadeur d'Allemagne?

Cette fois, la mesure est comble, et l'empereur a résolu de sévir. Le 28 janvier, le père et le fils ont une explication violente. Le monarque, invoquant toute son autorité souveraine et paternelle, somme le kronprinz de rompre immédiatement ses relations avec la jeune fille. Rodolphe se cabre : il refuse de rompre avec sa maîtresse, car il veut l'épouser; il supplie donc l'empereur de lui accorder son divorce, en vertu de ses prérogatives impériales.

Suffoqué de colère, François-Joseph refuse catégoriquement le divorce et il ajoute :

— Si tu continues dans cette voie, je te déshérite!...

— Alors, répond l'archiduc, alors, je sais ce qu'il me reste à faire.

Et l'empereur le congédie sèchement par ce mot redoutable :

— Fais ce que tu voudras!

Le lendemain, 29 janvier, le kronprinz, accompagné de Marie Vetsera, se rend aux environs de Vienne, à Mayerling, sous le prétexte d'une chasse dans le Wienerwald. Deux de ses amis intimes, le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos, l'y ont précédé; mais, comme ils ne sont pas logés dans le même pavillon que l'archiduc, ils ignorent la présence de la jeune fille.

Après un souper très simple, Rodolphe et Marie s'enferment dans leur chambre. Toute la nuit, le domestique du kronprinz, qui couche dans la pièce contiguë, les entend parler d'une voix très haute, avec des cris et des gémissements alternés de sanglots.

Un peu avant 7 heures du matin, le domestique perçoit deux

coups secs et violents, comme des coups de revolver. Puis un profond silence y succède.

Il se précipite vers la chambre de l'archiduc; mais la porte est fermée à clef. Il appelle aussitôt le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos; puis, d'un commun effort, ils enfoncent la porte. Subitement, tout le drame se découvre devant eux.

Les deux amants, étendus l'un à côté de l'autre sur le lit, baignent dans leur sang, inanimés. La position des corps démontre que Rodolphe a tué sa maîtresse d'un coup de revolver dans la tempe droite, et qu'ensuite, d'une main sûre, il s'est frappé lui aussi à la tempe droite. Pour l'un et l'autre, la mort fut instantanée.

Le voilà donc, ce drame de Mayerling, sur lequel tant de légendes extraordinaires ont circulé par cela seul que, dès la première heure et pour des motifs trop compréhensibles, on l'a considéré comme un grand secret d'Etat.

La vengeance paternelle d'un garde-chasse, l'horrible scénario d'une orgie nocturne, — de toutes ces inventions fantastiques, vous voyez que rien ne subsiste.

Oubliez un instant que l'héritier des Habsbourg, un futur empereur, est en cause. Et le drame de Mayerling ne vous semblera plus qu'un banal fait-divers. Le suicide à deux, la fuite conjuguée dans la mort n'est que trop souvent l'épilogue des grands paroxysmes amoureux. La chronique des journaux en cite fréquemment des exemples.

Ainsi, au point de vue sentimental et psychologique, la mort violente de l'archiduc autrichien n'offre qu'un intérêt médiocre; car il ne laisse aucune place au libre jeu de la conscience et de la volonté. C'est une crise d'aberration : ce n'est rien de plus.

Mais, au point de vue politique, ce drame intime est d'une portée considérable. Dans l'histoire des Habsbourg, la date du 30 janvier 1889 est fatidique. C'est ce jour-là que le destin s'est irrévocablement prononcé contre eux, contre le maintien de leur domination en Europe.

Vous vous rappelez la belle jeunesse de Rodolphe, entre 1874 et 1884, quand il avait de seize à vingt-six ans et que la vie s'ouvrait si large, si lumineuse devant lui. Vous vous rappelez ce qu'il apportait d'intelligence et de libéralisme dans l'accomplissement de ses devoirs militaires. Vous vous rappelez comme son esprit se plaisait aux lectures sérieuses et témoignait de nobles curiosités. Vous vous rappelez, enfin, la haute idée qu'il se faisait de la grande mission qui lui incomberait un jour. Assurément, il y avait, dans ses vastes desseins, beaucoup d'exagérations, beaucoup d'impossibilités, beaucoup de rêves. Son programme s'inspirait, néanmoins, d'un réalisme très judicieux. Quand il prétendait que, pour sauver la monarchie habsbourgeoise, il fallait en briser impitoyablement les vieux cadres, lui infuser les principes des Etats modernes, la délivrer de la servitude allemande, grouper dans un large et souple fédéralisme tous ses peuples disparates, lui assigner enfin, pour occuper ses nouvelles énergies, une belle tâche civilisatrice en Orient, — le fait seul d'avoir pu concevoir un tel programme suffirait à témoigner la valeur personnelle de Rodolphe.

Mais, en quelques mois, cette valeur s'est trouvée mystérieusement anéantie sous l'influence des lourdes hérédités qui se combinaient en lui, l'hérédité des Habsbourg et celle des Wittelsbach.

Un jour, vers 1883, quand il était encore dans tout l'éclat de sa jeunesse et dans toute la fraîcheur de ses illusions, Rodolphe s'amusait à développer devant sa mère la trame séduisante de ses plans merveilleux. Elle l'écoutait sans rien dire, le visage concentré, le regard plein d'effroi, comme si elle n'osait lui découvrir le fond de sa pensée. Puis, à voix basse, en quelques mots rapides, elle lui avait confessé un terrible présage qui la hantait depuis longtemps :

— L'Autriche est vouée aux catastrophes. Nul effort humain ne peut plus conjurer sa perte; il faut s'y résigner. La maison des

Habsbourg est manifestement sous l'étreinte d'une implacable fatalité.

Rodolphe ne se convertit que trop au pessimisme de sa mère, qui ne cesse de lui répéter le monologue tragique de Macbeth : « La vie n'est qu'une ombre voyageuse, un pauvre acteur qui se démène quelques heures sur le théâtre et qu'ensuite on n'entend plus. C'est un conte dit par un idiot, plein de fracas et de furie, et qui n'a pas de sens. »

A se nourrir de telles idées, le kronprinz sombre bientôt dans une désespérance totale, une désespérance corrosive et sarcasque.

Vous étonnez-vous, maintenant, si une mésaventure d'amour suffit à briser les derniers ressorts de sa volonté; si, le soir de Mayerling, ne pouvant se résoudre à congédier sa maîtresse, il s'enfuit brusquement avec elle dans la mort?

* * *

Pour conclure, quel jugement faut-il porter sur l'archiduc Rodolphe?

Tout d'abord, on n'a pas le droit de le juger d'après sa conduite au cours de ses deux ou trois dernières années; car, visiblement, dès la fin de 1886, il subsistait, dans son intelligence et dans sa volonté, l'action progressive des lésions cérébrales que l'autopsie devait constater plus tard. Dès ce temps-là, son atavisme et sa physiologie le vouaient irrémisiblement aux pires déchéances de la personnalité morale; il n'était plus responsable de ses actes.

Mais voyons-le, par exemple, au début de 1883, quand il est dans le plein épanouissement de ses facultés brillantes.

Eh bien, supposons qu'à cette époque il soit mort d'un accident brutal, tel que l'accident de voiture où le duc d'Orléans périt en 1842. N'aurait-on pas dit alors, et très légitimement, que sa brusque disparition était une calamité pour l'Autriche? Et ne dirait-on pas non moins légitimement, aujourd'hui, que, s'il avait pu jouer le rôle normal que sa naissance lui réservait, la dynastie des Habsbourg, affranchie de la servitude allemande, n'eût pas sombré dans le cataclysme de 1918?

Je sais combien le jeu des hypothèses rétrospectives est illusoire. Mais le fait seul que de telles réflexions s'imposent à l'esprit lorsqu'on évoque le drame de Mayerling, ce fait seul décharge singulièrement la mémoire de Rodolphe.

Aussi, dans une pensée de justice et de commémoration posthumes, j'emprunterai à Shakespeare les derniers mots de cette conférence et je résumerai l'oraison funèbre de Rodolphe par les belles paroles que le prince de Norvège, Fortinbras, prononce devant le corps d'Hamlet assassiné :

« Que quatre de mes capitaines portent le prince Hamlet sur une haute estrade, à la vue de tous. Que, tout au long du cortège, la musique militaire et les feux de salve retentissent bruyamment; car, si le prince Hamlet eût été mis à l'épreuve de régner, je ne doute pas qu'il n'eût été un grand souverain. »

MAURICE PALÉOLOGUE,
de l'Académie française,
Ambassadeur de France.

Comme de coutume, à l'occasion de la Pentecôte, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine. Le présent numéro comporte plusieurs pages supplémentaires.

Le romancier catholique et François Mauriac⁽¹⁾

C'est à peu près le titre et c'est le sujet d'un remarquable essai de Charles Du Bos. Je ne me donnerai pas le ridicule de découvrir Charles Du Bos. Tous ceux qui consentent à collaborer avec les écrivains qu'ils lisent, au lieu de faire de la lecture une « distraction », le connaissent bien; ils aiment son style un peu enveloppé qui a si bien résolu l'accord de l'abstrait et du concret, la densité de sa pensée, sa manière de traiter les choses par le dedans et de s'engager dans ce qu'il dit. C'est justement le contraire de la méthode de l'homme de lettres qui exploite les apparences sans les confronter avec sa conscience et sans choisir. Les hommes de lettres ne s'y sont pas trompés, ils n'ont pas revendiqué Charles Du Bos pour un des leurs; ainsi s'explique sa destinée littéraire, si enviable et si noble, en marge de la gloire du forum.

Dans l'essai bref et condensé qu'il publie, Charles Du Bos s'attache au problème du romancier catholique, ramené sur le plan de l'actualité par l'élection à l'Académie française de François Mauriac. Cette élection ne change rien à la situation de François Mauriac; mais, pour la foule, elle la consacre en le projetant sur l'écran du cinéma; elle souligne que le premier romancier de ce temps est un catholique et qu'il est donc juste de parler du roman catholique. Tout cela était vrai hier; aujourd'hui tout cela est connu et entre dans l'histoire. Il me sera donc permis, à la suite de Charles Du Bos, en faisant connaître son livre, en ajoutant quelques digressions en marge, de reprendre ce problème du romancier catholique, si souvent agité depuis Veuillot et depuis Bourget.

* * *

J'ai dit le problème du romancier catholique; car il n'y a pas de problème du roman catholique. A proprement parler, il n'y a pas de roman catholique. Le roman catholique n'est pas une espèce dans un genre comme le roman populiste, le roman psychologique ou le roman d'aventures — à moins que l'on ne donne le nom de roman catholique à un roman qui mettrait en action des choses et des personnes spécifiquement catholiques, ce qui peut être fait, on l'a vu plus d'une fois, d'une manière profane, profanante et toute païenne.

La matière de tout roman est la réalité, la vérité, qui est impure et qui est engagée dans le drame humain. Le romancier a le devoir de l'exprimer telle qu'elle est, intégralement, sans l'arracher du milieu où elle vit. Son devoir essentiel est de ne pas fausser la vérité. Le roman édifiant fausse la vérité; le roman à thèse fausse la vérité, quelle que soit la thèse soutenue. Ici le catholique et l'incroyant, s'ils sont romanciers, ont les mêmes droits et les mêmes devoirs. Il faut savoir gré à Charles Du Bos de l'avoir dit avec netteté, avec une franchise libératrice.

Il n'y a pas de problème du roman catholique. Tout le problème est dans le romancier. S'il est catholique, il observe la réalité avec un œil catholique, il la sent avec une imagination et un cœur catholiques. Par le fait, il est un privilégié. Comme l'a si bien dit Paul Claudel, la foi est une faculté de connaître à qui rien n'échappe; elle tend autour de la création un immense rets qui la saisit tout entière depuis le soleil jusqu'au caillou de la route, depuis le plus haut séraphin jusqu'au dernier des anges rebelles,

(1) Cf. CHARLES DU BOS : *François Mauriac et le problème du romancier catholique*, Paris, Edition Corrèa.

Le croyant voit tout et comprend tout, les pires déchéances et les pires hontes parce qu'il sait jusqu'à quels abîmes peut nous entraîner la corruption originelle, les plus sublimes héroïsmes, parce qu'il sait, jusqu'à quelle hauteur peut nous porter la grâce de la Rédemption. Pour lui le monde est « total », et autrement riche que ce jeu d'ombres chinoises que les hommes de lettres prennent pour le réel.

C'est une joie de saisir ainsi l'immense octave de la création, de comprendre dans toute son étendue le drame de la vie humaine, et de la vie universelle; mais la difficulté commence pour le romancier catholique quand il doit traduire sa vision. Problème d'art : il peut être embarrassé par sa richesse même et être tenté d'alourdir chacun des faits qu'il raconte de tous ses harmoniques; problème moral surtout. Car, bien qu'il ait sur lui la grâce de la Rédemption, la concupiscence demeure comme un marais calmé dont il suffit d'agiter les eaux pour en faire monter des miasmes. Les personnages qu'il va créer pour les jeter dans la vie des passions, inconsciemment ou subconsciemment, il va les animer des fièvres qui dorment en lui. Que d'écrivains ont incarné dans des êtres fictifs les rêves malsains qu'ils n'auraient jamais voulu s'avouer à eux-mêmes, mais que secrètement ils auraient désiré vivre! Et même si le fond est purifié, mille sollicitations impures viennent du dehors; les drames humains que la vie lui offre s'enveloppent d'une atmosphère troublante; pour les raconter objectivement, ne va-t-il pas se laisser entraîner jusqu'à une sournoise complicité? La comtesse de Noailles disait naïvement à la Nature :

*Je suis venue à vous sans peur et sans prudence
Vous donnant ma raison pour le bien et le mal;*

e romancier catholique qui doit aller loyalement à la nature et l'exprimer au lieu de la juger, ne va-t-il pas peu à peu capituler devant elle, sans l'avoir voulu?

Voilà le problème. La solution en est difficile et douloureuse; voilà pourquoi les romanciers catholiques sont rares. Charles Du Bos admire que François Mauriac en ait vu et proclamé courageusement les conditions. Toute la question pour le romancier catholique est de purifier la source et de briser la connivence avec le monde. Mais prenons garde que ce travail d'élaboration, d'épuration suppose des sacrifices sanglants, une méthodique utilisation de la grâce et que c'est en somme le travail de la sainteté. Un grand romancier qui serait un saint et qui continuerait à écrire des romans — l'hypothèse n'est pas absurde — réaliserait le type du romancier catholique et le type du roman catholique. A ce stade, en effet, toutes les questions subsidiaires sont résolues. Aimez et faites ce que vous voudrez. La réalité impure, la réalité la plus hideuse, touchée par des mains de lumière, deviendra transparente et laissera voir par transparence la grâce du Christ qui est en toutes choses depuis que toutes choses ont été rachetées. Voilà le casimite; faire effort pour s'en rapprocher voilà la pénible règle et la noble condition du romancier catholique.

* * *

Charles Du Bos a ainsi transporté l'esthétique dans la morale tracé un idéal, discuté une théorie. Il s'est interdit de donner des exemples. On a l'impression qu'il serait indiscret de citer des noms, que l'inscription au catalogue des romanciers catholiques imposerait des obligations redoutables. Emile Baumann, qui aurait droit, entre quelques autres et avant quelques autres, à cet honneur, le rejeterait peut-être par humilité. Si Charles Du Bos a nommé François Mauriac, c'est que Mauriac lui-même a fait confiance au public de ses inquiétudes au sujet de son art, s'est marqué à lui-même ses devoirs et s'est même accusé d'y avoir manqué. Dès lors nous pouvons discuter l'exemple en restant dans le domaine

littéraire; je sais bien qu'avec des hommes comme Charles Du Bos et François Mauriac on ne saurait distinguer la littérature de la vie; ils sont dans ce qu'ils écrivent et parlent de ce qu'ils écrivent c'est parler de ce qu'ils sont; mais le papier imprimé est tout de même un voile interposé qui nous permet de discuter en public des choses intimes.

Charles Du Bos partage la carrière de François Mauriac en trois étapes. Jusqu'au *Baiser au lèpreux*, l'œuvre de Mauriac est chargée d'entraves. Le jeune écrivain sent son talent, mais il a peur de s'abandonner à ses exigences. Il a été élevé chrétiennement, c'est-à-dire dans la piété, dans la ferveur, dans l'habitude religieuse, mais sans instruction méthodique et solide. Il ne sait pas ce que sa religion commande à son art; il s'effarouche; il hésite. A partir du *Baiser au lèpreux*, Mauriac ouvre les barrières et son art s'affirme en liberté, avec plénitude. Son œuvre est magnifique, mais elle est trouble. L'écrivain a perdu sa piété ou en a secoué le joug. Sa piété partie, il ne lui reste rien puisqu'il n'a pas la science; il ne lui reste que la foi dont il ne peut pas se débarrasser, dont il voudrait peut-être se débarrasser, sa foi qui se bat avec son art, sous le signe de cette conviction qu'ils sont inconciliables. Enfin, à partir de *Souffrances et Bonheur du chrétien*, l'œuvre de Mauriac, tout en gardant sa plénitude, son ampleur humaine, devient une œuvre pleinement catholique. Le romancier a reconquis la piété vraie et l'intelligence religieuse. Au fond, pour employer le mot du XVII^e siècle et dans le sens que lui donnait le XVII^e siècle, il s'est converti. Converti, il a trouvé son talent affermi, mûri, confirmé; il l'a illuminé de sa foi retrouvée; il s'est efforcé de purifier la source, à briser la connivence avec le monde et il a écrit des romans catholiques, dont Charles Du Bos voit le type achevé dans le *Nœud de vipères* parce que ce livre, à travers une réalité parfois répugnante, manifeste par transparence la grâce de Jésus-Christ. A plus forte raison, je pense, il faudrait ranger dans cette catégorie le *Mystère Frontenac*.

Cette analyse de Charles Du Bos projette sur l'œuvre de François Mauriac une vive lumière. J'avoue qu'elle ne me satisfait pas entièrement sur tous les points, spécialement en ce qui concerne la seconde manière du romancier. Manquait-il à la fin de ses études de la science religieuse nécessaire? Est-il vrai que tous les jeunes gens de sa génération ont été privés de cette instruction que l'on distribue plus fortement aujourd'hui? Il y aurait beaucoup à dire. Mais ceci, je crois, est une erreur : la piété serait facilement vaincue là où la connaissance résisterait. Non, la science n'a pas plus de force que la piété. Les objections d'ordre intellectuel que rencontrent les jeunes gens les mieux formés, ils ne les réfutent pas, ils ne les réfutent jamais, s'ils n'aiment pas et s'ils ne prient pas. La formation religieuse ne saurait se passer de la connaissance scientifique, mais elle est avant tout une pratique de l'amour, une accoutumance au divin, une respiration dans le surnaturel. La grande chance de Mauriac a été au fond d'avoir été enveloppé de surnaturel dans son enfance et son adolescence, comme Racine; *quo semel est unbuta recens servabit odorem testa diu*. Ce « goût » de Dieu, il n'a pu ni l'oublier, ni s'en passer; c'est d'abord pour cela qu'il y est revenu.

Peut-être parmi les causes qui un moment l'éloignèrent faudrait-il faire état de son pessimisme et de son jansénisme, ce qui n'est qu'une même doctrine sous deux noms. Louis Chaigne, dans un essai nuancé et fort (1), a bien marqué ce caractère janséniste de toute une catégorie d'œuvres de Mauriac. L'inquiétude qu'elles nous laissent, le trouble qu'elles apportent dans l'âme viennent de cette conviction, de cette erreur de l'auteur, que le catholicisme est inconciliable avec la vie, que le catholicisme ne peut pas être vécu, qu'il est grimace chez ceux qui prétendent le vivre, appel

(1) LOUIS CHAIGNE : *Vies et Œuvres d'écrivains*, Paris, Editions Bossuet, 1933.

ironique pour ceux qui voudraient et ne peuvent pas le vivre. Il faut reconnaître que Mauriac se heurtait là, comme Pascal, au problème le plus difficile et le plus douloureux que le chrétien puisse rencontrer sur sa route. Les âmes éprises d'absolu n'arrivent jamais à une solution définitive; mais elles s'apaisent quand elles ont compris que l'absolu est ce vers quoi on marche, ce qu'on n'atteindra que dans une autre vie et que la vie actuelle — c'est sa dure noblesse — est une série de tentatives imparfaites, une création continue.

Que l'œuvre de François Mauriac nous amène à toucher à de pareils problèmes cela indique à quel point elle échappe à la vulgarité du roman, sans jamais cependant perdre le contact avec la réalité la plus vulgaire. Il nous est agréable de constater que cette formule du roman catholique si bien éclairée par Charles Du Bos, François Mauriac, après des tâtonnements qui liquident une méthode, l'a enfin réalisée dans ses derniers livres à l'heure de la première maturité de l'âge et du talent. Cela signifie qu'il ne reviendra pas en arrière, que sa route est droite et qu'il a un bel avenir.

JEAN CALVET,
Professeur à l'Université catholique
de Paris.

Le centenaire et l'esprit des conférences de Saint-Vincent de Paul⁽¹⁾

L'esprit est aux œuvres ce qu'est l'âme aux individus : source et aliment de vie. Le centenaire de notre Société est l'occasion ou jamais de nous pénétrer plus profondément de l'esprit de nos fondateurs, particulièrement de Frédéric Ozanam. L'essentiel m'en paraît être déposé dans une phrase prononcée au cours d'un entretien intime entre étudiants catholiques un soir de l'année 1833.

Vous savez qu'Ozanam et ses amis, installés à Paris afin de poursuivre des études universitaires, se rendaient périodiquement à une réunion, dite *Conférence d'histoire*. Ils y rencontraient des coreligionnaires, des indifférents, des adeptes du socialisme de ce temps-là, fouriéristes ou saint-simoniens. On discutait beaucoup et vivement, comme on le fit toujours et comme on le fait encore — heureusement! — dans ces assemblées estudiantines. La question religieuse surtout passionnait ces jeunes intelligences. Ce soir de l'hiver 1833, le rôle social de l'Eglise avait de nouveau fait les frais du débat et les défenseurs du catholicisme s'étaient entendus jeter ce défi : « Vous avez raison, si vous parlez du passé; le christianisme a opéré autrefois des merveilles, mais aujourd'hui que fait-il pour l'humanité? Et vous-mêmes qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous? Où sont les œuvres qui démontrent la vérité de votre foi, à nous qui les attendons, pour nous la faire accepter et pratiquer? » Ils s'en étaient allés, meurtris et pensifs; rentrant chez eux et continuant à échanger leurs réflexions, ils se demandaient : « Eh bien, pratiquement, qu'allons-nous faire pour traduire notre foi en actes? » C'est alors que, d'un même élan, ils se dirent : « Il faut faire ce qui est le plus agréable à Dieu. Donc il faut faire ce que faisait Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il prêchait l'Evangile. Allons aux pauvres (2). »

(1) Discours prononcé à l'assemblée générale des Conférences de la province de Namur, tenue à Malonne en la fête de l'Ascension 1933, sous la présidence de S. Exc. Mgr Cawet, R^m évêque coadjuteur de Namur.

(2) FR. OZANAM, *Œuvres, Mélanges*, t. II, « Discours à la Conférence de Florence ».

Le soir même, Ozanam et son ami le Taillandier portèrent chez un pauvre le peu de bois qui leur restait pour les derniers mois de l'hiver.

Voilà la simple pensée d'où est sortie la Société de Saint-Vincent de Paul avec les milliers de conférences, les centaines de milliers de confrères disséminés de par le monde : le grain de sénévé d'où a jailli l'arbre aux vastes ramures.

Sans doute, par après, d'autres et multiples considérations se sont fait jour : avantages et bienfaits de l'œuvre nouvelle ont été présentés à des points de vue différents : vous en trouverez l'expression dans le *Manuel de la Société*, dans les *Discours* d'Ozanam, dans sa *Correspondance* si captivante dont tout confrère devrait faire un livre de chevet (1).

On a dit que de jeunes étudiants catholiques, séparés de leur famille, perdus dans le désert de la grande ville, trouvaient un précieux abri dans la Conférence de Saint-Vincent de Paul et qu'ils y mettaient leur foi et leur chasteté sous la garde de la charité.

On a dit que la Conférence de Saint-Vincent de Paul agissait comme instrument d'union de classes sociales antagonistes.

On a dit que la Conférence de Saint-Vincent de Paul constituait la meilleure école de service social, moyen d'enquête permanente sur les misères de la classe ouvrière, préparation à toutes les œuvres de dévouement.

Tout cela est vrai, mais nous apparaît comme l'efflorescence de la pensée première.

* * *

Conçue ainsi que nous venons de le rappeler, la Conférence de Saint-Vincent de Paul répond parfaitement aux deux tendances fondamentales, irréductibles, que l'on retrouve toujours dans l'être humain et qui se traduisent en tous les domaines : tendance à l'action individuelle, tendance à l'action collective. Qu'il s'agisse d'économie, de politique, de morale, de piété, il faut concilier ces deux tendances en apparence opposées; voyez comme l'Eglise s'est toujours attachée et s'attache plus spécialement de nos jours où la restauration liturgique s'affirme magnifique, à faire sa juste part à la prière individuelle à côté de la prière collective.

Nos fondateurs ont assuré à notre activité charitable les garanties et les encouragements de la vie collective; ils nous ont encadrés dans un groupe qui a son règlement, sa discipline, sa hiérarchie, ses habitudes, son esprit.

En même temps, ils ont fait appel à nos ressources personnelles, ressources matérielles et plus encore morales et religieuses. Ils réclament de nous des démarches, des visites, des visites régulières à nos pauvres, visites d'ami où l'on cause, où l'on s'intéresse à tout, où chacun de nous est appelé à agir et à parler suivant son tempérament, son caractère, sa tournure d'esprit, sa vocation sociale, où chacun de nous doit se donner; car la charité personnelle est essentiellement don de soi.

Charité personnelle des confrères envers leurs pauvres, mais charité personnelle des confrères entre eux aussi. Bannissons donc comme une peste les petites animosités, jalousies, rivalités, rancunes qui trop souvent s'introduisent dans nos conférences, par exemple à la suite de divergences politiques, et qui sont pour elles cause d'affaiblissement ou de ruine.

* * *

Cet esprit de charité personnelle est en contradiction flagrante avec l'égoïsme.

(1) Signalons ici, comme excellente anthologie de l'œuvre littéraire d'Ozanam, le petit volume *Frédéric Ozanam, Pages choisies*, par VICTOR BUCAILLE, in-12°, Paris, Spes. L'introduction donne un aperçu de la vie d'Ozanam.

Egoïsme foncier du cœur humain qui fait que le Christ oppose dévouement à egoïsme comme il oppose son Évangile à la morale du monde. Toute l'histoire depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ est pleine de ce conflit.

Egoïsme contemporain; car si l'egoïsme fut de tous les temps, il menace de tout envahir aujourd'hui. C'est lui qui efface le sourire des physionomies, substitue aux relations de parenté, d'amitié et de bon voisinage des rapports d'affaires, rend « toute la vie économique horriblement dure, implacable, cruelle », selon l'expression énergique de S. S. Pie XI dans l'encyclique *Quadragesimo Anno*. Chassée par cet egoïsme brutal, la politesse même, fleur exquise de la charité, va s'évanouissant. Étonnons-nous de croiser sur notre chemin tant de figures sombres, tendues, farouches. J'entends dire que l'egoïsme actuel trouve son excuse dans les difficultés économiques angoissantes pour beaucoup. Admettons qu'une telle considération vaille comme circonstance atténuante dans quelques cas. Mais dans l'ensemble, allons donc! Les egoïstes les plus féroces sont souvent les moins atteints par la crise.

* * *

L'egoïsme a tellement corrompu la mentalité que la vraie échelle des valeurs en est chaque jour et quasi inconsciemment méconnue, et que l'opinion en est tout à fait pervertie.

Récemment on a célébré le centenaire de Goethe; à l'envi on a glorifié l'artiste, le poète, le penseur, le génie dont le prestige s'impose à tous les peuples et à tous les temps. Vous avez lu comme moi nombre d'articles de revues et de journaux rendant le même son. J'ai éprouvé un immense soulagement lorsqu'enfin j'ai entendu Papini rappeler que si Goethe était un génie, c'était aussi un monstre d'egoïsme. La plupart de nos publicistes ou bien n'y avaient pas pensé, ou bien avaient estimé le détail négligeable.

Ozanam était un historien, un écrivain de grand mérite, un homme épris de vérité et de beauté; ce n'était pas un génie, mais quel cœur! quelle générosité! quelle flamme de dévouement!

Or, avec Pascal, nous estimerons toujours que les plus hautes spéculations intellectuelles ne valent pas le moindre mouvement de charité.

* * *

La vague d'egoïsme avance et grossit, mais comment n'en serait-il pas ainsi, dès lors que l'homme borne ses préoccupations et ses aspirations aux horizons terrestres?

Supprimez l'espérance de l'au-delà, l'homme est un loup pour l'homme et la vie est semblable à l'épave où des naufragés se disputent la place, quitte à jeter à la mer les plus faibles et les plus encombrants.

Contre ce matérialisme et ce naturalisme, nos fondateurs nous ont fourni le meilleur antidote dans le caractère surnaturel qu'ils ont voulu imprimer à notre charité.

Un prêtre que j'ai beaucoup aimé, un des hommes les plus intelligents et les plus dévoués que j'ai rencontrés, l'abbé Sorée, mort doyen de Gambroux, en pleine maturité, mort à la tâche, me disait un jour au cours d'une de ces conversations intimes où il trouvait, sans l'avoir cherché, un peu de répit: « Il faut avouer que la Conférence de Saint-Vincent de Paul est encore une des œuvres où il y a le plus de surnaturel! »

Ce propos évoque fatalement en moi la suprême imploration d'Ozanam qu'on ne peut lire sans que les larmes viennent aux yeux.

Sur la terre étrangère dont il avait en vain espéré le rétablissement de ses forces prématurément épuisées, à la veille de rentrer en France, se sentant mourir, Ozanam rédigea son testament spirituel. A la suite du cantique d'Ezéchias il écrivit: « Ne voulez-vous point, Seigneur, vous contenter d'une partie du sacrifice?

Laquelle faut-il que je vous immole de mes affections déréglées? N'accepterez-vous point l'holocauste de mon amour-propre littéraire, de mes ambitions académiques, de mes projets mêmes d'études, où se mêlait peut-être plus d'orgueil que de zèle pour la vérité? Si je vendais la moitié de mes livres pour en donner le prix aux pauvres, si, me bornant à remplir les devoirs de mon emploi, je consacrais le reste de ma vie à visiter les indigents, à instruire les apprentis et les soldats, Seigneur, seriez-vous satisfait et me laisseriez-vous la douceur de vieillir auprès de ma femme et d'achever l'éducation de mon enfant? Peut-être, mon Dieu, ne le voulez-vous point (1). »

Sublime cri de cette sainte âme qui craint de n'avoir pas mis assez de surnaturel dans sa vie!

* * *

Les réflexions si substantielles dont nos fondateurs ont pris soin d'accompagner notre règlement et que nous devrions méditer souvent soulignent fortement le caractère surnaturel de la société lorsqu'elles lui assignent pour objet principal la sanctification des membres eux-mêmes.

Oh! j'entends les protestations: le voilà bien, l'egoïsme! Egoïsme dévot, mais egoïsme néanmoins!

Ces protestations, j'en entends l'écho au fond de moi-même. Que de fois, jeune secrétaire du Conseil particulier de Namur, j'ai dû refouler mon indignation prête à monter à mes lèvres lorsque j'entendais le vieux président, le baron del Marmol, rappeler ce but premier des Conférences. C'est donc à nous d'abord que nous songeons, me disai-je, et ensuite nous penserons aux pauvres!

J'en ai rappelé. Le vieux président avait raison, le jeune secrétaire avait tort.

J'ai compris que nous sanctifier, c'était du même coup accroître en nous l'amour de Dieu et l'amour du prochain, surtout du prochain pauvre, puisque l'amour de Dieu et l'amour du prochain ne font qu'un seul et même commandement et que l'œuvre de notre sanctification ne se peut faire que par ce double amour.

Si nous nous penchons affectueusement sur le déshérité, même vicieux, même avili, c'est que nous voyons en lui, affaibli et déformé, mais toujours réelle, toujours susceptible de restauration, l'image du Dieu créateur et du Christ rédempteur, l'âme d'un frère malheureux capable de sainteté. Le bon larron devint, en vertu d'un acte de repentir et d'une parole de pardon, un élu appelé au Ciel le jour même où y entra le Christ.

* * *

Aimons donc, tout est là: « *Aime et fais ce que tu veux* », comme dit saint Augustin en un mot superbe dont l'*Imitation de Jésus-Christ* nous a donné le plus beau commentaire dans son chapitre: « Des merveilleux effets de l'amour divin (2). »

Le manuel de la société nous invite à nous occuper de toutes les œuvres qui peuvent venir en aide à nos pauvres. Allons-y de tout cœur et hardiment!

On a dit: « *Je crains l'homme d'un seul livre* ». Ne pourrait-on dire de même: « *Je crains l'homme d'une seule œuvre* », cette œuvre fût-elle la Conférence de Saint-Vincent de Paul? Je n'aime pas le confrère de Saint-Vincent de Paul qui porte visière ou œillères. Ozanam voyait haut et large. Tâchons de l'imiter. Intéressons-nous et intéressons les familles que nous secourons aux multiples œuvres bienfaisantes et utiles, surtout aux œuvres modernes, mutualités, syndicats, J. O. C., J. O. C. F., ligues de femmes

(1) Mgr. BAUNARD, *Frédéric Ozanam d'après sa correspondance*, Paris, De Gigord, 1912, pp. 557-558.

(2) Liv. III, chap. V.

chrétiennes et autres. Témoignons de l'actualité des Conférences de Saint-Vincent de Paul et faisons-leur un visage sympathique aux jeunes.

Ne redoutons pas, en agissant ainsi, d'aimer moins nos Conférences. C'est toujours le même amour qui va se multipliant.

* * *

J'en appelle à vous, mes chers confrères les anciens, qui avec moi approchez du terme où la foi et l'espérance n'auront plus de raison d'être, mais où éclatera la charité.

Nous nous sommes donnés, il y a quarante à cinquante ans, aux Conférences de Saint-Vincent de Paul dans la ferveur de notre jeunesse. Depuis ce temps-là d'autres œuvres ont sollicité notre concours. Et peut-être, à certains moments, avons-nous l'impression que notre attachement à la Société de Saint-Vincent de Paul a perdu de son ardeur. Il n'en est rien!

Il en est un peu de l'affection pour les œuvres comme de l'affection pour les personnes.

N'avons-nous pas cru parfois que nous aimions moins qu'autrefois notre mère, soit que nous ayons encore le bonheur de la voir auprès de nous, soit que déjà elle nous ait quittés pour entrer dans l'éternité bienheureuse? Sans doute, depuis les jours où, enfants, nous grimpons sur les genoux de notre mère pour la cajoler et l'embrasser, d'autres amours — l'amour conjugal, l'amour paternel, l'amitié — sont venus réclamer leur place dans notre cœur à côté de l'amour filial.

Illusion cependant de croire que l'amour filial en soit amoindri. Et l'illusion s'évanouirait si vous perdiez votre mère, vous qui l'avez auprès de vous et si nous allions la rejoindre au Ciel, nous qu'elle y a devancés!

Il a dit vrai le poète lorsqu'après avoir mis toutes les couleurs de sa palette à décrire les merveilles du jardin des Feuillantes où s'ébattait son enfance heureuse, venant à sa mère, il ne trouve plus que ce mot, qui est un trait de génie: « Ma mère... était ma mère. » (1) De même, si l'on nous demandait de définir la Conférence de Saint-Vincent de Paul, il me semble que nous n'aurions rien de mieux à répondre: « La Conférence de Saint-Vincent de Paul... c'est la Conférence de Saint-Vincent de Paul. »

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'économie sociale,
Président du Conseil particulier
des Conférences de Namur.

Le centenaire des conférences de Saint-Vincent de Paul

Du 19 au 22 juin, Paris a célébré le centième anniversaire de la fondation, par le jeune Ozanam, d'une conférence de charité destinée à faciliter à quelques étudiants la pratique de la vertu. Je dis bien Paris. Car c'est à l'Hôtel de ville que se sont terminées les fêtes de ce jubilé catholique. Le président du Conseil municipal et le préfet de la Seine ont l'un et l'autre célébré comme un événement heureux la fondation d'une œuvre qui s'est répandue à travers tout l'univers. Le Pape ayant voulu déléguer un Légat et ayant investi de cette mission diplomatique le cardinal-archevêque de Paris, la réception à l'hôtel de ville de l'envoyé pontifical a pris un caractère de solennité, à laquelle la présence des représen-

(1) VICTOR HUGO, *Les Rayons et les Ombres*; « Ce qui se passait aux Feuillantes vers 1815 ».

tants officiels, accrédités auprès du gouvernement de la République, de trente et une nations a ajouté la portée d'une manifestation internationale. Ainsi la France, une fois de plus, constate qu'elle n'a aucun avantage à faire figure de puissance laïque, mais, au contraire, que sa tradition, sa vitalité catholiques servent son rayonnement dans le monde.

Jamais ses représentants ne s'expriment avec plus de justesse dans le ton et plus de bonheur dans les mots. Le cardinal Verdier, le préfet Renard, le président de Fontenay ont échangé, en cette occasion, des discours pleins de tact et d'émotion. Ozanam, écrivain, professeur et savant, fut mis en vedette comme initiateur d'une œuvre d'apostolat charitable et religieux; et la sœur Rosalie, dont un neveu, jusqu'il y a peu de temps, siégeait encore dans le Conseil de la cité, fut offerte à l'assistance comme la fleur d'une abnégation sans laquelle la religion chrétienne ne résisterait pas aux entreprises de la laïcité officielle.

Ce contraste français frappe toujours les étrangers, même ceux qui reconnaissent aux initiatives du catholicisme gallican le privilège de créer des œuvres universelles. Celle des Conférences de Saint-Vincent de Paul, commencée en mai 1833 par la réunion hebdomadaire de six jeunes hommes soucieux de confronter avec la misère leur foi d'intellectuels, a connu en cent ans une telle fortune qu'il est vain de l'expliquer sans une intervention surnaturelle.

Aussi les fêtes de Paris ont-elles été marquées par une ardente gratitude religieuse. Quel que fût l'espoir des organisateurs, il a dépassé les prévisions les plus optimistes. Ayant eu la joie d'y prendre part, avec une cinquantaine de nos compatriotes, je dois essayer d'en exprimer la grandeur et la force mystérieuse.

Le vendredi 19 mai, l'église Saint-Sulpice, le temple le plus conforme à la liturgie française, servait de cadre à la réception du Légat, selon le rite traditionnel: solennelle entrée de l'envoyé pontifical, entouré de sa cour, deux camériers en rouge, un gentilhomme, deux *monsignori*, un valet en noir et un notaire ecclésiastique. Lecture en chaire de la lettre pontificale, en latin et en français, chant du *Te Deum*. On se trouvait d'emblée placé sur le plan universel. Devant l'autel, les délégués de l'œuvre appartenant à toutes les nations sont à la fois des acteurs et des témoins. La Charité n'est plus une vertu individuelle. Elle a engendré une organisation laïque, spirituelle et matérielle, dont l'efficacité est reconnue par la plus haute autorité religieuse et morale. L'humilité et la simplicité, règle des confréries d'Ozanam, ne peuvent plus exclure la joie glorieuse d'avoir suscité l'émulation des catholiques dans le monde entier.

Et ce fut, le lendemain samedi, l'effusion des âmes dans la touchante communion à la Basilique de Montmartre. Les chants triomphants des séminaristes sulpiciens ont cédé au cantique intérieur des confrères de Paris, de la France entière et des cinq continents. On se montre, associés dans la même ferveur, un Chinois, un Hindou, un citoyen du Cap, un Argentin et les Anglo-Saxons avec les Américains du Nord, les Scandinaves avec les Suisses, les Allemands, les Autrichiens, les Slaves, les Hollandais. Notre pays est bien représenté, autant de Flandre que de Wallonie, et je sais un Bruxellois de marque, titulaire d'une haute charge administrative, qui, ayant voyagé la nuit, sort du train qu'il reprendra dans quelques heures afin d'être à son poste sans perdre plus d'un jour.

Après la messe et la communion, c'est un évêque suisse, Mgr Besson, du siège de Lausanne et de Genève, successeur de saint François de Sales, qui traduira la ferveur de l'assistance en termes exquis. Le président général, à qui la redingote ne fait rien perdre de sa tournure militaire d'ancien colonel, récitera enfin une consécration au Sacré-Cœur composée il y a cinquante ans pour l'œuvre aujourd'hui centenaire.

De même que la seule réunion des Visiteurs des Pauvres, venus des quatre points cardinaux, évoque la douleur et la misère de notre monde entier, sous ses aspects multiformes et pourtant unis par la peine et par l'amour qui y répond; ainsi le lieu le moins fait pour parler de spiritualité et d'immolation, un cirque, le reste du temps plein de jongleurs, d'animaux savants et de ballets fastueux, peut s'adapter à la circonstance d'une célébration comme la nôtre.

Il y a d'abord un contraste amusé entre ces couloirs, ces loges, cette piste, envahis par des hommes voués au bien des âmes et des corps, et l'éloquence qui va s'y déployer. Le rapport de M. de Vergès, bourré de chiffres, les allocutions du secrétaire général de l'œuvre aux Etats-Unis, du président pour l'Italie retiennent pourtant l'attention. Car l'intérêt suscité dans l'assistance qui remplit tout vient bien plus de ce que ces confrères, depuis le plus jeune jusqu'au plus âgé, pourraient y ajouter d'expérience personnelle, que des faits rapportés. Et c'est pourquoi, quand au centre de la loge, habituellement occupée par un orchestre bruyant, une silhouette pourpre se dresse et une voix cardinale commence d'exprimer d'abondance la joie et la grandeur du jubilé en regard de l'humilité de la fondation, un phénomène se produit, irréalisable ailleurs. Certes, le cardinal Verdier possède une parole directe, harmonieuse, prenante. Certes, son autorité, doublée aujourd'hui d'une mission extraordinaire, est grande, incontestée. Mais, encore une fois, un écho silencieux éveille en chaque cœur une rumeur profonde, alimentée par la pratique des vertus dont il célèbre la fécondité.

Ce ne sont pas seulement des croyants venus pour écouter un prince de leur Eglise, ni même des pratiquants accomplissant un rite de leur religion. Une puissance humaine, mystique et réaliste soulève en ces laïcs, animés à la pratique régulière de la charité sous toutes ses formes par l'émulation de quelques jeunes hommes providentiellement inspirés, une vague heureuse. Elle va déferler sans bruit jusqu'aux pieds de l'orateur sacré. Et j'ai l'impression que, fouettés par l'embrun de ce flot amoureux, son action de grâces, son hymne de joie et ses éloges prennent la consistance d'un édifice fait pour défier le temps...

Il ne restait plus, le lendemain dimanche, qu'à livrer à la splendeur du culte le soin d'épanouir le contentement de tous. Notre-Dame de Paris s'en est chargée avec profusion. Elle n'a pas l'éclatement, la grâce mystique et les caresses colorées de Notre-Dame de Chartres. Mais comme elle concentre, ramasse et pénètre une vaste assemblée! De 9 h. 30 à midi c'est, à l'instar du moyen âge, la vie sous la voûte gothique; l'existence en commun occupée, nourrie par un spectacle, des chants et une prière dans le sacrifice ineffable. On comprend ce que le culte, la liturgie, la cathédrale furent pour nos pères : yeux, oreilles, voix, corps et âmes, tout y trouvait son plaisir...

Deux points culminants : le *Credo* chanté à l'unisson, la consécration faite par le célébrant sur l'autel face à la foule. Et une densité de prière et d'union, encore une fois obtenue par la qualité morale de l'assistance...

L'après-midi, avant le salut, dans la chaire illustrée par une lignée d'orateurs sacrés, mais qui ne fut régulièrement occupée pendant le Carême qu'à l'initiative d'Ozanam et de ses amis, le R. P. Gillet, maître de l'ordre de Saint-Dominique, docteur plus qu'exhortateur, a ramassé en un discours, digne d'être médité, la doctrine catholique de la charité. Sur le même rang que la Justice qu'elle complète et compense, elle est la loi du catholique et la mère de la Paix.

Ce thème, devant des hommes de bonne volonté appartenant à toutes les nations et sous des voûtes françaises où le pouvoir s'est fait officiellement représenter, a une signification qui achève de

muer en démonstration essentielle ce centenaire d'une œuvre privée.

Je pourrais broder, sur les intervalles mineurs du programme de ces trois jours, des réflexions diverses. Une société comme celle des Conférences de Saint-Vincent de Paul n'a pas besoin de vivre continuellement sous le signe de la grandeur. Elle est, au contraire, familière, intime, amicale. Dans le don de soi auquel sont conviés les confrères pour l'amour de Jésus-Christ, mais sous l'égide d'un règlement où tout est volontairement simple, cordial et humble, il y a cette fleur de l'amitié. Elle pousse sans plates-bandes, dans les terrains les moins riches et bien au delà des lignes du buis ecclésiastique. Les hommes de tout rang et de toute race, fils de cinq étudiants français et d'un mentor de petite bourgeoisie qui hésitèrent à s'adjoindre un septième associé, sont largement deux cent mille aujourd'hui. Il y en eut à Paris, pour le centenaire, plusieurs milliers. Sans présentation ni truchement, les rencontres se firent dans le sourire et l'abandon.

Je revois cette réunion d'accueil dans la grande salle basse du Collège Stanislas. On avait prévu une simple prise de contact. Ce devint vite un défilé, où les linguistes eurent fort à faire et parmi les rires et les applaudissements esquissèrent l'achèvement par la charité de saint-Vincent de Paul d'une tour de Babel sans désaveu final. Oh! l'effarement du supérieur de pensionnat, obligé de faire monter des préfets de discipline dans les dortoirs des élèves alertés par cette expansion de « gens sérieux »!

Et que dire du pèlerinage au tombeau d'Ozanam, dans la crypte du Couvent des Carmes sanctifiée par le martyr des victimes de la Révolution! A travers le jardin dominé par un campanile italien, embaumé par les fleurs voûsées autour des pelouses studieuses de l'Institut catholique, la voix de Mgr Baudrillard, historien et apologiste, enflait sa raucité sous l'action des hauts-parleurs en semant néanmoins l'exquise émotion de l'intelligence qui cherche son appui dans le sacrifice...

Enfin, des agapes fraternelles pour réunir sept cents convives ont fait craquer les parois de plusieurs salles. On y retrouvait les officiers supérieurs de l'armée, les amiraux, les professeurs et les académiciens qui vous racontent, entre deux anecdotes savoureuses, qu'ils vont chaque semaine dans la banlieue faire leur « visite assise » au foyer de la misère, fût-elle communiste, et qu'ils trouvent dans des confrères simples ouvriers ou professionnels inférieurs des âmes qui les éblouissent et les dépassent.

Fût-ce une surprise de reconnaître à la droite du Légat la silhouette effilée et énigmatique du président de l'Etat d'Irlande? Collégien, M. de Valera fut inscrit dans une Conférence de Saint-Vincent de Paul; depuis, le roulement des délégués nationaux l'amena, un instant, à la présidence de la Société des Nations. Voilà pour fournir à un politicien astucieux un thème facile. L'Irlandais ne le manqua point. Et comment n'être pas d'accord avec lui quand il affirme, même en gaélique, que si les relations entre peuples s'inspiraient de l'esprit de saint-Vincent de Paul et d'Ozanam, le monde pourrait s'en trouver mieux.

La présence du premier magistrat d'un Etat catholique n'a peut-être rien ajouté à la grandeur de ces fêtes. Elle fut fortuite, commandée par l'arrêt d'un voyage sur le chemin de Rome. On a pu, cependant, la souligner; parce qu'elle atteste, comme d'ailleurs les réceptions à l'hôtel de ville et comme l'inauguration, au chevet de l'église de Notre-Dame-des-Champs, d'un « square Ozanam », de l'importance, en nos temps dépourvus de principes coordinateurs, de la force rayonnante de la Charité.

HENRI DAVIGNON,
Membre de l'Académie royale
de langue et de littérature françaises.

Un siècle de sociologie ⁽¹⁾

Dernière-née des sciences anthropologiques, la Sociologie a présentement un siècle d'existence. Son centenaire est le seul peut-être auquel notre génération n'ait pas songé! Pourquoi?

Jamais science ne fut à son berceau saluée aussi bruyamment, ni chargée d'une mission aussi grande! Jamais science ne suscita en si peu d'années une telle équipe de pionniers et ne produisit une aussi copieuse littérature! Jamais science ne trouva pour répandre ses premières trouvailles un appui aussi empressé de la part de l'État lui-même!

Et pourtant, comment ne le pas constater? A l'enthousiasme fiévreux succède aujourd'hui la lassitude; aux espoirs hyperboliques, le désenchantement. Le public, qui, il y a vingt ans, attendait avidement les ouvrages de ses sociologues, n'y jette plus qu'un regard distraît, sinon méfiant.

Faillite? Non; mais crise inévitable de croissance, dont la Sociologie sortira, moins prétentieuse, mais plus robuste.

Solutions précipitées, rapprochements superficiels, généralisations hâtives, simplifications arbitraires, ton doctoral et prophétique... elle a (comme toute science débutante) commis ces « péchés de jeunesse ». Et ce sont eux, en somme, qui lui valent son discrédit passager.

L'heure est donc venue pour elle de se recueillir, de dresser le bilan sévère de ses gains et de ses échecs, de perfectionner sa méthode, et, tout autant, de préciser son champ propre d'investigation, par une détermination plus nette de son objet même.

Chose remarquable, en effet, le reproche le plus communément adressé à la Sociologie, c'est que son originalité serait insaisissable, et qu'elle semblerait n'être rien de plus qu'un rapprochement d'études disparates, unies par un lien très vague. « Sa richesse, a-t-on dit, est une confusion; et ce titre de science autonome qu'elle revendique si hautement, on voit mal ce qui le lui mériterait. »

La généralité même de ces critiques incite aujourd'hui la Sociologie à se réformer. A son exubérance d'hier elle imposera une stricte discipline, aux thèses aventurées elle substituera désormais les recherches patientes et l'aveu sincère de multiples lacunes.

De son énorme bagage, d'ailleurs, tout n'est pas à rejeter. Ce n'est pas en vain que des chercheurs obstinés ont travaillé. Mais dans le monceau de leurs ouvrages, tout est à réviser, à émonder, à rectifier, à coordonner. Nous sommes déjà assez loin des systèmes pour les juger avec sérénité, en cueillir le minéral et écarter la gangue.

C'est à cette reprise du travail que, pour notre modique part, nous voudrions ici contribuer.

Nous avons intentionnellement écarté tout l'appareil d'érudition, pour ne marquer que les grandes lignes, qui font comprendre (2).

Non multa, sed liquida.

(1) Ces pages formeront le début et la conclusion d'un *Précis d'une Sociologie*, qui paraîtra prochainement chez Alcan, à Paris.

(2) « Dans la recherche des véritables lois de la Sociabilité, disait A. Comte, tous les événements exceptionnels ou tous les détails trop minutieux (si puérilement recherchés par la curiosité irrationnelle des aveugles comploteurs d'anecdotes stériles) doivent être presque toujours élagués comme essentiellement insignifiants; tandis que la science doit surtout s'attacher aux phénomènes les plus vulgaires, que chacun de ceux qui y participent pourrait spontanément apercevoir autour de soi, comme constituant le fond principal de la vie sociale habituelle » (*Cours de philosophie positive*, tome V, p. 9, 52^e leçon).

Prévoyait-il donc une sociologie « à coup de nègres et de Peaux-Rouges? les dogmes du totem et du potlatch?

APERÇU HISTORIQUE

La Cité humaine datait déjà d'un temps immémorial quand des penseurs réfléchirent sur elle, et s'efforcèrent de la comprendre.

Mais les premiers qui s'y appliquèrent s'inquiétèrent moins du problème historique de son origine que du problème pratique de « la meilleure constitution ». C'étaient, en somme, des réformateurs en quête d'un gouvernement idéal. Quelques-uns, les empiriques, recoururent à la méthode comparative, et, utilisant leurs notes de voyage, prirent à chacune des constitutions connues ce qui leur semblait judicieux. — Mais d'autres prétendaient à un plan rationnel, et ne songeaient à rien moins qu'à prendre pour modèle la « cité des dieux ». Cherchant à quoi tient l'immuable harmonie d'en haut, ils s'efforcèrent naïvement d'en transporter la formule parmi les hommes. Telle était la Politique des *Mages* première ébauche d'une Mécanique sociale. Elle était dominée par l'idée de hiérarchie, et par la foi en la vertu ordonnatrice des nombres, notamment le nombre douze (1). *Mundum regit numeri* (2). Cette doctrine, qui s'accordait pleinement avec la conception théocratique du pouvoir, devait se retrouver dans les écoles pythagoriciennes de Crotona et de Tarente : la Cité réglée par une mathématique à valeur religieuse.

Les *Sophistes*, sur ce point comme sur tant d'autres, en introduisant la hardiesse de leurs discussions, ébranlèrent les positions traditionnelles. L'occasion ici fut l'idée de justice. Son renversement se fit en trois temps. *Hippia d'Elée*, en soulignant à plaisir les divergences des multiples codes, demanda qu'on fit une distinction essentielle entre ce droit écrit, qui varie de cité à cité, et un droit naturel que la conscience dicte à chaque individu. Dans le droit écrit, *Thrasimaque de Chalcédoine* ne voit que l'œuvre arbitraire de l'habileté des puissants. Mais que penser du droit naturel, cette fameuse « loi non écrite » qui parle au cœur de tout homme? *Polus d'Agrigente* répond sans ambages qu'elle est tout simplement l'affirmation spontanée de la force. Il n'y a donc, en fait, qu'une seule loi : la volonté du plus fort. Déjà formulée, elle est la loi écrite; encore inspiratrice, on la dit naturelle. Mais la Source est la même. Sousses deux formes, la justice n'est qu'un artifice de domination. Telle est la conclusion de *Calliades*. C'est à la même époque, notons-le, que *Diagoras* et *Critias* s'en prononçaient à la croyance aux dieux, pures inventions des habiles pour courber les simples! Ils ouvraient la voie à *Ephémère*, qui ne verra dans les dieux que des héros nationaux, « sublimisés » par la légende.

Avec *Xénophon* se pose à nouveau le problème politique du meilleur régime. Est-ce le monarchique? l'oligarchique? le tyranique? le populaire? A l'expérience de répondre, car les peuples n'ont pas tous le même caractère. *Platon*, élève du pythagoricien Timée, s'est fait sa théorie de l'État; et il fut d'autant plus amené à la préciser que son élève Denys l'associa un moment au gouvernement de Syracuse. Qu'est donc la Cité modèle? Platon ne la conçoit pas comme une machine dont il s'agisse d'ajuster les rouages, mais comme un individu humain dont il faut savoir harmoniser les facultés. Le problème politique ne ressortit donc pas à la mécanique, mais à la psychologie. Or, en quoi consiste la santé d'un homme? Dans la subordination de ses trois puissances : la raison, le cœur et l'appétit. Ainsi se construira l'État idéal : les philosophes en seront la tête, les guerriers, le cœur; agriculteurs et commerçants en seront le ventre. Classes superposées, sans doute, mais dont chacune est au service des deux autres, — et entre lesquelles Platon pensait enlever toute cause de rivalité en proposant la communauté des biens et des femmes!

(1) *ΞΕΝΟΦΩΝ*, *Cyropédie*, liv. I, chap. 2.

(2) « Comte était fécond en organisations d'ordre pratique, traduites en chiffres quelque peu arbitraires avec l'emploi abusif des nombres sept et treize. Il n'y avait pas toujours la main heureuse » (DEGROISIN, *Notes sur A. Comte par un de ses disciples*, p. 135, Paris 1909).

— Chez *Aristote* la doctrine est différente. Elle est strictement aristocratique. La Cité vit pour le penseur. Et c'est ainsi que se justifie l'esclavage : il est la condition du loisir qui est nécessaire au sage. L'esclave et la femme sont d'une nature inférieure, faite pour être commandée. Ainsi parle le précepteur d'Alexandre. Mais le naturaliste qu'il est avant tout lui dicte cette définition de l'homme, qui est l'exergue de toute sociologie : « L'homme est un animal qui vit en cité ». La société n'est pas son caprice, mais son besoin. — Le philosophe qui tenta de l'établir, ce fut *Epicure*. Tout le cinquième livre du *de natura rerum* n'est qu'un tableau progressif des origines humaines, où les doctrines les plus audacieuses sont formulées, à l'encontre des croyances populaires. Le besoin, qui déjà a rapproché les sexes, rassemble bientôt les couples. La nécessité de converser crée le langage. Les industries et les arts, nés chacun d'une heureuse trouvaille, se transmettent par tradition et se perfectionnent. Pour se protéger des attaques extérieures, la Cité élève les remparts qui opposent la ville à la campagne, tandis que, au dedans, pour faire régner l'entente, elle institue la convention du permis et du défendu, qui s'appellera loi du bien et du mal. — Les Stoiciens ne tentèrent pas une histoire des origines; mais il est dans *Sénèque* une page que l'on croirait écrite par un sociologue d'aujourd'hui. « A l'homme la Nature a donné deux choses, qui de l'être le plus sujet aux attaques des autres animaux ont fait le plus puissant de tous : la raison et la société. Ainsi, celui qui, dans l'isolement, serait inférieur à tous, est devenu le maître du monde. C'est la société qui lui a donné l'empire sur tous les autres vivants. Né sur la terre, la société lui a soumis un élément étranger, et a voulu qu'il dominât même sur la mer. C'est la société qui repousse les attaques de la maladie, qui prépare des appuis à la vieillesse, qui fournit des consolations contre la douleur; c'est elle qui nous rend intrépides, car nous pouvons l'invoquer contre les assauts de l'infortune. Détruisez la société et l'unique soutien de la vie des individus, l'unité du genre humain sera rompu... (1) »

* * *

Le Moyen Age est dominé ici par la question de droit. Quel est le fondement de l'autorité? Et comment se doivent harmoniser les deux pouvoirs : l'Eglise et l'Etat?

Il nous faut attendre la Renaissance pour voir se poser à nouveau le problème des origines de la Cité, préludant à de nouvelles discussions politiques. Le touche-à-tout de *Montaigne* a sur ce point quelques lignes judicieuses. « La nécessité compose les hommes et les assemble : cette coutume fortuite se forme aprez en loix : car il en a été d'aussi sauvages qu'aucune opinion humaine puisse enfanter, qui toutesfois ont maintenu leurs corps, avecques autant de santé et longeur de vie que celles de Platon et Aristote sauraient faire (2). » — Mais le problème de la cité idéale réapparut avec les réformateurs. Nous ne citerons que quatre noms : *Th. Morus*, *Jean Bodin*, *La Boétie*, *Campanella*. — C'est surtout une satire humoristique qu'il nous faut voir dans l'Utopie (1516). A la manière de *Rabelais*, *Th. Morus* y voile la leçon sous une peinture fantaisiste, qui, tout imaginaire qu'on la sache, force néanmoins à réfléchir. — L'œuvre de *Bodin* a un tout autre ton. Sa République (1576) est un traité austère et érudit. Il y professe que l'élément social n'est pas l'individu, mais le « message », « vraie source et origine de toute république ». Les familles, en se groupant, ont unifié et confondu leurs volontés respectives : ainsi naquirent les lois. Elles élirent de même un mandataire, qui, ne tenant que d'elles tout son pouvoir, ne saurait exercer sur elles un droit de possession ou de domination. Sa fonction est propre-

ment une « commission ». Le chef n'a d'autorité que celle qui lui fut accordée. — La « servitude volontaire » est un cri de révolte (1576). *La Boétie* y proclame que les hommes naissent égaux et qu'ils n'ont véritablement que deux maîtres : leur raison et Dieu. Mais ils se sont donné des gouvernants, qui corrompirent leur mandat en exploitation, et cela avec une si habile perfidie qu'ils accoutumèrent leurs sujets à la servitude, au point que ceux-ci la considèrent comme naturelle. Que tous ensemble refusent d'obéir, le tyran s'évanouira comme un fantôme. — La Cité du Soleil (1643) fait pendant à l'Utopie de *Morus*; mais *Campanella* y remplace l'humour par la mystique et la métaphysique. Son plan est allégorique. Le Roi a pour assistants la Force, la Sagesse et l'Amour, qui président respectivement à l'armée, à la science, à la perpétuité du royaume. Au-dessous d'eux les vertus se partagent les divers ministères. — De tous ces ouvrages l'intérêt intrinsèque est minime. Mais dans l'histoire des théories politiques ils ont leur importance : ils sont les premières manifestations de ce mouvement d'indépendance qui devait produire bientôt le régime constitutionnel. Ils firent surgir devant l'opinion le problème des origines de l'Etat, et c'est à ce titre qu'ils intéressent le sociologue.

Dans le « de Cive » et le « Leviathan » (1651), *Hobbes* expose une théorie de la Cité, basée tout entière sur le strict égoïsme. L'homme ne porte au cœur que l'amour de soi; il est donc naturellement individualiste. Le déclarer social par instinct est une grossière erreur. Mû par l'intérêt, l'homme est l'ennemi de l'homme. Mais, comme l'état de guerre est la faillite des égoïsmes, ceux-ci imaginèrent d'y mettre fin par une convention. Pour sauvegarder les neuf dixièmes de leurs biens, les hommes en aliénèrent un dixième entre les mains d'un prince dont l'unique fonction est de veiller par la force à ce que nul n'empiète sur la part du voisin. L'Etat est donc une pure convention. Telle est la première conception du « contrat social ».

Chez les Cartésiens la question de la Cité ne se posa pas. On trouve toutefois dans les papiers de *Pascal* (sur quel sujet n'a-t-il pas pensé?) deux petites phrases qui devaient lever plus tard comme des semences. La première rappelle la position de *Calliclès* : « La justice, c'est ce qui est établi (1) ». La seconde résout brutalement le problème de la propriété. « Ce chien est à moi, disaient ces pauvres enfants. C'est là ma place au soleil! Voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre (2). » Le XIX^e siècle se souviendra de ces deux boutades. — Notons qu'à cette même époque se renouvelle l'étude du droit. *Grotius* publie son « de jure pacis et belli » (1625), et *Pufendorf* ses deux traités : « de jure naturae et gentium » (1672) et « de officiis hominis et civis » (1673). La science du gouvernement eut même son terrain d'expérience, le Paraguay, que l'Espagne confia aux jésuites pour y établir sur terre vierge la Constitution idéale (1608-1767). Enfin, c'est par une nouvelle Utopie que se clôt le grand siècle : la « Salente » de *Télémaque* (1699).

Le XVIII^e siècle est dans son entier l'enfantement d'un régime nouveau. L'Angleterre a son parlementarisme, la France prépare le sien. La réforme d'outre-Manche suscite les études historiques et sociales de *Montesquieu* : « Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains » (1734); « l'Esprit des lois » (1748). — Mais l'œuvre la plus retentissante fut celle de *Rousseau*. C'est la question même du lien social qui se trouva violemment posée dans le « Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes » (1753) et dans le « Contrat social » (1762). S'il se trouve que l'homme vit en société, ce n'est pas par loi de nature, mais à la suite d'une convention, qui s'est peu à peu transformée en une servitude corruptrice. — En même temps, les

(1) *SENÈQUE*, *De beneficiis*, liv. IV, 18.

(2) *Essais*, liv. III, ch. 9.

(1) *Pensées*, section V, 312.

(2) *Pensées*, section V, 295.

menaces de famine font naître les études économiques, notamment celles des physiocrates : le « Tableau économique » de *Quesnay* et l'œuvre magistrale de *Turgot*, « Réflexions sur la formation et la distribution des richesses » (1766), dont devait s'inspirer *A. Smith* dans un livre similaire : « Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations » (1775). — Mais nous ne saurions oublier un apport tout nouveau, dont le rôle sera bientôt très important : la naissance de l'ethnologie comparée. Déjà *Voltaire* dans « l'Essai sur les mœurs » (1756) l'avait fait pressentir : la description des coutumes et institutions des sauvages n'est pas que curieuse et pittoresque : elle peut être aussi éminemment instructive. Qu'on prête donc attention aux « relations » que les explorateurs font de leurs voyages, quand il leur arrive surtout d'être rédigées par quelqu'un qui sait voir. Je parle du « Voyage autour du monde », de *Bougainville* (1771). — Enfin, c'est au début même de la Révolution que se place l'ouvrage dont procédera directement la Sociologie : l'opuscule de *Condorcet* : « Esquisse d'un tableau des progrès de l'esprit humain » (1794). C'est un hymne à la louange de la raison, un acte de foi en la perfectibilité indéfinie et fatale de l'homme. Les fondateurs de la Sociologie en feront leur bréviaire. « Mon illustre précurseur, l'infortuné Condorcet (1) », écrira *A. Comte*; et plus tard : « Mon précurseur essentiel, l'éminent Condorcet (2) ! »

* * *

Si la Sociologie fut l'œuvre propre du XIX^e siècle, la raison en est avant tout historique. La Révolution française avait été le renversement brutal des antiques institutions : en deux ans elle avait tout abattu. Mais, la tourmente passée, il fallut rebâtir, et par conséquent imaginer un plan nouveau. Or ce fut par centaines que surgirent les architectes, je devrais dire les « inspirés ». Qui ne rêva alors son régime idéal, et ne se crut appelé à le prêcher aux hommes? Un mot, hérité du siècle précédent, hante désormais les esprits, celui de *société*, qui devait promptement bifurquer en ses deux dérivés : *socialisme* et *sociologie*. Le premier mot est de *Louis Reybaud*, le second d'*A. Comte*. Les socialistes sont des inventeurs de systèmes, des faiseurs de cités. Les sociologues, eux, prétendent être de purs savants, et ne s'appliquent à la société que comme à un objet d'étude, qu'ils cherchent seulement à comprendre. Position difficilement tenable. Quel sociologue ne s'est pas mué un jour en politicien? C'est ouvertement que les socialistes se donnent comme des constructeurs : sur les ruines d'une société mauvaise chacun d'eux veut instaurer la cité qu'il a rêvée, et dont il décrit le plan avec complaisance. Peut-on voir autre chose dans les projets de constitution de *Saint-Simon*, *Bazard*, *Enfantin*, *Cabet*? Une Cité sans défaut, sortant toute neuve d'un cerveau de visionnaire, et cherchant à se faire adopter par les hommes! — Mais avec *Fourier* déjà apparaît la prétention scientifique : dans l'humanité se jouent des forces naturelles que le réformateur doit connaître pour les utiliser. La Science sociale n'est qu'un chapitre de l'universelle Cinématique, car dans l'Univers tout est mouvement. D'où le livre étrange de la « Théorie des quatre mouvements et des destinées générales » (1808). Le monde des esprits est soumis à une loi d'attraction, tout comme le monde de la matière. Ce dernier a été déchiffré par le génie de *Newton*; l'autre l'est à présent par celui de *Fourier*. La force organisatrice, c'est « l'attraction passionnée ». La société en est l'œuvre. La faculté foncière de l'homme, c'est cet irrésistible élan vers son semblable qu'on nomme passion; l'autre faculté est la raison, dont le rôle n'est pas de comprimer, mais d'ajuster les mouvements de la première. La science sociale est donc une Mécanique des sentiments. —

(1) *Cours de philosophie positive*, tome V, p. 338, 55^e leçon.

(2) *Catéchisme positiviste*, préface.

Bien qu'il ait une allure tout autre, le système de *Comte* n'est pas radicalement différent. C'est un bizarre mélange de mathématique et de mysticisme invoué. Le mysticisme, c'est la foi naïve dans le progrès indéfini de l'homme (que *Condorcet* avait déjà prêchée); c'est en second lieu la foi en une marche rectiligne et fatale de ce progrès, amenant partout l'homme de l'état théologique à l'âge métaphysique, et de celui-ci à l'âge positif. Une sorte de logique inéluctable mène l'Humanité à la manière d'une force immanente. Cette poussée constante sera l'objet de la « dynamique sociale ». Mais voici où apparaît la Mathématique. Sur l'Univers entier pèse le plus absolu déterminisme : tout, sans exception, s'y réduit à des mouvements, si bien que la science dans sa totalité n'est qu'une vaste mécanique. Tout y est nécessaire et mesurable. Mais les mouvements ne sont pas d'un type unique. On les doit donc hiérarchiser, en allant des plus simples aux plus complexes. En tête sont les mouvements sidéraux, qu'étudie l'Astronomie; à l'autre bout sont les mouvements sociaux, qu'analyse la Sociologie. Elle décrira la structure et les fonctions actuelles de ces corps collectifs que sont les Sociétés humaines, comme le biologiste décrit les organes et les activités des corps individuels. Car, de même que c'est par une suite de positions que l'individu se développe, c'est par une filière d'époques, d'âges, de régimes que l'Humanité effectue son progrès; et chaque étape peut être l'objet d'une analyse. *A. Comte* fait donc appel à l'observation; mais lui-même n'en était guère capable. Le pontife de la « Religion de l'humanité » ne regardait plus; il vaticinait. La Mécanique sociale sombra dans le « Catéchisme positiviste » (1852).

Mais d'autres, plus modestes, s'étaient placés devant les faits, sans autre prétention que celle de les bien noter. De ces travailleurs le premier fut *F. Le Play*, dont le gros ouvrage, « Les Ouvriers européens » (1855), inaugura la méthode des monographies. Deux revues périodiques s'inspirèrent de lui : *La Réforme sociale* et *La Science sociale*. Pendant ce temps *Quêtelet* perfectionnait la statistique, et la montrait applicable à la majorité des faits sociaux (Physique sociale : 1835). — Tandis que la « Cité antique » de *Fustel de Coulanges* (1864) renouvelait la connaissance des institutions gréco-latines, la « Civilisation primitive » de *Tylor* (1871) et « l'Origine de la civilisation » de *Lubbock* (1870) inauguraient l'étude méthodique des peuples non civilisés, qui, poursuivie par *Frazer* (Le Totémisme, 1887; Le Rameau d'or, 1890; La Tâche de Psyché), devait constituer bientôt notre ethnologie. — *G. Le Bon*, d'autre part, vulgarisait en France la « Psychologie des foules » (1895).

Pendant l'école positiviste n'avait pas dit son dernier mot. La Sociologie (qui lui devait incontestablement son nom) ne semblait-elle pas lui revenir de droit? Le positivisme rebondit donc, mais avec des esprits aussi systématiques que *Comte*, à savoir : *Spencer*, *Tarde*, *Durkheim*. — *Spencer* est avant tout évolutionniste. Il l'est en cosmologie, où il pose en principe que la nébuleuse s'est différenciée incessamment du simple au complexe, de l'homogène à l'hétérogène; il l'est en biologie, où il professe que tout le progrès du vivant est dans la division progressive des fonctions; il l'est enfin en sociologie, où il accepte pleinement la loi comtienne des « trois états ». Au progrès mental (théologie, métaphysique, positivisme) correspond le progrès social (théocratie, régime militaire, régime industriel). La société, au travers de cette évolution, se crée, tout comme l'individu, des organes toujours plus différenciés. (Principes de sociologie, 1877.) — La pensée de *Tarde* est dominée par l'idée de contagion rythmique (qu'il doit peut-être à *Cournot*). Il n'y a des lois dans la Nature que parce que des faits s'y répètent. Une sorte de contagion universelle harmonise les êtres au travers de l'espace, et les événements au travers du temps. Les lois physiques sont des ondulations régulières de forces; la génération est la propagation succes-

sive des types... Si donc il y a des lois sociales, c'est que, malgré eux, les individus se copient, et que la minime initiative de chacun d'eux gagne son ambiance à la manière d'une onde. Toute invention fait fatalement tache d'huile, et l'acquis de toute génération retentit dans la suivante, comme dans un écho. (Les Lois de l'imitation, 1890.) — Quant à Durkheim, son système pourrait se résumer en un mot : la société créatrice. Aussi a-t-on pu dire de son œuvre qu'elle n'était pas une sociologie, mais un sociologisme. D'où vient la société? De quoi résulte-t-elle? A quels besoins humains répond-elle? Durkheim rejette ces questions. Il veut que le sociologue ignore l'individu et ne voie absolument que les ensembles. Il devra, en conséquence, considérer la société comme la réalité primitive, et l'individu comme le produit dérivé. A lui seul, l'individu ne peut rien. Mais, que l'organisation le groupe, et quelque chose apparaîtra, car c'est un axiome que la combinaison a des propriétés que n'a pas l'élément. Toutes les richesses de l'homme : industrie, science, langage, religion, moralité, raison..., en vain en chercherait-on le germe dans l'individu; ce sont des créations de la vie collective. Celle-ci contient à elle seule l'explication totale de l'homme. Trois ouvrages renferment cette théorie : « De la division du travail social » (1893), « Les Règles de la méthode sociologique » (1894); « Les Formes élémentaires de la vie religieuse » (1912). Durkheim fondait en même temps une revue périodique (*L'Année sociologique*, 1896-1909), qui devait vulgariser son système et lui constituer une école.

S'il nous fallait aujourd'hui faire le point, que dirions-nous? Que les matériaux d'une Sociologie sont à pied d'œuvre; mais qu'elle même n'est pas encore bâtie. Elle a, durant ses tâtonnements, fait naître ses auxiliaires (démographie, statistique, ethnologie, économique, sciences des institutions, du droit, de la religion...), mais elle-même ne s'est pas encore dressée. Mais l'heure semble venue où elle peut enfin se présenter comme science originale : celle des facteurs, effets et produits essentiels de la vie sociale. Pourquoi l'homme vit-il en cité? Que résulte-t-il de cet état et de sa durée? C'est à quoi elle est désormais en mesure de répondre.

CONCLUSION

La socialisation de l'individu

Au cours de cette brève étude, la Société nous est apparue comme l'œuvre, demi-spontanée et demi-volontaire, des individus. Mais jusqu'à quel point pouvons-nous souscrire à la proposition inverse, en disant que l'individu est un *produit social*?

Que la Société exerce sur lui une énorme influence, qu'elle lui soit devenue son ambiance obligée (une seconde atmosphère, en quelque sorte), est incontestable. Mais doit-on dire qu'elle l'a si profondément malaxé et pénétré depuis l'origine, qu'il soit aujourd'hui son œuvre? Quelques-uns l'ont imaginé. Invoquant le mystère de l'hérédité, ils ont intériorisé l'action sociale, non plus seulement dans l'individu, mais dans le sang même de la race. La Société « urgerait », à la manière d'un instinct, à l'intime de l'élan humain, si bien que, dès sa naissance, chacun de nous « socialiserait » sa vie, malgré lui.

Les faits sont loin d'autoriser une telle affirmation, car la conduite spontanée du nouveau-né ne manifeste rien de tel. Nous ne le voyons pas porté mécaniquement, comme la jeune abeille, à produire le mouvement précis qui représenterait sa fonction sociale. Gardons-nous des hypothèses faciles et complaisantes.

I. Oui, la vie en commun exerce sur l'intime de la race une action continue : c'est celle de la perpétuelle *confusion des sanges*. Elle uniformise par là les tempéraments. Mais encore importe-t-il de distinguer. Certains types de société, interdisant à leurs mem-

brés les mariages au dehors, constituent à la longue un *tempérament ethnique*, entraînant sa manière propre de sentir et de réagir. Tel est le cas des Israélites. D'autres sociétés, largement ouvertes, brassent en elles les divers sanges humains, et abondent en *tempéraments mixtes*, sensibilités moins spéciales, et plus largement compréhensives. — Mais, bien qu'indéniable, cette inscription dans l'embryon du mode « endogamique » (1) ou « exogamique » des unions de ses ancêtres est loin de sauter au yeux. En tout cas elle ne le rend pas endogame ou exogame par instinct. S'il le devient plus tard, c'est qu'il aura trouvé l'usage, et s'y sera conformé.

En fait, la société n'est pas, pour l'individu, une force interne qui le meut et le presse par le dedans; elle est une *réalité externe*, qui l'enveloppe, le saisit par le dehors, et tend à faire de lui sa chose. Quand l'enfant vient au monde, il n'apporte pas avec lui la société sous forme de germe ou de propulsion constructive; il la trouve tout autour de lui comme une sorte de gaine s'ouvrant à lui. Elle est là pour le recevoir et l'incorporer. A peine a-t-il paru qu'elle l'attire, le pétrit, et, à quelque degré, l'intègre.

On dit couramment que « l'enfant naît social ». Il faut s'entendre. Prétend-on qu'il naisse socialisé et socialisant, c'est-à-dire tirant automatiquement de son être la société, comme l'araignée fait sortir sa toile de son corps? Rien ne l'autorise. Mais, l'enfant étant aujourd'hui artificiel pour les trois quarts de son être, la société est devenue pour lui un auxiliaire toujours plus indispensable. Il est incapable, à lui seul, de rejoindre le niveau de vie que sa race a atteint. Nous ne disons pas qu'il tende vers la société par une sorte d'appétit fatal. Il en a moins le désir que le besoin. Car il est incontestable que si on le prive d'elle il s'étiole lamentablement. Non, la société ne s'est pas attachée au cœur de l'homme à la manière d'un instinct, mais elle s'est rendue l'enveloppe de plus en plus indispensable de son épanouissement, et de sa persistance même.

Et c'est dès le berceau qu'elle l'environne et le martelle.

II. Elle est sa constante *éducatrice*. Alors qu'ingénument et maladroitement le nouveau venu s'affirme, elle est là, réprimant ses élans, lui suggérant ses gestes, lui dictant ses attitudes. Il est en lui toute une partie qu'elle refoule et une autre qu'elle attire à elle pour la modeler en accord avec l'ambiance humaine. C'est à présent (et non avant sa venue) qu'elle cherche à faire de lui une pièce docile de sa manœuvre.

Pour l'enfant la pensée des autres deviendra à la longue une sorte d'*obsession*. Quelle va bientôt être dans son langage la place de « on », l'anonyme autrui? Il envahira peu à peu son cœur et sa pensée. Envie, jalousie, ambition, pudeur, coquetterie, respect humain, passion politique..., mais aussi désir d'apostolat, de bienfaisance, tous ces sentiments, l'homme isolé n'en aurait jamais que les germes. D'autre part, l'enfant qui vit perpétuellement parmi les hommes est bientôt hanté par leur pensée, se souciant de leurs jugements, s'inquiétant de leur conduite, s'intéressant à leurs aventures, prenant parti dans leurs querelles. Pour se rendre compte de cette emprise mentale du souci d'autrui, qu'on remarque l'avidité avec laquelle chacun de nous court aux nouvelles, et ouvre son journal, pour savoir ce qui se passe « parmi les hommes ». L'Humanité s'installe dans l'esprit de l'enfant. Il semble qu'elle en veuille faire sa chose.

Y réussit-elle? Dans une mesure variable, qui n'est jamais ni nulle, ni totale. Où trouver l'homme qui ne lui doive rien? Aucun de nous ne s'étant élevé seul, le plus misanthrope et le plus original portent son empreinte. — Et, d'autre part, il n'est pas d'individu si docile à l'injonction collective, si pleinement accordé à la mentalité environnante, qu'on ne le surprenne à s'étonner, à protester, à regimber. Quel grégair a été si bien conquis par sa « gaine

(1) Endogamie : obligation de se marier à l'intérieur de son clan; exogamie : obligation de se marier avec une personne étrangère au clan.

sociale », qu'il ne la sente absolument plus? que rien ne le choque, et que rien ne le gêne?

N'oublions pas, en effet, que la Société (que son caractère objectif et traditionnel fait apparaître comme « naturelle ») demeure un artifice humain, une œuvre demi-consciente de l'homme, imparfaite donc comme lui, — et qu'elle l'entrave presque autant qu'elle l'aide. En même temps qu'il s'évertue d'en tirer profit, il a à se défendre d'elle.

III. C'est qu'à côté de ses bienfaits, elle le menace de deux dangers. Le premier est l'aveugle contrainte du *nombre*; le second, la rigidité paralysante et meurtrissante des *institutions*.

Quand, pour danser avec plus d'entrain, les enfants se constituent en rondes et que, unis par les mains, ils tourbillonnent, aucun d'eux n'est assez maître de soi pour pouvoir instantanément s'arrêter. Un anneau de la chaîne vient-il à se rompre? Le groupe, soudainement disloqué, poursuit l'élan, et s'écroule en désordre. Quand dans un lieu public se produit une panique, les gens s'entassent, se serrent, se cramponnent stupidement les uns aux autres, formant des masses compactes qui obstruent les sorties et se lancent de droite et de gauche en d'irrésistibles remous. L'obscur ici a pris le pas sur le clair, l'automatique sur le réfléchi, le subi sur le libre et le consenti. L'homme qui se laisse prendre par une foule risque de n'y être bientôt plus qu'un pauvre objet ballotté, incapable de se libérer. Or cet entraînement par la masse, il ne s'exerce pas seulement en matière physique, il crée aussi les soulèvements et les emballements dans l'ordre intellectuel, politique et moral. Et il n'y est pas moins périlleux. C'est pourquoi l'homme prudent, qui veut demeurer le maître de ses actes, sans se tenir systématiquement à l'écart de toute foule, n'y abdique-t-il jamais totalement son « quant à soi ». Il se garde de la contrainte et du vertige du nombre.

L'autre danger, c'est l'emprise excessive des *cadres sociaux*. Faits originairement pour seconder la vie, ils doivent demeurer aussi souples qu'elle, et respecter l'instabilité de son jeu. Mais qui n'a constaté ici la lutte perpétuelle de la lettre contre l'esprit, de l'écorce contre la sève? La lettre est rigide, l'esprit évolue. La lettre schématise, l'esprit est complexe, nuancé, varié à l'infini. Bien que l'esprit ait créé la lettre pour s'aider lui-même, la lettre pèse sur lui, l'attarde...; et l'esprit se retourne contre elle.

En matière sociale qu'est-elle, cette *lettre*? D'abord ce que nous avons nommé les pseudo-choses : les coutumes, les légendes, les modèles classiques..., et ensuite ce qui est plus apparemment encore artificiel : les règlements, les lois, les institutions. Entre ces contraintes de toute nature et l'individu la lutte est sans trêve. La tendance de la machine sociale est de resserrer son étreinte. L'individu qui se sent étouffé, se débat. Il ne veut pas être la victime de l'artifice qu'il s'est forgé : il ne consent pas à être opprimé par l'armature qu'il a contribué à ciseler. A l'endroit des institutions (qui sont, en somme, à son service), il entend garder son droit de contrôle, de retouche, voire d'indépendance relative. Il ne veut pas devenir malgré lui quelque chose, mais demeurer jusqu'au bout *quelqu'un*.

Concluons par cet aphorisme banal : l'homme n'existe pas pour qu'il y ait une Société, mais la société a été imaginée pour que meilleure soit la vie des hommes. Les institutions sont des moyens; les individus sont les fins.

OCTAVE LEMARIÉ.

Alexandre Farnèse et la mort de Don Juan⁽¹⁾

(OCTOBRE 1578)

C'est le 16 septembre que Don Juan fut pris de fièvre. C'est probablement en visitant les soldats atteints de la fièvre typhoïde que le gouverneur général avait contracté le mal. Dans le village de Bouges, il n'y avait, lorsque l'armée s'installa aux alentours, que neuf maisons de paysans, occupées par des gens en majorité déjà saisis par le fléau. Les soldats espagnols en furent immédiatement infectés. Certains jours, on compta plus de 300 décès.

Don Juan s'était toujours beaucoup occupé des soldats de son armée qui étaient victimes de maladie; il les visitait dans leurs baraques, il accompagnait le Saint-Sacrement quand on le leur portait; il leur faisait l'aumône de sa main; il allait jusqu'à chercher lui-même les chariots nécessaires à leur transport à l'hôpital. Ayant fait construire à Bouges un hôpital à part pour les victimes les plus atteintes, il s'y était rendu lui-même à plus d'une reprise.

Il n'est pas étonnant qu'il fût infecté à son tour. Sa constitution était minée par la vie extrêmement fatigante qu'il avait menée depuis son arrivée aux Pays-Bas et peut-être plus encore par les souffrances morales qu'il eut à endurer. Il était assoiffé de gloire militaire et le Roi l'avait forcé à discuter politique avec des gens qu'il haïssait profondément; il avait dû faire la guerre avec des moyens insuffisants; il avait réclamé en vain l'argent nécessaire pour la maintenir et la continuer. Il avait fini par sentir, devant le silence obstiné que Philippe II opposait à ses appels au secours, qu'il avait perdu la confiance et l'estime de son frère et qu'à Madrid des ennemis le calomniaient et entravaient son action. Le coup le plus sensible avait été l'assassinat commis en Espagne sur la personne de son fidèle secrétaire Escovedo, assassinat dans lequel il soupçonnait le Roi d'avoir trempé. Ses dernières lettres à son frère sont de véritables cris de désespoir : « Je puis assurer Votre Majesté, écrivait-il, que la besogne qui m'accable ici suffit pour miner n'importe quelle constitution, n'importe quelle vie », et, dans une autre lettre : « Je reste perplexe et embarrassé, souhaitant plus que la vie une décision quelconque que j'ai implorée à tant de reprises différentes de Votre Majesté ».

A son ami Giovanni Andrea Doria, à Gênes, il confiait ses angoisses et ses souffrances dans les termes suivants : « J'ai supplié Sa Majesté, sans cesse et sans cesse, de m'envoyer ses ordres; s'ils arrivent, ils seront exécutés, à moins qu'ils n'arrivent trop tard. Or nous a coupé les bras et maintenant il ne nous reste plus qu'à courber la tête sous la hache. Je regrette de vous importuner de mes lamentations, mais j'ai confiance dans votre sympathie comme homme et comme ami. J'espère que vous vous souviendrez de moi dans vos prières ».

* * *

Le mal contagieux put facilement attaquer et vaincre un homme dont tout le ressort moral était brisé. C'est vers 8 heures du soir que Don Juan se sentit pris d'un accès de fièvre. Comme les nuits devenaient froides et que le séjour dans la tente était dangereux pour le malade, on le transporta sur les hauteurs de Bouges dans

(1) Extrait de *Alexandre Farnèse, prince de Parme, gouverneur général des Pays-Bas au XVII^e siècle*, dont le tome I^{er} paraîtra, d'ici quinze jours, à la Librairie nationale d'Art et d'Histoire, 48, rue Coudenberg, Bruxelles.

une ferme en ruines, où un vaste colombier à deux étages était resté debout. On remplaça l'échelle par un escalier; on ferma les ouvertures par des rideaux; on couvrit les murailles de tapisseries. C'est dans ce misérable logis que quelques soldats transportèrent le vainqueur de Lépante: c'est là qu'il allait agoniser et mourir.

C'est là aussi que le P. Dorante, son confesseur, allait cueillir de ses lèvres cette plainte émouvante: « Pendant toute ma vie, je n'ai pas eu un pouce de terre à moi! » et entendre le moribond répéter ce verset du livre de Job: *Nudus egressus sum de utero matris mee et nudus revertar illuc.*

Après trois jours, le malade était extrêmement faible: il n'y eut plus moyen de l'alimenter, plus rien ne passait par la gorge. Le P. Dorante et Alexandre Farnèse se tenaient près du patient, essayant de lui faire prendre de la nourriture. Ce fut en vain. Le médecin de Don Juan, le D^r Ramirez, se déclara désespéré. On fit alors appel au médecin du prince de Parme, le D^r Pennone. Celui-ci, dès le début, avait soupçonné la gravité du cas de Don Juan. Comme Gabrio de Serbelloni avait aussi été atteint par le mal, Pennone, contrairement à l'avis des autres médecins présents, avait annoncé que, malgré son âge — il avait 74 ans — le vieux capitaine serait sauvé, étant donnée sa robuste constitution, mais avait laissé entendre que Don Juan succomberait.

Lorsque cette éventualité ne fit plus de doute pour personne, le D^r Ramirez fit venir le prince de Parme et l'avertit qu'il était temps, pour le malade, de se confesser. Profondément ému, Alexandre Farnèse entra dans la chambre de son oncle, où se trouvaient les membres du Conseil de guerre; il leur communiqua l'avertissement du médecin et les pria de faire comprendre à Don Juan la gravité de son état pour qu'il pût, en connaissance de cause, désigner la personne qui lui succéderait dans le gouvernement, au cas où Dieu l'appellerait à Lui.

C'est Ottavio Gonzaga qui se chargea de cette triste mission.

Don Juan, mis au courant de ce qu'on n'avait aucun espoir de le sauver, fit appeler son confesseur. Après avoir congédié le P. Dorante, il appela auprès de lui ses conseillers et leur déclara, en son nom et en celui du Roi, qu'on devait, à partir de ce moment, obéir au prince de Parme, comme son successeur dans le gouvernement des Pays-Bas et comme commandant suprême de l'armée, jusqu'à ce que Philippe II aurait fait connaître sa décision en la matière. Le lendemain, il fit acter cette résolution par le secrétaire Le Vasseur.

Ayant ainsi pris ses dernières dispositions, Don Juan renvoya tout le monde et ne garda auprès de lui qu'Alexandre Farnèse.

* * *

Que se passa-t-il au cours de cette suprême entrevue? Il est impossible de le savoir.

Le malade répéta sans doute à son neveu ce qu'il avait confié à son confesseur. Il voulait être enterré près de son père Charles-Quint. Il désirait que l'on s'occupât de sa mère, Barbara Blomberg, qui terminait en ce moment sa vie qui avait été si mouvementée et remplie d'esclandres, dans un couvent en Espagne, ainsi que de son demi-frère, Conrad Piramus. Il suppliait le Roi de lui pardonner ses dettes, 50,000 écus qu'il avait pris sur les besoins de l'armée. Dépensier comme il était, les 150,000 écus que lui avait alloués Philippe II comme traitement annuel ne lui avaient jamais suffi pour l'espace de trois mois. Il avait d'ailleurs emprunté de l'argent à Farnèse: celui-ci lui avait avancé 3,000 écus d'or.

Dans ce dernier entretien, Don Juan parla probablement aussi de sa fille naturelle, Dona Juana d'Austria, de la naissance de laquelle Farnèse avait été mis au courant. Le 29 novembre 1574, avant de partir pour l'Espagne après la fin de la guerre contre les Turcs, Don Juan avait écrit à Marguerite de Parme cette lettre

qui montre que Farnèse s'intéressait à l'enfant: « Monsieur le prince m'a amené à être si bon père que j'en suis venu jusqu'à me réjouir des nouvelles que Votre Altesse et lui m'envoient de cette petite, chose qui pour moi n'est pas peu, vu ma nature. Monsieur le prince m'écrit de très bonnes choses sur l'opinion qu'il a d'elle et sur mes torts de ne pas l'aimer tendrement comme ma fille: je lui répondrai en garçon ». Au milieu des misères qu'il endura aux Pays-Bas, Don Juan avait fini par s'intéresser à Dona Juana: le 19 juin 1577, il avait écrit à la duchesse de Parme: « Les peines que j'endure font naître en moi l'amour paternel! »

Il dut être question de la jeune fille dans le dernier entretien du père moribond.

* * *

A peine Don Juan eut-il terminé ses recommandations au prince de Parme qu'il fut pris de délire. Il ne comprenait plus ce qu'on lui disait et ne répondait rien de précis, sinon lorsqu'on lui parlait de Dieu. Pour le reste, il ne prononçait plus que les mots « munitions », « tranchées », « mouvements de cavalerie », il jetait des ordres et appelait ses capitaines pour leur promettre de nouvelles victoires.

Lorsque le jour se leva le 1^{er} octobre, on était à la veille de l'anniversaire de la bataille de Lépante. Don Juan ne devait plus le célébrer. Dans la nuit, il avait reçu l'Extrême-Onction. Vers 2 heures de l'après-midi, il expira, murmurant dans ses derniers instants, qui furent lucides, les noms de Jésus et de Marie.

Ainsi disparut de la scène du monde, pauvre et brisé par la lutte et les combats, à l'âge de trente-trois ans, celui qu'on a appelé, non sans raison, le dernier des croisés.

Les bruits les plus fantastiques coururent à propos de sa mort: on parla d'empoisonnement et il y en eut qui soupçonnèrent Philippe II de n'y avoir pas été étranger. Il ne peut cependant exister de doute au sujet de la maladie qui emporta Don Juan: nous possédons le rapport détaillé que le D^r Ramirez envoya à la Cour de Madrid et la description qu'en donne cet homme de science correspond entièrement à tous les symptômes et à toutes les caractéristiques de la fièvre typhoïde.

La mort de Don Juan fut pour le prince de Parme une cruelle épreuve. Le 3 octobre, il l'annonça au cardinal Farnèse dans des termes que nous nous plaisons à reproduire ici: « Maintenant, à mon infini déplaisir, il m'appartient de faire savoir à Votre Seigneurie Illustrissime qu'avant-hier, sur les deux heures de l'après-midi, il plut à Notre-Seigneur de mettre fin aux jours de Don Juan, l'appelant à Lui et nous laissant tous ici, et moi en particulier, aussi affligés et remplis de douleur que le malheur le demande; cette perte n'est pas seulement grande pour nous, mais pour toute la chrétienté: nous sommes privés d'un prince prudent, valeureux et grand chrétien. Et pour ces motifs, et puis à cause du service particulier du Roi, qui y fait une perte très sensible et pour ce qu'y perd aussi notre maison et moi en particulier, qui l'aimais et qui désirais le servir — les faits sont là pour le prouver —, pour tous ces motifs apparaîtra clairement à Votre Seigneurie Illustrissime l'affliction où m'a plongé cet accident. Je ne m'arrêterai donc pas à Vous la détailler: je me contenterai de pleurer avec Votre Seigneurie Illustrissime, du plus profond du cœur, la disparition de ce bon et sincère ami, comme Son Altesse l'était vraiment et comme, à l'occasion, il en aurait donné les preuves. Sa maladie a consisté en fièvre aiguë et maligne et sa fin fut celle du prince chrétien et valeureux qu'il était. Il a fait sa fin, en effet, non seulement avec tous les usages de l'Eglise, mais encore si dévotement qu'on peut être assuré qu'il jouit en ce moment de la gloire du Paradis ».

Le 2 octobre, le prince avait annoncé le décès de Don Juan, à peu près dans les mêmes termes, au pape Grégoire XIII. Et encore

à la fin du mois d'octobre, Alexandre Farnèse répétait à sa mère l'expression de son chagrin : « Que Votre Altesse sache qu'après la perte du très glorieux seigneur Don Juan — Dieu l'ait dans sa gloire —, je suis resté sous une impression telle que jamais je ne pourrais vous en donner une idée. Je ne puis oublier ni chasser de devant mes yeux l'image de cette âme bénie, de sorte que je vis avec un accroissement de douleur que Votre Altesse peut bien s'imaginer ».

Une grande amitié, un compagnonnage illustre venait de se briser pour toujours et le prince de Parme aurait pu s'écrier avec le grand poète Fernando de Herrera :

*Pongan en tu sepulcro, o flor de España
La virtud militar i la victoria,
Grandes ciudades presas en memoria
I todo el noble mar qu'a Grecia bana.*

* * *

Le 4 octobre, Alexandre Farnèse donna l'ordre de procéder aux funérailles solennelles de son oncle. A 5 heures de l'après-midi, le corps fut descendu de la chambre mortuaire jusqu'à la porte de la ferme où Don Juan était mort. Il y fut reçu par les capitaines « réformés et entretenus », en deuil, qui le portèrent, sur leurs épaules, jusqu'au quartier de l'infanterie espagnole. Là, les maîtres de camp et les capitaines des compagnies prirent le corps et le portèrent de la même manière sur tout le parcours où se trouvaient alignés les soldats de leur nation. Arrivés au quartier de la cavalerie, ils le délivrèrent au général et aux capitaines de celle-ci. Ceux-ci, à leur tour, le portèrent jusqu'au quartier des Allemands, où vinrent le recevoir les colonels de cette nation. Ceux-ci le remirent aux *ferraïoli* ou *noirs harnais*, dont les *ritmeisters* le portèrent jusqu'aux confins de Namur. Ici attendait le Conseil privé, dont les membres portèrent le corps à la cathédrale de Saint-Aubain, accompagnés du clergé, de plusieurs abbés et des évêques de Namur, de Middelbourg, de Bois-le-Duc et d'Arras. Devant les prêtres marchaient cinq compagnies d'infanterie espagnole. Les fifres et les tambours étaient désaccordés; les piques traînaient les bannières noires et tendues vers la terre en signe de deuil. Au milieu de pages vêtus de noir en marchait un qui portait l'étendard de Don Juan, de damas cramoisi, sur lequel était peint, d'un côté, un crucifix, et de l'autre, l'image de la Vierge Marie, avec cette inscription : *In hoc signo vici Turcos; in hoc signo vincam hereticos.*

Puis s'avançaient Alexandre Farnèse, faisant des efforts pour ne pas laisser éclater sa douleur, le comte Pierre-Ernest de Mansfelt, maître de camp général, Ottavio Gonzaga, général de la cavalerie, Pedro de Tolède, premier capitaine des troupes espagnoles, Jean de Croy, comte du Rœulx, premier capitaine des troupes wallonnes, tous vêtus de deuil.

Le service funèbre achevé, le corps de Don Juan fut provisoirement inhumé devant le maître-autel de la cathédrale, en attendant les ordres que Philippe II enverrait pour son transfert.

En témoignage de sa grande affection, Alexandre Farnèse fit placer sur le maître-autel de la cathédrale l'épithaphe dont voici le texte :

D. O. M. S.

SERENISS. PRINCIPI JOANNI AUSTRIACO

D. CAROLI IMP. FILIO.

POST MAUROS IN BETHICA REBELLANTES SUBJUGATOS,

TURCARUM MAXIMAM CLASSEM

APUD PATRAS EO DUCE FUNDITUS FUGATAM, DELETAMQUE

CUM IN BELGIO PRO REGE AGERET,

IN CASTRIS BOUGRANIS

CONTINUA FEBRE IN IPSO JUVENUTIS FLORE SUBLATO :

AVUNCULO AMANTISSIMÉ ALEXANDER FARNESIUS.

PARMAE, PLACENTIAEQUE PRINCEPS,

HUIC IN IMPERIO SUCCESSOR,

EX MANDATO D. PHILIPPI HISPANIARUM ET INDIARUM

REGIS POTENTISS.

HANC ALTARIS TABULAM COENITAPHII LOCO P. C.

M. D. LXXXVIII.

Le prince de Parme était seul désormais aux Pays-Bas, maître de sa destinée. Gouverneur général au nom du roi d'Espagne, il allait donner toute la mesure de son courage, de son intelligence, de sa valeur militaire et de ses talents politiques.

LÉON VAN DER ESSEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

46 et 48, rue Coudenberg, Bruxelles.

En souscription :

ALEXANDRE FARNÈSE

Prince de Parme,
Gouverneur Général des Pays-Bas au XVI^e siècle
(1545-1592)

par **Léon van der ESSEN**
Professeur à l'Université de Louvain,
Membre de la Commission Royale d'Histoire,
avec une préface par **Henri PIRENNE**.

Alexandre Farnèse, prince de Parme, est une des grandes figures de l'histoire du XVI^e siècle. Tant par son génie militaire que par son habileté politique, il occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de l'Europe.

Or, si l'on en excepte l'œuvre de Pietro Fea, publiée à Rome en 1883 et aujourd'hui vieillie, il n'existait jusqu'ici aucun travail d'envergure consacré à étudier, comme elle le mérite, la grande figure d'Alexandre Farnèse.

Cette lacune de la littérature historique est enfin comblée par l'œuvre de M. L. van der Essen, qui y a consacré près de vingt années d'études et de patientes recherches dans les principales archives de l'Europe. L'histoire d'Alexandre Farnèse, qu'il nous offre aujourd'hui et qui comportera trois volumes, sera l'œuvre originale, complète et définitive qu'on attend depuis longtemps.

Dans le premier tome, l'auteur retrace la vie de Farnèse depuis sa première enfance jusqu'à son arrivée en Belgique en 1577. Il passe successivement en revue les premières années du prince de Parme, ses séjours à Bruxelles, en Angleterre, à la Cour d'Espagne, son mariage à Bruxelles, sa participation à la guerre contre les Turcs dans la Méditerranée et son rôle dans la bataille de Lépante, ses premières campagnes aux Pays-Bas comme lieutenant de Don Juan d'Autriche. On y verra comment la politique de la famille Farnèse a influencé l'histoire de la Belgique et l'histoire générale.

Dans les tomes II et III, M. van der Essen étudie dans le détail le gouvernement du prince de Parme aux Pays-Bas depuis 1578 jusqu'en 1592, date de sa mort. L'habileté avec laquelle Farnèse amena les provinces wallonnes à se réconcilier avec Philippe II, sa lutte contre son grand adversaire le Taciturne, la longue série de sièges qu'il entreprit pour réduire le reste des Pays-Bas, y compris le célèbre siège d'Anvers en 1585, son intervention dans l'entreprise de l'Armada, la guerre en France contre Henri de Navarre sont étudiés en détail.

L'œuvre de M. van der Essen est basée sur une documentation de premier ordre, tirée des célèbres Archives farnésiennes de Naples et de Parme, des Archives du Vatican, et des dépôts les plus importants de France, d'Espagne, d'Angleterre, etc. Son importance est mise en lumière par M. Eugenio Casanova, surintendant des Archives du royaume d'Italie à Rome, qui a écrit à l'auteur dans les termes que voici : « Je crois que votre ouvrage est du plus haut intérêt aussi bien pour le monde entier que pour nous (Italiens) ». Pour l'histoire de Belgique, ce sera une contribution tout à fait neuve et capitale. Chaque volume sera enrichi d'une vingtaine d'illustrations reproduisant des portraits, des scènes historiques, des monuments et des tableaux, pour la plupart inconnus ou inédits et qui mettront puissamment en relief les principaux épisodes du récit.

L'ensemble des trois volumes, établis au format in-8° Jésus (19 x 28 cm.) comportera près de 1000 pages de texte enrichi d'une soixantaine de planches hors texte en typographie, le tout imprimé sur très beau papier anglais *Drury Antique Wove*.

Prix de l'ouvrage complet en souscription : 200 francs.

Payables à raison de 80 francs à la réception du tome I et 60 francs chaque fois à la livraison des tomes II et III.

Le tome I paraîtra prochainement.

Le prix de l'ouvrage sera porté à 250 francs à la parution du tome I.

Les Juifs

Peu après la guerre, j'ai publié un livre sur les Juifs. De nombreux amis, apprenant que j'allais traiter pareil sujet, me supplièrent de bien réfléchir avant de courir un aussi terrible risque. Le pire sort m'attendait, d'après eux, si je touchais au tabou. Je serais boycotté, emprisonné, affamé, calomnié, etc. etc. Telle est la terreur qu'inspire Israël, et il était très comique d'en observer les effets.

Un autre groupe de conseillers, beaucoup plus nombreux, me donnèrent à entendre que quiconque écrivait sur la question juive se donnait pour fou, déséquilibré, lunatique. Tout cela ne m'impressionna guère, car cela ne m'apprenait rien de neuf.

Tout de même, quand on y réfléchit, quelle chose étrange que cet important problème de la vie publique soit traité de façon aussi absurde en Angleterre, pour ne parler que de mon pays. Certes, il y eut, depuis le XVII^e siècle, entente étroite entre notre Etat commercial-aristocratique et les Juifs; la plupart de nos grandes familles ont, à l'heure actuelle, du sang juif et il fut toujours reçu que, soutenir les Juifs, faisait partie du patriotisme anglais au même titre que persécuter les Irlandais. Malgré cela, je ne puis accepter que l'ancien tabou du silence soit le moins du monde raisonnable. Ni la décence, ni l'intérêt du pays ne le justifiaient. Louez les Juifs de toutes manières, adorez-les si le cœur vous en dit : mais pourquoi prétendre qu'ils sont inexistantes?

Quoi qu'il en soit, je publiai mon livre avec, en hébreu, comme sous-titre : « Paix à Israël ». Sa thèse était simple et claire. La voici :

Partout dans le monde moderne il y a un grave problème appelé « la question juive », problème fait de la combinaison de deux facteurs : d'abord, le fait qu'une race particulière, aux caractéristiques fortement marquées et traduisant un vif sentiment de solidarité raciale, est répandue dans le monde entier; ensuite, le fait que, généralement, il y a friction entre les membres de cette race et les membres des autres races parmi lesquels ils vivent.

Voilà bien deux faits qu'il n'est pas plus possible de nier qu'il n'est possible de nier la Grande Guerre, le soleil ou la lune. Faits certains, importants, parce qu'il est évident qu'ils font naître un grave problème. Grave, parce que, nécessairement, ces faits suscitent le danger d'attaques cruelles et insensées contre les Juifs. Attaques qui nuisent aux Juifs d'abord et qui, de plus, mènent à un antagonisme généralisé et prolongé contre ceux qui les persécutent.

Je faisais remarquer dans mon livre, que la donnée principale du problème était la conclusion à laquelle les Juifs semblaient s'être arrêtés, conclusion d'après laquelle la meilleure politique pour eux était celle du secret et du camouflage. Ici intervenait ce que ma thèse comporte de spécial, car tout le reste de mon livre n'est qu'une exposition de faits certains que les gens prétendent ne pas exister, tout en sachant très bien qu'ils sont vrais. Vaut-il mieux, pour les Juifs eux-mêmes et pour le monde, que cette prétention voulue, affirmant que les Juifs ne sont pas des Juifs mais des Anglais, des Français, des Irlandais, etc., soit acceptée? Bien des gens le soutiennent. En Angleterre, quand parut mon livre, presque tout le monde le croyait préférable. Or, je maintiens, qu'à tout prendre, cette politique n'est pas la bonne et qu'il vaudrait beaucoup mieux de nous baser sur la vérité, d'admettre l'existence d'une race séparée, de lui reconnaître une position spéciale et de discuter ouvertement et franchement les dangers qui l'obsèdent et le meilleur moyen de les éviter.

Le tumulte que provoqua la simple proposition de vérités

bien connues et d'une politique claire fut étonnant. Je reçus un tas de lettres me dénonçant comme un lunatique de l'espèce dite antisémite. Quand je visitai les Etats-Unis, peu après, un magistrat me dénonça en public comme un homme que l'on devrait déporter et un des plus importants écrivains américains m'accusa d'écrire avec ce qu'il appelait une « plume empoisonnée ». Je finis par apprendre que cela signifiait, en langue américaine, écrire une chose tout en en suggérant une autre, quelque chose comme notre proverbe anglais : « Don't nail his ears to the post ».

* * *

J'admets volontiers qu'on puisse faire à ma thèse d'importantes objections. Ainsi, il est parfaitement vrai que les Juifs servent loyalement, la plupart du temps, le pays dans lequel ils vivent et qu'en presque toutes circonstances ils agissent comme agissent les autres citoyens. On peut dire que les Juifs agissent toujours ainsi sauf quand ils sentent que leur sécurité est menacée. Il est non moins vrai que de longues habitudes et une longue fréquentation font qu'ils ont beaucoup en commun avec les autres races au milieu desquelles ils vivent. Je crois, quant à moi, que l'affection qu'ils éprouvent pour leur milieu, si elle est peut-être moins forte que la nôtre, est profonde et, quand ils l'expriment, elle est sincère. Peut-être l'éprouvent-ils plus intensément dans et pour tel pays plutôt que dans et pour tel autre, mais il est certain qu'en un sens il est permis de dire que Disraëli était un Anglais ou que le généreux Dr Rothschild est un Français. Les appeler ainsi, Anglais et Français, n'est ni erroné, ni ridicule. De la même manière on peut dire que signor Sonnino était Italien.

On peut aussi arguer fortement contre ma thèse en faisant remarquer que des conventions comportant une proportion d'erreurs n'en sont pas moins souvent utiles et nécessaires. Par exemple la convention qui prévient la lèse-majesté; celle qui nous fait porter des habits; celle en vertu de laquelle nous nous enquerrons avec sympathie de la santé des gens dont il nous est parfaitement égal qu'ils soient bien portants ou à l'agonie.

Mais l'important de mon petit livre — qui, je crois, fit de la bonne besogne — ce qu'en 1933 je veux souligner, c'est autre chose. J'y faisais une prophétie. Il est imprudent de jouer au prophète. Neuf fois sur dix, c'est sot. Je me suis toujours abstenu de le faire, me rendant compte à quel point paraissait ridicule celui dont la prophétie était controuvée. Ainsi, pendant la guerre, j'ai écrit des millions de mots au sujet des opérations sans jamais me permettre une prophétie sauf celle, je le confesse, assez risquée, qui annonçait que la Bulgarie serait la première à se détacher du bloc de nos ennemis. La prophétie se réalisa, mais je n'aurais dû la donner que comme probable et non pas comme certaine.

A propos des Juifs, je fis donc une prophétie parce que ce que je prédisais me semblait absolument certain, aussi certain que la conséquence nécessaire de faits physiques observés. Tôt ou tard, annonçai-je, il se produira une explosion contre les Juifs dans l'un ou l'autre de nos pays occidentaux qu'il ne me paraissait pas possible pourtant de déterminer. Mais l'explosion était fatale. Il n'était pas possible, disais-je, que la convention du XIX^e siècle tint indéfiniment: la tension était trop forte et le mensonge trop énorme. Je n'aurais pas su dire où se produirait l'écroulement, mais j'étais certain de sa venue. Tout le passé prouvait le cycle malheureux des Juifs, persécutés dans tel pays, bien accueillis dans tel autre où la persécution était dénoncée et stigmatisée, et puis, finissant par se brouiller avec leurs nouveaux hôtes et redevenant les victimes d'une nouvelle persécution. Le témoignage de l'histoire était tellement probant que la conclusion m'apparaissait obvie. Le seul moyen de briser le cycle fatidique de cause à effet était d'admettre ouvertement que les Juifs étaient des Juifs et de leur donner un statut spécial.

Ma prophétie s'est réalisée... Une vieille prophétie hohenzollernienne du moyen âge accusait, dit-on, les Juifs d'être un jour responsables de la chute des Hohenzollern et annonçait qu'ils paieraient cette responsabilité de leurs vies. « *Israël infandum... morte piandum.* » J'ignore si la prophétie est authentique, encore que j'en ai vu, quelque part, rapporter le texte imprimé.

Les événements actuels sont un effet à retardement de l'Affaire Dreyfus. Les nouveaux révolutionnaires prussiens disposent de toutes les archives. Ils savent comment une agitation juive peut travailler contre une nation : comment, en réalité, une agitation juive travailla contre la France et l'armée française. Déjà ils imputèrent aux Juifs les maux dont la Prusse souffrit par sa propre faute. Ils craignirent de souffrir ce que souffrit la France et nous poyons juger du résultat!

Ma prophétie s'est réalisée et les coupables sont les Prussiens.

Je ne pense pas que le traitement abominable infligé aux Juifs par la Prusse causera à celle-ci de grands dommages. Si la Prusse connaît des ennuis, ce sera par sa propre bêtise grotesque, par sa totale incompréhension de sa véritable position au milieu des forces nationales d'aujourd'hui. Déjà je vois les Juifs s'employer, dans la presse mondiale, à excuser la Prusse et je note qu'aucun grand banquier juif n'a été molesté par les Prussiens — ce qui est significatif! Je note aussi que le grand journal de Francfort, le principal organe de la politique juive en Europe, applaudit au nouveau régime prussien...

Un résultat important de la conduite abominable de ces fous hystériques en Allemagne protestante est que la question juive se trouve posée ouvertement. Je crois qu'elle le restera. Ainsi un bien résultera d'un mal, car je reste convaincu, comme je le suis depuis des années, que la fausseté conventionnelle qui entoure la question juive, surtout en Angleterre, si elle s'explique dans une certaine mesure, est de la mauvaise politique et de la mauvaise morale.

HILAIRE BELLOC.

Les étapes d'Israël⁽¹⁾

Tout en haut de la ville indigène de Tanger, dans une maison fort propre, une salle de classe tapissée de ces touchantes gravures scolaires, qui représentent en couleurs vives, aux yeux de petits Marocains, une grasse prairie normande avec un facteur bleu qui passe devant des vaches rousses affalées dans l'herbe... L'instituteur est jeune, pâle, menu, serré dans une jaquette noire; il a l'air d'un séminariste. Armé d'une gaule, il gouverne sa classe hurlante qui dodeline la tête et conjugue en chœur le verbe inscrit au tableau. C'est un verbe un peu long, mais pronominal, et, ma foi, assez spécifique : *Je me gratte la tête... Que nous nous fussions gratté la tête... Vous vous seriez gratté la tête, etc...*

Descendez quelques escaliers, et d'une école juive part une mélodie assez semblable, mais qui, de près, ressemble plutôt à la table de multiplication. Descendez encore, errez dans les ruelles basses, et dans des espèces de boutiques grandes comme un placard, vous découvrirez une foule entassée de bébés musulmans, qui serrent farouchement sur leur ventre une tablette coranique, tout en vagissant le texte sacré. On les prend à la mamelle, on les apporte là, rogneux, chassieux, poudreux, le grand frère traînant le petit; on les accroupit dans l'ombre, et le chœur s'accroît de quelques hurlements de plus; les têtes oscillent en cadence, les

mouches dévorent les crânes pelés et les yeux, la vermine grouille sur les nattes, tandis qu'un vieillard aveugle hurle les Sourates. Tôt ou tard, elles se graveront dans les cervelles, comme la pluie à force de tomber finit par creuser des rigoles...

Telles sont les premières images qu'emporte un voyageur qui débarque au Maroc; elles forment un diptyque qui n'est pas absolument trompeur, mais qui risquerait d'égarer. Le pittoresque et la vérité, cela fait deux en tous pays, surtout en terre d'Afrique.

Venons-en donc à des réalités plus complexes; et avant de citer des chiffres, rappelons-nous le souvenir de certaines écoles israélites qu'on peut voir aussi bien à Marrakech qu'à Fez ou à Salé. On y apprend en une demi-heure plus d'ethnologie et (le dirai-je?) de politique, qu'en feuilletant de gros livres.

Il faut d'abord avoir traversé un *mellah*, c'est-à-dire un ghetto, qui se distingue de la ville arabe, non par l'architecture, mais par l'odeur et une saleté particulière : un mélange curieux de crasse et de chaux, même de viandes pourries, plus d'arêtes de poissons, et non moins de mouches. Des vieillards en souquenilles ou en lévites dont le noir même est passé à la couleur indéfinissable des rats, des femmes obèses, informes, aux châles multicolores, dans les courettes, ou dans l'ombre des portes, une marmaille pouilleuse grouille, qui sort de partout et qui ressemble à celle qu'on trouverait à Wilna ou à Cracovie.

Mais soudain voici le quartier d'une école, et vous remarquez brusquement que les garçons ont des tabliers d'alpaga noir, que les papillotes ont disparu, que la calotte noire cède à la casquette de sport, et que les fillettes ont les cheveux coupés, des rubans; l'aspect d'un petit peuple de Montmartre, d'une faune de Poulbot remplace peu à peu la couleur orientale. Tout cela s'efforce de parler français, et y réussit. Il y a, dans le ruisseau, sur le pavé, des fragments de journaux de Casablanca, des cartes postales aux devantures des boutiques, des affiches de cinéma sur les murs écaillés. Voici un parloir : au mur, Jules Ferry, Louis XIV, Napoléon III et (Dieu sait pourquoi!) le Prince impérial. A bien observer les élèves qui défilent dans la cour et qui présentent au maître leurs mains lavées, ou prétendues telles, on ne remarque plus la proportion d'un borgne sur quatre, d'un louche sur deux, que l'on a vu jusqu'ici dans les rues.

Les instituteurs payés et recrutés par l'Alliance israélite, et qui sans doute iront demain à Salonique, après-demain à Téhéran, rêvent de la rue Gay-Lussac ou de la rue Vauquelin, et peut-être y finiront-ils leur carrière. Ils sont inspectés par les fonctionnaires français de l'Instruction publique auprès du gouvernement chrétien et, en somme, ils représentent là un cadre français. Les uns sont Marocains de naissance, sujets du sultan, les autres Algériens, et comme tels, nos concitoyens. Ce qu'ils préparent, il faut le dire, c'est toute une génération d'Israélites francisés, pour qui se posera un très grave dilemme : ou bien être naturalisés, c'est-à-dire échapper à l'autorité directe de Sa Majesté, devenir virtuellement électeurs, primer subitement les Arabes qui si longtemps les ont méprisés, se faire les alliés de conquérants. Ils y songent, ils y touchent, ils y sont presque : car vous n'allez pas considérer demain comme des sujets ou des « indigènes » ces hommes et ces femmes qui auront la même instruction que vous, et une rage d'apprendre, une soif de s'assimiler que l'on peut à peine imaginer — ou bien émigrer, aller en Amérique, si les lois le permettent, ou en France, ce qui est plus facile : à Paris, accroître la colonie juive, de ceux qui commencent par vendre des chaussettes au rabais sous les portes, et finissent par tenir commerce de tableaux rue de La Boétie, par devenir professeurs de Sorbonne ou illustres auteurs dramatiques... De toute façon, la France n'a pas à les craindre, mais elle pourrait avoir à les mieux utiliser... Il y a environ 11,000 élèves israélites au Maroc; l'effectif ne varie guère depuis quelques années; mais uniquement faute de locaux et

(1) Chapitre d'un volume qui paraîtra ces jours-ci aux Éditions Excelsior, à Paris, sous le titre : *Chantiers d'Europe*.

de crédits, et il faut tenir compte des juifs aisés qui mettent leurs fils au lycée. Il n'y a officiellement que 400 élèves israélites dans les classes primaires des établissements secondaires; mais tout ceci ne concerne que l'enseignement européen... L'autre forme pour lui un réservoir, plutôt qu'une concurrence. Je me souviens que, dans une classe israélite, je tombai sur un cours de religion fait par un rabbin vénérable et sordide, qui, lui, ne savait pas le français. L'instituteur qui m'accompagnait me dit avec assez d'impertinence pour ce prêtre: « Il n'a qu'une heure par semaine, celui-là, et c'est encore trop! » J'ai rarement eu l'impression si nette que « ceci tuerait cela ». Et s'il y avait dix fois plus d'écoles, ne doutons pas qu'il n'y eût dix fois plus d'élèves, j'entends de la langue et de la culture françaises...

Il s'ensuit que la France semble destinée à être, tôt ou tard, une des grandes puissances israélites de ce monde, sans doute la troisième, après l'Amérique et la Pologne: car sa domination sur Israël n'est pas temporelle mais spirituelle; et elle lui sert de refuge, non pas par force, mais par élection. Cela devrait donner à réfléchir aux quelques antisémites qui demeurent parmi nous, et qui se croient patriotes, au moment où l'antisémitisme est professé en Allemagne par les hitlériens. Quand on pense qu'en Perse il y a, au mépris de l'influence russe et de l'influence anglaise, 50,000 juifs élevés en notre langue, quand on songe au Proche-Orient, à l'Égypte, à l'Algérie et au Maroc, quand on réfléchit, en outre, que de l'Europe orientale ou centrale ne cessent de débarquer chez nous des juifs que le *numerus clausus* de Hongrie ou de Roumanie, la surpopulation de leur ghetto de Pologne, ou l'instinct migrateur tout simplement, ou la persuasion légendaire qu'on vit ici heureux et libre, *wie Gott in Frankreich*, poussent vers la dernière terre de l'Occident, on ne peut prendre ce problème à la légère. D'ici longtemps il ne donnera pas lieu à des embarras politiques, au moins chez nous. Des embarras économiques? Eh! mon Dieu! songez à ce qui nous manquerait si nous n'avions le coup de fouet de cette concurrence et à ce qui manquerait à notre esprit même si l'élément juif ne nous servait souvent de venin et de réactif, si nous n'avions des juifs brasseurs d'affaires, philosophes et gens d'esprit; si nous n'avions MM. Bergson, Benda, Duvernois ou Tristan Bernard, si en somme Paris était une ville purement aryenne... Mais c'est en Afrique du Nord que peut-être la question deviendra d'abord épineuse; lorsque nous aurons des protégés devenus nos égaux et que nous devons choisir hardiment entre l'élément arabe, qui nous tolère, et l'élément israélite qui nous soutient, qui a besoin de nous, et qui réclamera les privilèges pour rançon de ses services...

Lorsque les Jésuites, tout récemment, furent expulsés d'Espagne, leurs communautés se transportèrent aussitôt en Belgique, et plusieurs journaux admirèrent la faculté hospitalière, vraiment inépuisable qu'a ce royaume. Aux yeux de certains hommes de gauche, cette qualité parut même ressortir au cléricisme pur et simple.

Or, ce qu'on ne sait pas, c'est que la Belgique est, au contraire, la terre bénie du libéralisme (au sens français et classique du mot, car, à Bruxelles, ce mot est devenu, on le voit, synonyme de radicalisme et appartient au vocabulaire politique). A notre époque, on n'a pas souvent dû citer à l'ordre des nations un peuple européen pour un motif si noble. Partout, ce ne sont qu'intolérance, expulsions, déportations, persécutions en acte ou en projet. D'autre part, nos lecteurs ne manqueront pas d'être frappés de surprise à voir comme on ignore généralement des faits si clairs et le régime d'un pays qui vit à trois cents kilomètres de la gare du Nord...

Songez d'abord que la subvention annuelle du gouvernement belge au culte juif est de 200,000 francs par an. Et que le nombre de sujets belges de religion israélite est inférieur à 500! Ce qui

fait une moyenne par individu vraiment incroyable (400 fr. par fidèle), alors que chez nous un prêtre catholique ne touche pas toujours 1,500 francs de l'évêché...

Les Juifs belges n'étaient guère plus de 200 avant la guerre, ce qui explique le petit nombre d'entre eux qui tombèrent au champ d'honneur. D'après M. le grand rabbin Ernest Ginsburger (voir son étude sur *Les Juifs en Belgique au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie Lipschutz) (1), trente-deux noms sont affichés dans la synagogue de Bruxelles, y compris ceux des soldats morts de maladie, et même un Français du 26^e R. I. à Nancy, porté indument! Il y a eu après la guerre une fournée de 180 naturalisations admises par les Chambres, ce qui explique, avec la prolifération naturelle du peuple élu, l'accroissement rapide de ce petit noyau.

En revanche, il vit environ 75,000 Juifs étrangers sur le territoire belge, dont 45,000 à Anvers, 20,000 à Bruxelles, tous issus, on le voit, des anciens ghettos de Hollande, de Russie et de Pologne à quoi il faut ajouter quelques Levantins et Français. Croit-on que cette proportion infime de nationaux n'empêche pas le gouvernement belge de subventionner des rabbins ou desservants qui, eux, sont tous étrangers? On les traite cependant comme des fonctionnaires belges. L'aumônier militaire de confession israélite a pu être trouvé parmi les sujets du roi Albert, mais on prévoit qu'il n'aura pas de successeur.

Bien entendu, le judaïsme belge compte dans sa petite communauté beaucoup plus d'élite que de « rafataille », comme on disait à Tarascon. On se souvient que le général Bernheim, mort l'an dernier lui appartenait, et que ses obsèques nationales donnèrent lieu à un léger émoi dans la population dévote. Il y a naturellement dans ce groupe force financiers, docteurs et professeurs. Le milliardaire Loewenstein, lui, était catholique, malgré son nom; mais l'avocat de miss Cavell était juif; et on compte même un ambassadeur. En revanche, pas un métallurgiste à l'usine, et fort peu d'ouvriers manuels. Et on ne parle même pas de cultivateurs.

Tous ces chiffres sont fort intéressants. D'abord, parce qu'ils prouvent qu'Israël est le sel de ce monde mais seulement le sel. Ensuite, que la richesse d'un pays, morale et matérielle, peut provenir de ses résidents (ou métèques), autant que de ses nationaux. Enfin, que l'assimilation nationale des Juifs au peuple qui les héberge n'est pas si rapide qu'on le croit, même à nos portes: la France est beaucoup plus large en matière de naturalisations, et grand nombre d'émigrés venus de Cracovie, de Francfort ou de Salonique demandent au bout de dix ans à devenir citoyens français, soldats français, à apprendre dans nos écoles que « leurs ancêtres les Gaulois » avaient des moustaches rousses et cueillaient le gui sur les chênes. On doit se souvenir aussi qu', dans la seule Algérie, le contingent des Juifs français a été triplé par la loi Crémieux.

Toutefois, la République française ne concevrait pas un libéralisme aussi contenu et aussi dangereux que celui dont peut se targuer la monarchie belge. Nous n'avons pas toléré en Alsace-Lorraine le maintien des prêtres ni des évêques allemands. L'Italie et l'Angleterre ne reconnaissent et ne subventionnent, elles aussi, que des clergés nationaux, des rabbins italiens ou anglais. Et on se souvient que la persécution de l'Église catholique au Mexique a commencé par l'éviction du clergé espagnol.

Il est juste de dire cependant que la liberté des cultes a été inscrite dans la Constitution belge en 1830, et que c'est sur le modèle du régime français que fut organisé, en 1832, la Consistoire central et le statut d'une Église reconnue, aidée par l'État. C'était aussi par application du décret napoléonien de 1808 que les Juifs belges avaient été pourvus d'un état civil et de nouveaux noms, avec prénoms chrétiens fort souvent. Bien des pays n'ont pas

(1) Elle continue et complète un livre de M. S. Ulmann: *l'histoire des Juifs de Belgique jusqu'au XVIII^e siècle*.

offert à l'éternel pèlerin un gîte d'étapes aussi sûr. Bien d'autres aussi se sont défendus contre la surabondance des enfants d'Ahasvérus par des méfiances, des lois d'exception qui ne valaient sûrement pas ce *numerus clausus* de fait qu'a établi la Belgique, et qui, sans empêcher Israël de s'établir chez eux, l'ont découragé de les servir et de les enrichir.

ANDRÉ THÉRIVE.

L'ermite de Saint-Thibaut

Il y a des auteurs qui produisent des livres comme un pommier des pommes. C'est la même facilité et la même régularité. Tel l'abbé Victor Enclin, curé de Tellin, en Ardenne, qui ne laisse passer aucune saison sans fructifier, pour la gloire de Dieu et l'édification des hommes.

Il a produit des vers, des contes, des romans, des chroniques, un journal de guerre en deux tomes et trois pièces de théâtre, dont une lui attira le courroux d'un Juif opulent et processif. Car, pas plus qu'Hitler, Enclin n'aime les Juifs et il satirise volontiers les châtelains israélites qui ne veulent pas danser comme siffle leur curé.

L'Eglise encourage et récompense toutes les formes d'apostolat. Aussi n'est-il pas douteux que l'abbé Enclin ne finisse tôt ou tard par être nommé chanoine, et je gage qu'il en sera, ce jour-là, à son cinquantième ouvrage au moins.

En attendant, Victor Enclin publie à la *Presse luxembourgeoise* (1) la « Vie prodigieuse de Frère Fulgence Meunier, pèlerin, conférencier, oblat bénédictin et ermite de Saint-Thibaut, 1857-1920 ».

Le dit Frère Meunier mena, en effet, une existence fort extraordinaire et anachronique.

Certains hommes ont une vocation tellement claire qu'il leur est aisé de la suivre dès l'enfance et de ne jamais s'en écarter. Le Frère Meunier mit presque toute sa vie à chercher la sienne et il ne s'y fixa qu'à la veille de sa mort. C'est sans doute qu'il en avait plusieurs et que, ne pouvant les suivre en même temps, il devait bien se résigner à les suivre successivement. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'il fut exemplaire en chacune.

Il naquit à Soignies d'un père natif de Villers-Saint-Ghislain et d'une mère originaire de Horrues. Ce père avait un fort penchant à l'ivrognerie. Il l'avait contracté dans l'estaminet de ses parents et il y céda tant qu'il put jusqu'au jour où il fut interné. Entre-temps, le pauvre homme avait fabriqué de la moutarde à Soignies, représenté diverses compagnies d'assurances en Belgique, exploité un fonds de commerce à Lille, travaillé dans une usine à Paris et mené sa malheureuse femme de la belle manière qu'on imagine.

Fulgence vécut son enfance et sa première jeunesse dans ce ménage d'enfer. Lui-même n'avait pas hérité de son ivrogne de père un caractère de tout repos. L'attrait de la solitude se mêlait en lui au goût du vagabondage. Pour peu qu'il aimât Dieu par-dessus toute chose, il avait donc ce qu'il fallait pour faire un pèlerin et un ermite. Afin de parcourir le cycle complet des états de vie où les laïcs peuvent se sanctifier, il reçut aussi, entre deux séjours à l'ermitage de Saint-Thibaut, le sacrement de mariage. Mais n'allons pas trop vite.

Nous sommes en 1868 où Fulgence fait, à Paris, sa première communion en l'église Saint-Bernard-de-la-Chapelle. Il est ensuite

placé en apprentissage chez un facteur d'orgues, puis il fait des séjours dans plusieurs hôpitaux et revient à la musique comme apprenti chez un fabricant d'accordéons. Des accordéons il a passé aux bronzes d'art, quand éclate la guerre de 1870, temps de famine pour les gens enfermés dans Paris. Le père Meunier parvient encore à boire, mais c'est le diable, pour la famille, de trouver à manger. Fulgence mendie des quignons de pain aux portes des restaurants, ramasse des choux dans les champs sous les balles prussiennes, vend des journaux aux civils, porte la correspondance des engagés au 13^e mobiles, fouille les poubelles pour y trouver du charbon et donne la chasse aux chiens errants. Il les attirait, nous dit-il, avec de la graisse de cheval, dans un local. Une fois là, ces pauvres bêtes étaient étranglées, écorchées et débitées par des spécialistes, et Fulgence recevait quelques bons morceaux pour sa peine.

La paix signée, il laisse les chiens tranquilles et se place chez un ciseleur en zinc, puis chez un orfèvre. A vingt ans, il apprend à répondre la messe et la sert chaque matin à Notre-Dame. Dès lors, Dieu se révèle à lui qui, jusqu'à sa mort, aimera la prière et goûtera les consolations de la ferveur.

En 1881, il se fait que Fulgence Meunier est à Bruxelles. Qu'est-ce qui l'a conduit par là? C'est une question qu'il ne faut jamais se poser à propos de notre vagabond sympathique. Est-ce qu'on demande aux oiseaux pourquoi ils s'établissent tantôt en un lieu, tantôt en un autre? On voit-on que l'Évangile exige de ses sectateurs le vœu de stabilité? Est-ce que Dieu a fait le monde si grand pour qu'on reste toujours dans son village? A commencer par Abraham, saint Joseph et les apôtres, tant de personnages consommés en sainteté ont aimé les voyages. Donc à Bruxelles où il est en déplacement, Fulgence Meunier tombe malade et est soigné à l'hôpital Saint-Jean. « Une maladie grave et compliquée, dit-il, — hypertrophie du cœur, endocardite et fièvre typhoïde — me conduisit aux portes du tombeau. » Le Vendredi-saint, il est administré et l'on pense bien qu'il passera dans la nuit suivante. Mais il profite d'un des derniers moments qu'on lui donne à vivre pour promettre à la Sainte Vierge, s'il en réchappe, de faire à pied un pèlerinage à Lorette. Le lendemain il est guéri, le surlendemain il descend communier à la chapelle et quelques mois plus tard il part pour l'Italie, voyageant comme il fera toujours, sans argent et sans provisions, allant à pied, mendiant son pain, logeant dans les granges, dans les presbytères ou à la belle étoile, récitant ses prières, soignant les malades dans les hôpitaux, visitant les sanctuaires, prenant ordinairement par le plus long et s'attachant à manquer le moins possible de hauts-lieux mystiques et de curiosités tant naturelles que surnaturelles. De Lorette il se rend à Rome pour assister aux fêtes de la canonisation de Benoît Labre, de là à Assise « pour présenter ses hommages au séraphique saint François » il est ensuite reconduit à la frontière française par les carabiniers italiens, revient à Paris « afin de préparer de nouveaux pèlerinages », et après être allé à Amettes, pays natal de saint Benoît Labre, repart pour Auvray, Lourdes, Saragosse, Compostelle, Salamanque, Avila, Séville et Ségovie. Il semble que le Frère Meunier ait maintenant trouvé sa voie. Il n'en changera pas pendant une dizaine d'années.

C'est alors qu'intervint son directeur spirituel pour lui conseiller d'embrasser la vie religieuse. Ce directeur manquait de largeur d'esprit. Pour quelqu'un, comme son pénitent, qui ne pouvait tenir en place, l'état de pèlerin n'était-il pas ce qu'il y avait de plus indiqué? Evidemment, ce n'était pas une vocation bourgeoise, mais n'y a-t-il que les bourgeois qui soient appelés au royaume de Dieu? Fulgence profita de son conseil pour visiter une foule de convents qu'il ne connaissait pas encore. Successivement il se rendit chez les Bénédictins, les Carmes, les Chartreux, les Trappistes, les Jésuites, les Franciscains et les Augustins de l'Assomp-

(1) Rue de Luxembourg, 38, Arlon.

tion afin de leur demander s'ils étaient du même avis que son directeur ou si ce n'était pas préférable qu'il s'en tint à son existence de pèlerin évangélique. A la majorité des voix, il lui fut déclaré que c'était là une belle et salutaire vocation.

Rassuré, il se remet en route. Il gagne tour à tour Maestricht où sont conservées d'insignes reliques, Cologne où sont honorés les Rois Mages, parcourt la Hollande, traverse la Belgique, s'arrêtant à Spa, à Saint-Hubert, à Saint-Thibaut, à Nassogne qu'évangélisa saint Monon, il va prier Notre-Dame-des-Affligés à Luxembourg, le bienheureux Pierre Fourier en Lorraine, il se rend à la Salette où il assiste à la plantation de la Croix, visite la Grande Chartreuse, et décide ensuite de faire le pèlerinage de Jérusalem, muni au préalable de la bénédiction du Pape qu'il ira chercher lui-même à Rome après avoir parcouru la Provence et l'Italie du Nord.

Ce voyage de Terre-Sainte, que le Frère Meunier devait entreprendre et mener à bien trois fois en sa vie, il l'a raconté dans un livre que Victor Enclin assure être d'un prodigieux intérêt : *A Jérusalem par la Croatie, les Balkans, l'Asie-Mineure et la Syrie* (1). Car le Frère Meunier, qui fit tant de métiers, s'adonna aussi à la littérature.

Il fut en outre un conférencier à succès, parlant tantôt devant des auditoires de séminaristes, tantôt dans des cercles ouvriers ou dans de savantes sociétés de géographie. Lorsqu'en effet l'on est allé trois fois à pied à Jérusalem, et qu'on a pèleriné sur toutes les routes d'Occident, pour peu qu'on ait eu les yeux bien ouverts et gardé la langue bien pendue, il est naturel qu'on soit capable d'intéresser toute espèce de public. Tant de conférenciers réussissent bien à faire parler d'eux qui ont pour tout mérite d'avoir lu quelques livres et acheté quelques plaques de projections lumineuses!

Quand plus tard, le Frère Meunier vivait sur la montagne de Saint-Thibaut, il racontait volontiers ses voyages à ceux qui venaient le voir en son ermitage, et plusieurs trouvaient qu'il manquait en cela de l'humilité.

Pour moi, je pensais, en l'écoutant, que s'il y a des saints qui ont horreur de parler d'eux-mêmes, il en est d'autres, par contre, comme sainte Thérèse, qui écrivent leurs mémoires, ou comme saint Paul, qui narrent volontiers leurs exploits. *Semel lapidatus sum, ter naufragium feci*. « Souvent, disait l'apôtre aux Corinthiens, j'ai vu la mort de près, cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un, trois fois j'ai été battu de verges, une fois j'ai été lapidé, trois fois j'ai fait naufrage, et il m'est arrivé de passer un jour et une nuit dans un abîme. Et mes voyages sans nombre! Mes périls sur les fleuves et en mer! Mes périls dans les villes et dans les déserts! » (II, Cor., XI).

Aussi bien, n'est-ce pas louer Dieu que de raconter les petites performances dont, grâce à Lui, nous avons pu nous rendre capable?

Mon intention n'est pas de raconter ici les nombreux hauts faits du Frère Meunier. J'ai seulement voulu vous mettre en goût, lecteur, d'aller les chercher dans l'ouvrage de l'abbé Victor Enclin. Procurez-vous-le. Vous y trouverez, retracée par la plume d'un humaniste et d'un homme de cœur, la plus pittoresque existence qui soit, et j'ajouterai : la plus émouvante et la plus sainte.

Après dix ans de voyages sanctifiés par la pénitence et la prière, Fulgence Meunier se fit ermite à Saint-Thibaut, près de Laroche, sur une montagne qui domine le village natal de Théroigne de Méricourt.

Ensuite il se maria à Marseille et devint un modèle d'époux pendant une vingtaine d'années. Le cœur a ses raisons..., dit l'abbé Enclin. *Melius est nubere quam uri*, disait saint Paul. Il était tombé sur une bonne pâte de femme qui comprenait les choses et ne se prévalait pas de ses droits pour suivre partout son mari.

(1) Vol. de 246 pages, en vente chez les Pères Assomptionistes, Grupont, prix : 10 fr., c. chèque post., n° 1584.26.

Ce dernier, quand ça lui chantait, se rendait dans des monastères pour y faire de longues retraites, ou il allait de ville en ville donner des conférences sur ses anciens pèlerinages et surtout il en entretenait de nouveaux qui duraient parfois des semaines. M^{me} Meunier gardait alors la boutique, vendant des piles électriques aux clients, pendant que son époux, revêtu de la coule bénédictine, le bourdon à la main, le cœur plein de joie et la bouche pleine de prières, arpentaient les chemins qui conduisaient aux sanctuaires de Notre-Dame et des saints.

Lorsqu'elle trépassa en 1923, le Frère Meunier reprit, pour ne plus l'ôter, la robe des oblats bénédictins sous laquelle il devait terminer sa vie à Saint-Thibaut en 1929.

OMER ENGLEBERT.

Les catholiques et les événements d'Allemagne

Il est très difficile pour un catholique belge de juger impartialement les événements d'Allemagne. Comme Belges nous avons tout à craindre d'une Allemagne délivrée de la lèpre parlementaire, de la lutte des partis, et animée d'un sentiment nationaliste poussé à l'extrême.

Comme catholiques, les points de vue sous lesquels on peut étudier la révolution allemande sont si nombreux, si différents, si enchevêtrés dans la mouvante réalité, qu'il nous est malaisé de prononcer un jugement catégorique d'approbation ou de condamnation.

Pour avoir essayé dans la presse quotidienne de marquer avec clarté deux ou trois aspects de cette révolution, voici que je passe aux yeux de quelques-uns pour un partisan masqué d'Hitler et un antisémite honteux.

Je voudrais essayer d'indiquer rapidement ce qui, à mon sens, rend aujourd'hui impossible un jugement d'ensemble et nous oblige à une grande attention et à beaucoup de circonspection.

* * *

Il s'agit évidemment en Allemagne d'une véritable révolution qui commence. C'est un nouveau régime politique et social que les nationalistes veulent réaliser par des moyens révolutionnaires. Il n'est pas question pour eux de revenir à n'importe quel régime du passé, pas plus à l'ère de Guillaume II qu'à celle de Bismarck, ou à celle de Weimar. Or, dans toute révolution il y a toujours deux séries d'événements qui pour être liées entre elles n'en sont pas moins distinctes. Il y a tous les faits quotidiens, de la prise de possession du pouvoir et de sa consolidation dans les premiers temps de la révolution.

Généralement ces faits ont une grande valeur spectaculaire et l'opinion publique s'y intéresse avec une attention passionnée. En Allemagne nous avons eu la persécution contre les Juifs, les discours menaçants d'Hitler, la dissolution des partis socialistes et communistes, des syndicats, l'arrêt de la Conférence du Désarmement, les aventures de Rosenberg à Londres, celles du Dr Franck en Autriche.

Dans cette première phase les acteurs sont des hommes d'action énergiques, sans scrupules, prêts à tout pour arriver au but. Ils sont souvent assez dépourvus d'idées, ou pourvus de quelques

idées simples qu'ils répètent sans se lasser, en les gonflant d'exagérations sentimentales.

Il est impossible et d'ailleurs à peu près inutile d'essayer de baser un jugement sur des faits qui changent, se transforment, se contredisent comme les scènes d'un film. Ces événements ont certes leur importance. Il n'est pas indifférent que telle ou telle mesure soit prise, que telle personnalité l'emporte sur telle autre. L'histoire se forge sous le choc des actions des hommes. Cependant, je ne crois pas que dans une révolution l'essentiel se trouve dans la chronique de ce genre de faits.

Pour ma part, je ne saurais me passionner pour ou contre Hitler, pour ou contre tel ou tel de ses lieutenants. Quand il m'arrive d'écrire sur le nationalisme allemand, je fais presque entièrement abstraction de tous ces événements auxquels la presse donne un relief toujours exagéré dans le sens des intérêts de parti, de classe ou de nation.

C'est que dans toute révolution il y a autre chose que la chronique des faits et gestes des acteurs révolutionnaires. Derrière eux, il y a les besoins, les intérêts, les aspirations de la masse du peuple que les chefs révolutionnaires essayent de traduire plus ou moins parfaitement dans leurs actes. Il y a aussi la traduction intellectuelle de ces aspirations confuses dans des systèmes, dans des doctrines, dans des groupements intellectuels. Or, sans avoir fait des révolutions une étude suffisante pour oser me prononcer avec assurance, je crois qu'à la longue, plus ou moins parfaitement selon les circonstances, ce sont ces aspirations profondes, qui finissent par l'emporter et par s'imposer aux hommes d'action.

Si on accepte cette façon de voir, il faudrait distinguer en Allemagne l'action du parti nazi, telle qu'elle se développe au jour le jour au gré des événements, et les forces profondes qui s'agitent derrière ce rideau. A lire les journaux belges, à causer avec des partisans ou des adversaires de la révolution allemande, il me semble que bien peu parmi nous paraissent se douter que derrière Hitler et ses troupes il y a, en Allemagne, une immense fermentation d'idées, de sentiments, de passions dont Hitler est sans doute le symbole momentané, mais qu'il n'exprime que d'une façon fort imparfaite. Un ami me dit : « Avez-vous lu le programme d'Hitler, et sa conception du crédit ? C'est idiot ». Mais oui, c'est idiot. Mais voici ce qu'un théoricien du nationalisme allemand écrit à ce sujet :

Un examen tant soit peu approfondi (du programme économique du parti) montre que c'est là justement le côté le plus faible de tout le système hitlérien.

Nulle part la sincère volonté de réforme et de rénovation de l'hitlérisme ne se trouve mêlée à une telle ignorance des faits. Malheureusement, si on voulait montrer toutes les erreurs commises, il faudrait se reporter à des notions fondamentales de l'économie politique, telles que « le capital », le « crédit », l'« argent » (1)...

Cela prouve tout simplement que l'essentiel du mouvement nationaliste n'est pas dans le programme d'Hitler.

Et, c'est dans ce grand courant d'idées, de systèmes, d'aspirations qu'il y a quantité de choses intéressantes et nouvelles qu'il est impossible à un catholique de désapprouver purement et simplement. La matière est si vaste que je ne puis même songer à en esquisser les contours. Qu'il me suffise d'indiquer deux ou trois points essentiels.

Intellectuellement parlant, le nationalisme allemand constitue une réaction consciente contre la société bourgeoise, issue de la philosophie du XVIII^e siècle, de la révolution française, du libéralisme économique. Il se rattache dans le passé à tout le courant romantique allemand, si différent du nôtre et dans lequel le catho-

licisme a trouvé en Allemagne et en Autriche un regain de vitalité. Mais cette réaction n'a pas du tout une tournure conservatrice. Elle ne vise pas, comme c'était le cas au commencement du XIX^e siècle, à ressusciter un régime à jamais aboli. C'est vers l'avenir qu'elle s'oriente. Et cet avenir, elle le voudrait très différent du passé immédiat.

En philosophie, la réaction se marque par un rejet du positivisme et du scientisme; un nouvel intérêt pour les questions métaphysiques; une compréhension plus sympathique des idées religieuses.

En politique, c'est toutes les idées de 1789 qui sont attaquées, non pas peut-être dans leurs aspirations profondes, mais dans la forme individualiste, qu'on leur avait donnée. Toute l'idéologie démocratique, libérale, individualiste, qui servait de support aux luttes des partis, au système parlementaire est sapée par la base, non pas, comme on le dit légèrement, au profit d'un étatsisme qui n'est que la forme extrême de la démocratie, mais au profit d'une doctrine organique qui, sans sacrifier les droits éminents de la personnalité humaine, rendrait une existence autonome aux groupes sociaux : à la famille, à la profession, aux provinces, aux Eglises.

En économie politique, c'est le capitalisme qui est attaqué, parce qu'il a sacrifié l'homme à la richesse, placé l'argent comme valeur suprême, au-dessus de toutes les valeurs spirituelles, qu'il a dissout tous les sentiments vraiment humains et détruit l'esprit de communauté.

Mais si on critique la société bourgeoise et capitaliste, ce n'est certes pas pour la remplacer par le communisme-marxiste. Si Marx est actuellement tant attaqué en Allemagne, c'est sans doute pour des raisons sociales que De Man signale dans son dernier livre (1) avec une insistance tâtilonne qui donne une impression assez pénible de méticuleuse exégèse. Ces raisons sociales, c'est que le marxisme s'identifie avec les revendications de classe des ouvriers d'usine. Or, en Allemagne la classe qui souffre actuellement le plus de la crise du capitalisme, c'est la bourgeoisie. Celle-ci sera donc anticapitaliste par conséquent nationaliste, mais elle ne sera pas marxiste parce qu'il ne lui plaît pas d'être confondue avec les ouvriers.

Cette explication est intéressante, mais elle ne va pas jusqu'au cœur de la question.

Les nationalistes combattent le marxisme, pour des raisons qui sont très proches de celles que De Man lui-même a si bien précisées de son évocation du marxisme. Le marxisme est un phénomène de la civilisation bourgeoise, matérialiste, économique. C'est une doctrine de haine, une doctrine de classe qui a capté tous les poisons intellectuels de la philosophie du XIX^e siècle, pour les mettre à la portée du peuple ouvrier. Le marxisme détruit aussi sûrement que le libéralisme bourgeois tout ce que le nationalisme doctrinal exalte : la personnalité spirituelle, la famille, la profession, la nation.

C'est parmi de jeunes écrivains nationalistes que j'ai trouvé les meilleures analyses critiques du bolchevisme. Et pourtant beaucoup de doctrinaires du nouveau mouvement — pas tous — se disent socialistes. Mais chez eux ce vocable a perdu toute sa signification historique. Il signifie simplement que l'organisation économique de la société nationale doit être telle qu'elle permette à tous les citoyens d'accéder à une vie vraiment humaine dans tous les sens du mots.

De Man lui-même, qui depuis, me paraît avoir fait un violent mouvement en arrière, donnait, en 1928, cette définition du socialisme : « Le socialisme est une tendance de la volonté vers un ordre social équitable ». C'est dans ce sens et même dans un sens

(1) *La Mission de la jeune génération*, E. GUNTHER-GRÜNDEL, Paris, Plon, p. 244.

(1) *Le Socialisme constructif*, par HENRI DE MAN.

plus précis et plus radical que beaucoup de nationalistes allemands se proclament socialistes-nationaux. Et à ce compte-là qui de nous n'aurait le droit, dont j'espère bien que personne n'usera, de se proclamer socialiste?

Quant aux moyens, les groupes intellectuellement les plus influents rejettent le socialisme d'Etat et préconisent une réorganisation corporative (*stände*) de la vie sociale.

Il faudrait encore ajouter bien des traits pour préciser les contours de la révolution intellectuelle qui est en train de s'accomplir en Allemagne, et à laquelle Hitler essaye avec plus ou moins d'adresse, plus ou moins de brutalité, de donner une expression politique. Mais ce que j'en ai dit suffit pour montrer qu'un catholique, devant un mouvement d'une pareille ampleur, ne peut pas se contenter de critiquer et de condamner. Dans ce chaos, dans cette fermentation, il y a des éléments intéressants, des germes de vie, des embryons d'idées qui ne demandent qu'à se développer et qui ont besoin de la pensée et de l'action catholique pour aboutir.

Je comprends très bien pour ma part que les catholiques allemands renoncent à faire au nationalisme une lutte de principe. Il y a dans les doctrines nationalistes beaucoup plus d'éléments assimilables par le catholicisme qu'il n'y en a dans le capitalisme bourgeois et dans le socialisme marxiste, ces frères jumeaux du matérialisme économique.

* * *

Mais, et c'est ici qu'un catholique rencontre la plus grande difficulté, ces éléments assimilables sont viciés par une erreur fondamentale. La valeur suprême à laquelle les nationalistes mesurent et leurs critiques et leurs aspirations, c'est la race et la nation. Nous sommes en présence de ce qu'on a appelé le mythe de Rosenberg, puisque c'est lui qui lui a donné un fondement philosophique.

L'idée centrale est fort simple, c'est une philosophie de l'histoire basée sur l'influence de la race. *Derrière toutes les grandes révolutions historiques, affirme Rosenberg, derrière toutes les grandes manifestations civilisatrices de l'humanité (mœurs, droit, art, technique) on trouve toujours une race particulière, qui en a été en quelque sorte le moteur. En Occident, c'est la race nordique germanique; et même quand on remonte à ses racines, on découvre que cette race nordique ou aryenne a été l'élément créateur de toutes les grandes cultures de la terre.*

Tous les nationalistes ne tombent pas dans le ridicule d'attribuer au sang, à la race au sens biologique du mot, la source unique de toutes les valeurs civilisatrices. La plupart d'entre eux se rendent bien compte que les nations modernes sont faites de mélange de races et que ces nations sont plutôt des groupes spirituellement différenciés. Mais tous se font de la nation allemande une conception tellement exagérée qu'elle confine à la mythologie et à l'idolâtrie.

L'ordre de demain que l'Allemagne a le devoir de réaliser, ce ne sera pas, ce qui est notre espoir secret, un ordre chrétien, quelque chose comme le *Nouveau moyen âge* de Berdiaeff. Non, ce sera l'ordre allemand. L'heure de l'Allemagne a sonné au cadran de l'Histoire, tandis que sonnait le glas annonçant la décadence des autres nations...

Notez bien que cette folle prétention peut avoir un certain fondement dans la réalité. Il se peut très bien que la mentalité allemande soit plus apte à concevoir, le caractère du peuple allemand plus apte à réaliser les conditions d'un ordre social renouvelé que la mentalité française, restée prisonnière d'un rationalisme étroit; et de l'emprise des idées de 1789, dont l'horizon est en Allemagne dépassé depuis un siècle. Mais de ce fondement

dans la réalité à l'exagération hystérique du nationalisme, il y a une fameuse marge. Et cela risque de vicier tout ce que nous pourrions trouver de bon de nouveau, d'utilisable dans les doctrines de ce nationalisme. Si nous ne le regardons que sous cet angle, nous ne pouvons que le combattre, l'accuser d'idolâtrie et en faire une véritable hérésie que tout chrétien se doit de dénoncer.

C'est cette même invention mythique qui est à la racine idéologique de l'antisémitisme allemand. Tous les défauts du capitalisme, tous les défauts du marxisme, tous les symptômes de la décadence morale de notre temps : dans la littérature, le théâtre, la presse et les mœurs, c'est aux Juifs qu'on les attribue. En face du Germain, porteur de toutes les vertus, se dresse le Juif propagateur de tous les vices, et le bon Germain a le devoir d'écraser le Juif. Encore une fois, c'est insensé. On confond tout dans une simplification sentimentale à caractère mythologique. L'Allemand ainsi conçu est un simple mythe et le Juif en est un autre.

Malheureusement, ces conceptions risquent de vicier tout ce que, par ailleurs, nous trouvons de bon, d'excellent, dans les doctrines nationalistes.

J'ai déjà dit qu'il y avait une tendance à rendre aux valeurs philosophiques et religieuses la place à laquelle elles ont droit. Ce sont en réalité les premières et les plus hautes, celles qui doivent diriger, en se les subordonnant, toutes les activités sociales, comme les actions individuelles. Nous sommes tentés d'applaudir au spectacle d'un pareil redressement. Attention! Ces valeurs religieuses devront être des valeurs religieuses allemandes et on voit d'ici où cela peut conduire! Certains, peu nombreux il est vrai, voudraient éliminer de la mentalité allemande toutes les influences judéo-chrétiennes — peut-être même les influences gréco-latines — pour faire revivre l'ancien paganisme-germanique. D'autres accepteront le christianisme, mais un christianisme allemand : le protestantisme luthérien adversaire d'un catholicisme romain et universel.

On voit combien variés sont les aspects de la révolution nationaliste en Allemagne. Je n'ai voulu, dans ces courtes notes, qu'indiquer cette complexité, pour engager les lecteurs à se défier des jugements sommaires et unilatéraux. Notre attitude, à nous catholiques, ne peut pas être de critique absolue, ni d'adhésion absolue. Comme catholiques, nous ne sommes ni libéraux, ni socialistes, ni hitlériens, ni fascistes, ni antisémites.

Nous essayons d'abord d'être intégralement catholiques, de retrouver la doctrine dans toute sa pureté, ce qui n'est déjà pas toujours facile. Et puis partant de cette doctrine, nous voudrions apprécier les mouvements culturels politiques et sociaux qui essayent de se réaliser pour assimiler ce qu'ils peuvent avoir de bon.

Dans aucun de ces mouvements nous ne rencontrons ni le bien absolu, ni le mal absolu, car ce n'est pas dans ces régions contingentes que l'absolu, dont le vrai nom est Dieu, siège.

Le grand tort précisément, et cette pensée mériterait à elle seule un long développement, le grand tort de tous les mouvements politiques et sociaux modernes, c'est d'avoir créé des mythologies, d'avoir éliminé Dieu de la vie sociale pour dresser à sa place de fragiles idoles.

FERNAND DESCHAMPS,
Professeur d'économie sociale.

Nous publierons dans notre prochain numéro l'Art poétique de Paul Claudel par VICTOR BINDEL.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

Examen critique du système De Greeff.

La maîtresse page du mémoire de M. De Greeff est, peut-être, celle qu'il n'a pas écrite lui-même, mais qu'il a fait écrire par un ami gagné à sa cause et qu'il décore pompeusement, sans le nommer, du titre d'*éminent spécialiste*... en quoi? On ne nous découvre pas la spécialité, mais je promets à mes lecteurs de la leur faire deviner sûrement, au cours de cet article. Ce précieux témoignage roule sur « *Le premier janvier* ».

L'éminent — je le désignerai ainsi, pour ma commodité, — débute en ces termes : « *Nous sommes arrivés (lui et des amis médecins) au moment où les enfants venaient de se comporter comme s'ils avaient vu quelque chose, c'est-à-dire qu'ils avaient récité à haute voix une partie du chapelet* ».

Je note que venu pour la première fois à Beauraing, le 1^{er} janvier, l'éminent n'a pas assisté à la « vision ».

Entrés dans le parc, lui et ses amis ont constaté que les enfants « sont allés se placer à genoux sur un banc devant la grotte en se bousculant légèrement pour trouver place; certains se sont parlé entre eux à voix basse, en prenant des précautions pour n'être point remarqués. Le père suivait... »

Nous entrons dans le mystère : bousculade et cachotterie! Ils se bousculent pour trouver place : indice troublant, peuvent-ils avoir vu quelque chose? Moi, j'ai vu sans trouble, sans chercher anguille sous roche, non des enfants, mais de grandes personnes se bousculer, légèrement aussi, un Jeudi-Saint, pour prendre place à la Table sainte : geste si humain, quand il y a moins de places libres que d'occupants. Puis, il n'y avait pas que les voyants à se faufiler, il y avait Paulette Dereppe, Degoudenne, d'autres encore, et n'oubliez pas que l'éminent ne les connaît pas et est incapable d'identifier les voyants.

Certains chuchotaient en cachette et... le père suivait. Qu'ont-ils pu se passer par le tuyau de l'oreille? L'éminent n'a rien entendu, mais il laisse clairement entendre que les cinq petits conspirateurs complotaient. Quoi donc, si ce n'est l'interrogatoire qui allait suivre? En conclusion, du reste, il se rallie carrément à l'hypothèse de la supercherie.

Je me permettrai de faire observer à l'éminent qu'il découvre son jeu trop tôt en commettant la plus insigne maladresse. Comment! Vous allez soutenir la thèse que ces gosses de village sont des petits prodiges de fumisterie, des Lemice-Térieux de génie qui ont monté cette comédie de Beauraing en trente-cinq actes, et provoqué un mouvement chaque jour plus intensifié, et vous imaginez qu'ils étaient assez niais pour se concerter seulement quelques minutes avant l'interrogatoire sur leurs attitudes et se donner des airs compromettants devant le public!

Non. Vous n'y êtes pas! Une farce de telles dimensions ne s'improvise pas, les acteurs ont dû tenir souvent des conciliabules secrets chez le président du Cercle spirite, où ils se sont distribué les rôles, entendu sur les questions et les réponses. Et, pourquoi,

dame, se faire des cachotteries avant d'être interrogés, puisqu'ils n'ont rien vu, qu'ils ont tout inventé depuis longtemps?

Pour tout observateur impartial, si les enfants se sont parlé à voix basse — ce que l'éminent affirme en les ignorant — c'est par respect religieux.

* * *

On entre au parloir encombré de médecins, une trentaine; deux jeunes, faisant fonction de greffiers, se sont placés à table, ils écrivaient dans un cahier. M. Maistiaux faisait entrer les enfants. « *Les questions posées par les jeunes (contrôles?) qui écrivaient, entraînaient nettement la suggestion. Elles étaient faites comme ceci : As-tu vu la Vierge? — A-t-elle parlé? ou — As-tu entendu?* »

Suit la relation de l'interrogatoire, faite de chic, reproduite de mémoire, combien de temps après? adressée à M. De Greeff, par un camarade qui flatte sa manie : deux éminents qui s'entendent à merveille. Ce qui me frappe, c'est l'ingénuité avec laquelle M. De Greeff publie cette relation comme un document accrédité, infaillible, comme l'unique procès-verbal, l'incontrôlable, tandis que la plus élémentaire prudence l'obligeait à le confronter avec les procès-verbaux dressés par les jeunes confrères. Nous avons la bonne fortune de posséder la minute d'une copie de l'interrogatoire du 1^{er} janvier, prise par un jeune médecin « qui écrivait » à la différence de l'éminent qui n'écrivait pas et qui, nous allons le démontrer, s'est livré à sa fantaisie.

Premier acroce à la vérité, involontaire ou volontaire : pour le témoin de M. De Greeff, *une enfant*, une fille est la première interrogée. Il fait erreur, c'est *Albert Voisin* qui est le premier introduit. Et cette grossière erreur se double d'une autre plus grave, apparemment intentionnelle : la première question n'a rien qui entraîne la suggestion; elle ne commande pas une réponse prévisible : *Qu'y a-t-il de nouveau?* Et, nous constatons, à la lecture de ces notes, que chaque voyant est accueilli de même par cette simple ouverture. Nous constatons même, et nous ferons constater à nos lecteurs, en soulignant par des italiques les réponses absolument indépendantes des questions posées, que pour être exact et véridique, il faut renverser les affirmations de l'éminent.

I. Voici d'abord l'*interrogatoire* d'Albert, le premier entré, purement et simplement escamoté, entièrement passé sous silence par le témoin de M. De Greeff.

— Qu'y a-t-il de nouveau? — *Rien du tout.*

— Tu n'as rien vu? — *Non, et j'ai eu mal quand j'ai tombé.*

— Pourquoi ne voulais-tu pas dire le deuxième chapelet? —

Je savais bien que c'était inutile, qu'elle ne reviendrait pas.

En voilà des réponses non suggérées, mais originales et surprenantes! Voilà une preuve palpable que, s'il y eut complot manigancé jusqu'à la dernière heure, Albert y demeura étranger. Il est terriblement fâcheux pour M. De Greeff que, s'il se présente un incident qui ruine son système, il s'en débarrasse en un tournemain, au besoin par les bons offices d'un éminent spécialiste.

* * *

II. Interrogatoire de Gilberte Voisin.

Version de l'éminent spécialiste. Une enfant répondit : « J'ai vu la Vierge. J'ai entendu ce qu'elle disait : « AIMEZ-VOUS BIEN... »

(1) Voir la *Revue catholique* des 31 mars, 7, 14, 28 avril, 5, 12 et 19 mai.

(Je crois que c'est cela, mais peu importe la phrase ou la question.) A différentes questions, elle répondit chaque fois après un temps de *latence* en minaudant comme une jeune fille qui sort de pension et veut se donner le temps de réfléchir avant de répondre.

Version du jeune confrère qui écrivait.

- Y a-t-il du nouveau? — *J'ai entendu parler.*
- Qu'est-ce que tu as entendu? — *PRIEZ TOUJOURS.*
- Quand as-tu entendu cela? Tu ne t'es pas arrêtée? — *Si, je me suis arrêtée.*
- Quand cela? — *Un petit moment après qu'on est tombé.*
- Quand elle a parlé, tu n'as pas vu ses dents? — *Peut-être, on les voit plus ou moins.*
- Tu n'en es pas certaine? — *On les voit un peu.*
- Où se trouvait-elle aujourd'hui? — *Sous la branche qui fait axe.*
- Hier, tu as dit qu'on ne voyait pas ses dents? — *Quand ai-je dit cela?*
- Et, quand elle sourit? — *Quand elle sourit, on ne les voit pas, mais on les voit un peu quand elle parle.*
- Qu'a-t-elle dit? — *« PRIEZ TOUJOURS ».*
- Elle ne l'a dit qu'une fois? — *Oui.*
- Les mains n'ont pas bougé? — *Non, sauf quand elle est partie.*
- As-tu vu le cœur? — *Oui.*
- Elle a penché la tête aujourd'hui? — *Non, jamais.*
- Elle sourit? — *Oui, sauf quand elle parle, elle ne sourit plus tant.*
- Vous regarde-t-elle? — *Oui, Monsieur.*
- Quelle est la couleur de ses yeux? — *Bleus. On le voit quand elle lève les yeux au ciel.*
- Quand elle lève les yeux au ciel? — *En arrivant, elle a les yeux au ciel.*
- Pourquoi ne voulais-tu pas partir? — *Ben...*
- Pourquoi t'es-tu arrêtée? — *Parce que j'ai vu qu'elle allait parler.*
- As-tu vu un anneau à ses mains? — *Non, elle n'en a pas.*
- Comment a-t-elle fait sa réponse? Fort? — *Elle a appuyé sur « toujours ».*
- Elle a une voix forte? — *Une voix de femme.*
- On ne voit aucune marque à ses mains? — *Non, rien.*
- Tu as vu un cœur? — *Oui, quand elle part.*

J'en appelle à tout homme de bonne foi. N'est-ce pas un dialogue clair, net, précis, sans feinte ni minauderie, où les réponses spontanées et réfléchies se croisent avec des questions à l'emporte-pièce? Elle est bien de sa race cette petite Wallonne, lucide et éveillée, qui parle à la Jeanne d'Arc!

J'en appelle une seconde fois à tout honnête homme. Auprès de cette version, authentique procès-verbal, la version de l'éminent est-elle autre chose qu'une sottise et plate caricature? Où a-t-il pris cette parole: *Aimez-vous bien?* qui n'a jamais été relevée, qui n'a jamais été entendue, qui est une pure et grotesque invention? Au reste, le falsificateur balbutie lamentablement: *« Je crois que c'est cela, mais peu importe la phrase ou la question ».* Pardon, Monsieur, et je vous plante cela entre les deux yeux: il importe au plus haut chef de savoir où est la supercherie? où est le menteur? Vous prétendez, par insinuations, placer le mensonge sur les lèvres des enfants, et voici un flagrant délit qui retourne l'accusation sur l'accusateur. Cela vous importe extrêmement.

* * *

III. Interrogatoire de Fernande Voisin.

Version de l'éminent spécialiste.

- As-tu vu la Vierge? — *Oui.*
- A-t-elle dit quelque chose? — *Non, elle n'a rien dit.*
- Elle n'a rien dit ou tu n'as rien entendu? — *Je n'ai rien entendu, mais j'ai vu remuer ses lèvres.*

La façon dont la question était posée, intercale l'éminent, laiss-

sait nettement percevoir qu'une autre avait répondu auparavant qu'elle avait répondu quelque chose.

- Tu n'as rien compris? — *Non, j'ai vu remuer ses lèvres.*

Version du jeune confrère qui écrivait.

- Qu'y a-t-il de nouveau? — *Elle a voulu parler.*
- Quand? — *Au milieu des prières.*
- Au milieu d'un Ave? — *Non, au milieu des prières que nous disions.*
- Tu as vu bouger ses lèvres? — *Oui, j'ai vu qu'elles bougeaient, et qu'elle prenait la mine qu'elle prend quand elle va parler.*
- Qu'a-t-elle dit? — *Je n'ai rien entendu.*
- Tu as arrêté ta prière? — *Non.*
- Pourquoi? — *Parce que je ne veux pas entendre seule.*
- Pourquoi ne veux-tu pas entendre seule? — *Je n'aime pas quand elle parle à moi toute seule.*
- Tu as vu son cœur? — *Oui.*
- Alors, il n'y a rien d'extraordinaire aujourd'hui? — *Non, sinon qu'elle a voulu parler.*
- Elle a remué les lèvres pour parler? — *Oui, elle a sûrement parlé, mais je n'ai pas entendu.* J'ai entendu quelque chose, mais je ne sais pas si c'est le potin ou si c'est sa voix.
- C'était long ce qu'elle disait? — *Oui.*
- Très long? — *Non, assez long.*

Cette version est d'une sincérité brutale, je dirais même, parfois déplaisante, car Fernande exagère sa crainte d'un aparté qui la compromet. En tout cas, c'est limpide. Elle a catégoriquement et d'emblée répondu: *« Elle a voulu parler, je n'ai pas entendu »*, et elle persiste jusqu'à la fin. Elle a remué les lèvres, pris l'air de vouloir parler, elle a dû parler, elle l'a sûrement fait, mais *« Je n'ai pas entendu »* et, pour un peu, elle ajouterait: *« Je n'ai pas voulu entendre seule. Encore une fois, c'est péremptoire. »*

Mais l'éminent, qui semble avoir reçu mission de travestir les faits et cherche pour cela midi à quatorze heures, veut à tout prix que cette déclaration de Fernande lui ait été soufflée. Il manipule donc le questionnaire en conséquence, ou plutôt il invente questions et réponses et les enfila à sa manière: *« As-tu vu la Vierge? Oui. — Elle n'a rien dit ou tu n'as rien entendu? — Je n'ai rien entendu. »* Ces questions, qui n'ont pas été posées, qui sont nettement contredites par la version écrite, sont fabriquées de toute pièce, afin de laisser supposer que l'interrogateur, de même avec Fernande, lui a dicté sa réponse en lui faisant entendre à demi-mot que la voyante, précédemment interrogée, avait déclaré: *« La Vierge a parlé ».*

Je ne disconviens pas de l'ingéniosité du procédé, mais est-ce loyal? Encore une fois, est-ce de la belle et loyale discussion?

* * *

IV. Interrogatoire d'Andrée Degenbre.

Version de l'éminent.

Mêmes questions, mêmes attitudes, une variante cependant à la troisième réponse: *« J'ai vu remuer ses lèvres, j'ai entendu, mais je n'ai pas compris ».*

Le jeune écrivain pose une question nouvelle: *« Est-ce à cause du bruit de la foule, des autos? »* L'enfant hésite... répond plus ou moins *« Oui »*, bredouille... et on la fait disparaître. Comment, ayant une « vision », pouvait-elle être empêchée d'entendre la voix céleste (?) par les bruits matériels qui se faisaient entendre autour d'elle?

Version du jeune médecin qui écrivait (fragments essentiels).

- Y a-t-il quelque chose de nouveau? — *J'ai vu remuer les lèvres.*
- Elle a parlé? — *Non, je n'ai rien entendu, j'ai même arrêté, j'ai très bien vu ses lèvres qui bougeaient.*
- Longtemps? — *Non, un petit peu.*

- Tu es certaine que tu n'a rien entendu? — *Non, Monsieur.*
 — Elle a longtemps remué les lèvres? — *Un petit peu.*
 — C'est alors que tu t'es arrêtée? — *Oui.*
 — Hier, quand vous êtes revenus (la veille, les enfants étaient revenus à 9 h. 45 et avaient revu leur Apparition), il n'y a rien eu de spécial? — *Non.*
 — Elle a parlé? — *Non. Nous avons demandé : « Parlez, nous vous écoutons ».*
 — Elle n'a pas répondu? — *Non, nous avons dit une deuxième dizaine de chapelet pour la remercier et elle est apparue encore, dans la deuxième dizaine.*

De la confrontation de la relation, écrite sur place, par un jeune collègue tout proche des enfants et des interrogateurs, et de l'autre relation d'un témoin plus ou moins bien placé dans cette cohue de trente médecins, et reconstituée d'après souvenirs, il résulte que la première inflige à la seconde de péremptories démentis. Imaginaire, la réponse : « *J'ai entendu, mais je n'ai pas compris* ». Andrée ayant clairement, à deux reprises, articulé cette déclaration : « *Je n'ai pas entendu. Je n'ai rien entendu* », encore bien qu'elle ait vu remuer les lèvres. Sotttement imaginaire, le fait qu'elle aurait bredouillé, il n'y a pas trace de bredouillement dans les réponses, pas d'hésitation, et le monosyllabe : *oui*, faut-il le dire? n'a pas été prononcé « *plus ou moins* »! Purement inventée, la question « *Est-ce à cause du bruit de la foule, des autos?* », substituée à celle-ci : « *Es-tu bien sûre de n'avoir pas entendu?* ».

Et, notoirement, radicalement, absolument contraire à la vérité, l'affirmation « *qu'on a fait disparaître l'enfant* », comme si ses réponses devenaient embarrassantes. Loin de couper court, l'interrogateur ayant épuisé son questionnaire sur les faits du jour, a prolongé l'entretien en revenant sur le phénomène de la veille avec une complaisante insistance.

Il serait difficile d'accumuler plus d'erreurs en si peu de mots, il y faut la bonne volonté d'un spécialiste.

V. Interrogatoire de Gilberte Degeimbre.

Version de l'éminent.

Un médecin m'ayant reconnu, me prie de questionner l'enfant. Comme elle avait répondu aux jeunes gens qui écrivaient qu'elle avait vu la Vierge, je lui demandai : « *Comment est-elle habillée?* » Elle me répondit sans hésitation, d'un petit air suffisant : « *Je l'ai déjà dit* ». Comme j'insistais, le D^r Maistriau, d'un ton péremptoire : « *Ce sont des questions déjà posées, on ne les pose plus (sic)* ».

Version du jeune médecin qui écrivait.

- Qu'y a-t-il de nouveau? — *J'ai encore vu son cœur, savez-vous.*
 — Raconte-nous ce que tu as vu. — *Je n'ai que cela à vous dire.*
 — Quand tu voyais, elle n'a rien dit? — *Non, Monsieur.*
 — Tu la regardais bien (sa bouche)? — *Oh, oui, malheureux(1)!*
 — Dis-nous comment elle est apparue? — *Tout d'une fois, comme d'habitude.*
 — Explique-nous, nous ne savons pas, nous autres. — *Fallait venir plus vite, je ne raconte plus.*
 — Elle regardait la terre ou le ciel? — *Parfois nous, parfois elle regardait le ciel.*
 — Regarde-t-elle souvent plus de votre côté que du côté du ciel? — *La même chose.*
 — Elle était joyeuse, souriante? — *Elle souriait.*
 — Elle n'a pas remué les lèvres comme pour parler? — *Je n'ai pas vu.*
 — Avait-elle un anneau à la main? — *Non, Monsieur.*

Comme on le voit, notre copiste n'a pas intercalé dans son procès-verbal l'intervention du D^r Maistriau, puisqu'il s'est borné à consigner les réponses des enfants, mais il a fidèlement reproduit la désobligeante réplique de Gilberte : « *Fallait venir plus vite (plus tôt). Je ne raconte plus* ». Visiblement agacée par un monsieur

(1) Savoureux wallonisme, intraduisible.

qui, survenant le 1^{er} janvier 1933, prétend reprendre les choses *ab ovo*, se faire répéter des descriptions qui ont défrayé à satiété les interrogatoires depuis le 29 novembre 1932, la petite Gilberte à rabroué l'important avec une vivacité regrettable, sans doute, mais joliment méritée. Ainsi faut-il excuser la sortie du D^r Maistriau, tarabusté, en fin de compte, par ce questionneur éminemment indiscret. Celui-ci s'en plaint amèrement dans la dernière des conclusions dont il fait suivre sa relation : « *La façon dont il m'a été répondu par la plus petite des enfants et la brusquerie avec laquelle le D^r M. a coupé l'interrogatoire de celle-ci... m'ont laissé... rêveur* ».

Pardon, éminent spécialiste, vous ne l'êtes pas en observation historique. Gilberte n'a pas rompu définitivement l'entretien, elle l'a brisé sur un seul point : descriptions de l'Apparition dont on l'avait saturée pendant plus d'un mois. Le D^r Maistriau n'a pas coupé l'interrogatoire, il l'a redressé, aiguillé sur une autre voie, où sans vous laisser interloquer par une petite gosse, il vous était libre d'entrer. « *ces questions ne se posent plus* », ça revenait à vous demander d'orienter vos questions vers la soirée du 1^{er} janvier. C'était le moment d'indaguer sur la légère bousculade et sur les mystérieux chuchotements où, d'après votre flair policier, ces futées fillettes et ce madré garçonnet avaient mijoté leurs réponses. Tenant si belle occasion de confondre l'imposture, vous êtes resté bouche close, *cela me laisse... rêveur...*, à mon tour, avec points suspensifs redoublés.

De cette attitude d'effacement inexplicable, l'éminent spécialiste prend sa revanche dans ses conclusions :

« *Des faits très minces que j'ai vécus, je déduis : 1^o Qu'aucune précaution n'a été prise pour éviter la tromperie dans les déclarations des enfants : ils ont pu s'entendre avant la scène, et même après, avant l'interrogatoire par les médecins : tout a donc pu être monté de toutes pièces.* »

Nous tenons enfin l'accusation de tricherie, souvent insinuée par M. De Greeff, courageusement articulée cette fois par... son comparse. La conclusion est basée sur des circonstances inexactement observées et sur une supposition dénuée elle-même de fondement :

1^o Les enfants ne se retrouvaient qu'à 6 h. 30 chez Degeimbre pour le départ à la grotte. La foule les y assaillait. De là on les menait individuellement, les protégeant, leur fendant un passage. Parvenus au lieu des apparitions, ils étaient séparés par des infirmes ou des médecins durant toute la vision. Après le chapelet d'actions de grâces, ils étaient commis à la garde d'un surveillant qui les conduisait au couvent et ne les lâchait qu'au moment de leur comparution devant ce tribunal de médecins, tribunal improvisé, sans mandat, sans garantie de capacités, mais non sans prétentions;

2^o Il est puéril, il est même contradictoire de supposer que ces petits roublards aient attendu l'heure de la scène, et surtout les quelques fugitifs instants d'après la scène, entre les dizaines du chapelet de reconnaissance, pour monter de toutes pièces, sous les yeux de leurs juges, cette dramaturgie à la fois gracieuse et grandiose, assurément très compliquée. En tout cas, nous l'avons dit plus haut, en ce qui concerne la bousculade et les chuchotements, le témoignage de l'éminent doit être récusé, parce qu'il ne connaissait pas les enfants; il ne les a vus de face qu'à l'interrogatoire.

En outre, les réponses des enfants enlèvent toute vraisemblance à la conclusion injustifiée de l'éminent. Ce n'est pas, en effet, d'un accord préalable qu'elles témoignent, mais plutôt d'un désaccord. Sur cinq enfants, une seule entend, Gilberte Voisin; deux voient seulement remuer les lèvres, Fernande Voisin et Andrée

Degeimbre; une quatrième n'entend rien et n'aperçoit même pas ce mouvement, Gilberte Degeimbre; enfin, le cinquième, Albert Voisin, n'a rien vu. Où est le concert? Sans doute, l'éminent déduit: « 2^e Que les questions pouvaient et devaient suggérer les réponses », mais la version quasi-officielle prouve surabondamment le contraire. Sans doute encore, le même éminent déduit: « 3^e Que le 1^{er} janvier celle qui a déclaré avoir entendu et avoir compris a réfléchi avant chaque réponse, mais elle a donné là à l'éminent un excellent conseil, inspiré de Boileau.

Chose curieuse, dans sa quatrième conclusion, l'éminent lâche sa position précédente dont il sent, peut-être, la fragilité, et, tirant parti des variations des enfants, conclut à la possibilité de visions simultanées au lieu d'une vision collective, les cinq enfants, dit-il, n'ont ni vu, ni entendu les mêmes choses.

Je l'avertis qu'il excursionne ici en domaine mystique. Quel a été le mode d'apparition de Beuraing? Réelle, sans doute, mais objective? semi-objective? subjective? En corps réel ou d'emprunt? Par rayons lumineux et par ondes sonores, semblables à ceux et celles qu'émettrait le corps et que des anges feraient partir du lieu que l'objet est censé occuper? Par image directement imprimée sur la rétine et par action directe sur le nerf auditif, effet produit par une force surhumaine? Le très sage et très avisé P. Lenain, rappelant ces diverses modalités, observe judicieusement: « Quelques discordances de détail entre ce que les enfants déclarent avoir vu ou entendu ne pourraient-elles pas s'expliquer par le jeu de certaines lois d'optique ou d'acoustique? Nous laissons aux physiciens le soin de le rechercher. Car, ne l'oublions pas, une cause préternaturelle ne supprime pas nécessairement le jeu de toutes les lois naturelles ».

J'ajoute un mot qui peut faciliter l'intelligence de certaines particularités. Saint Thomas, fidèle à son principe de ne pas multiplier les miracles, accorde sa préférence à la vision purement

rétinienne, pour justifier l'absence de perceptions d'une foule entourant des voyants.

Enfin, c'est à tort que l'éminent argue contre la réalité des visions célestes d'une déclaration qui n'a pas été faite: « Je n'ai pas entendu la Vierge parce que j'en ai été empêchée par les bruits produits autour de moi ». Andrée l'eût-elle dit, cela n'a pas de portée, l'erreur est manifeste, l'enfant s'illusionnerait sur la cause réelle de la non-audition, attribuant à des bruits extérieurs un effet qui dépend surtout de la cause préternaturelle.

En tout cas, tout le vacarme pseudo-scientifique de M. De Greeff et de son comparse ne couvrira pas la voix de la vérité. Il est hors de tout conteste que le quintuple et invincible témoignage des enfants, unanimes sur la substance du fait, l'apparition de la Vierge, forme un faisceau infrangible.

J. SCHYRGENS.

(La fin au prochain numéro.)

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg 17 belgas
- II. — Pour le Congo belge 22 belgas
- III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Estonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubanghi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur. 25 belgas
- IV. — Pour tous les autres pays 28 belgas

ATELIERS

H. Duesberg - Bosson

SOCIÉTÉ ANONYME Maison fondée en 1834

VERVIERS (Belgique)

Machines à Préparer - Carder - Filer -
Retordre les matières textiles.

MACHINES POUR LA FABRICATION DU FEUTRE
GARNITURES DE CARDES

INSTALLATIONS COMPLÈTES 1050

Fabrique de Tissus métalliques

Maison fondée en 1861 Téléphone : Bruxelles 15.78.62

Edm. BRONS & Fils

SAVENTHEM

Tissus métalliques en tous genres pour toutes industries en fil bronze - phosphoreux, laiton, cuivre, acier, galvanisé, étamé.

TOUS TISSUS EN GÉNÉRAL

du n° 1 au n° 250 et jusque 4 mètres de large

TISSUS MOUTIQUAIRE. — Treillage ondulé tous systèmes. — Treillage simple torsion pour clôtures, volières, jeu de tennis, chenils, cribles, tamis, etc.

EXPORTATION

Etablissements A. ANDRIS & Fils

CONSTRUCTEURS

CHARLEROI-VILLETTE, (Belgique)
Fondés en 1870.

ROBINETTERIE GÉNÉRALE

Pour Vapeur, Eau, Gaz, haute et basse pression tel que :
Soupapes, Vannes, Purgeurs, Injecteurs, Elévateurs, Réducteurs,
Séparateurs, etc., etc.

Spécialistes en garnitures pour chaudières et machines à vapeur.
Indicateurs de niveau d'eau, etc.

Appareils de mesure et contrôle.

Manufacture de LACETS en CUIR

WERY D.

TANNERIE DE L'ORNEAU

Téléphone : GEMBLOUX 61 Compte Chèq. : Adresse télégraphique
(Réseau de Bruxelles) n° 7965 WÉRY Gembloux

♦ ♦ ♦ ♦ ♦

Croûtes grises et cirées - Brides à Sabots

EXPORTATION

BESACES ET SERVIETTES EN CUIR